

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LOUIS HÉMON

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Allan McANDREW

B. A. (Toronto)



PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1936

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LOUIS HÉMON

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Allan McANDREW

B. A. (Toronto)



PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1936

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni
improbation aux opinions émises dans les Thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



· TO MY PARENTS

LOUIS HÉMON, SA VIE ET SON ŒUVRE

AVANT-PROPOS

Le but que nous nous sommes proposé dans cette étude est d'établir, aussi complètement que possible, une biographie de notre auteur et de montrer par l'analyse de ses œuvres l'unité de sa personnalité humaine et littéraire.

Nous nous sommes appuyé dans notre travail sur les renseignements qu'a bien voulu nous communiquer la famille Hémon, sur des lettres inédites de Louis Hémon et, surtout, sur son œuvre parue en librairie et ses articles et contes sportifs, qui ne sont pas encore réunis en volume.

Nous voulons, aussi, signaler l'existence de deux thèses inédites sur Louis Hémon, dont l'une présentée à l'Instituto Superiore di Magistero del Piemonte par M^{lle} Teresina Amprino en 1933, l'autre, présentée par M. Helmut Seidl à la Deutsche Universität à Prague en 1928. Nous tenons beaucoup à remercier M^{lle} Amprino d'avoir bien voulu nous communiquer le manuscrit de son excellente thèse, malheureusement incomplète, car elle n'a eu l'occasion de consulter ni *Monsieur Ripois et la Némésis*, ni l'œuvre de Louis Hémon parue dans les journaux sportifs.

* * *

Mon travail achevé, je veux exprimer toute ma gratitude à ceux qui ont bien voulu m'aider au cours de sa préparation. Je remercie d'abord, et surtout, mon directeur d'études, M. Fortunat Strowski pour l'accueil qu'il m'a réservé et les conseils qu'il m'a prodigués.

J'adresse l'expression de ma reconnaissance sincère à la

famille Hémon qui m'a fourni toutes indications sur Louis Hémon avec la plus grande complaisance ; à M. Firmin Roz, directeur de la Maison Canadienne, qui m'a souvent éclairé de ses conseils lumineux ; à MM. Poulaille, Rivoallan, Chassé et Schmit, non seulement pour les renseignements qu'ils m'ont fournis au sujet de mon auteur, mais aussi pour leur bienveillance à mon égard. Je veux remercier la maison Grasset et la Direction de *L'Auto*, qui m'ont permis des citations de l'œuvre de Louis Hémon et l'accès de leur documentation relative à ses écrits ; et les maisons anglaises, Macmillan, Thornton Butterworth et Allen and Unwin. Je suis reconnaissant aussi envers MM. F. C. A. Jeanneret et W. J. McAndrew pour l'intérêt constant qu'ils ont bien voulu porter à mon travail ; enfin au Gouvernement de la Province d'Ontario, qui m'a procuré les moyens de poursuivre mes travaux en Europe pendant une période de deux ans.

Paris, février 1936.

A. McANDREW.

PREMIÈRE PARTIE

La Vie de Louis Hémon

SOMMAIRE :

1. La Famille.
2. La Jeunesse et le sport.
3. Le Service militaire.
4. Louis Hémon en Angleterre.
5. Les Débuts littéraires.
6. Le Départ pour le Canada et les premières impressions.
7. Le Séjour au Canada et la mort de Louis Hémon.
8. La Publication de l'œuvre de Louis Hémon et la reconnaissance des Canadiens à son égard.

1.

Louis Hémon, le troisième enfant de feu Félix Hémon, Inspecteur général de l'Instruction publique, est né à Brest le 12 octobre 1880. Cette naissance « n'était accompagnée d'aucun phénomène météorologique », nous informe-t-il dans une brève esquisse d'autobiographie publiée dans *Le Vélo* du 8 mai 1904.

La ville de Quimper est le berceau de la famille Hémon, qui est d'ancienne lignée bretonne. Le grand-père de l'auteur de *Maria Chapdelaine*, Nicolas-Marie Hémon, décédé en 1884 à l'âge de 83 ans, avait été professeur au collège de Quimper. Sa femme, née Marie Tilly est décédée à Quimper en 1912 dans sa 92^e année. Il n'est pas sans importance de signaler qu'il y a du sang irlandais chez les Tilly : en effet, on a trouvé parmi leurs ancêtres des O'Kelly.

Les quatre fils de Nicolas Hémon, Louis, Prosper, Félix et

Charles, et ses deux filles, Marie et Louise, naquirent tous à Quimper. L'aîné, Louis, qui fut pendant trente-quatre ans député, puis sénateur du Finistère jusqu'à sa mort, survenue le 5 mars 1914, était né le 25 février 1844. M. Corentin Guyho, qui fut longtemps son collègue à la Chambre, a dit de lui : « A le considérer comme représentant breton, Louis Hémon n'évoque que des souvenirs de notre pays : la Bretagne comme province, le Finistère comme département, la ville de Quimper comme centre d'existence. En Louis Hémon tout était breton : naissance, goûts et habitudes (1). » Il se signala dès 1867 par son opposition à l'Empire.

En 1870, il s'engagea comme simple soldat au 4^e bataillon de mobiles du Finistère et ne revint à Quimper que la guerre finie. En 1872, il fonda le journal *Le Finistère* pour défendre et propager les idées républicaines. « Esprit élevé, aux tendances philosophiques, il écrivait d'un style sobre, plein à la fois de force et de sens. Dans ses appréciations, il restait naturellement modéré et, tout jeune encore, il avait su comprendre l'utilité de compenser, par la sagesse de la conduite, la hardiesse des idées (2). » Il fut député de Quimper de 1876 jusqu'à 1885. Réélu en 1889, il siégea constamment à la Chambre jusqu'au mois de janvier 1912, où il se présenta au Sénat et y fut élu. Il était en outre conseiller général de Fouesnant depuis 1886.

Charles Le Goffic a dit de lui, en des termes dont la vigueur partisane ne diminue pas la valeur d'hommage, que c'était « une des voix les plus éloquentes du Parlement, une des consciences les plus scrupuleuses aussi, puisque, ayant reconnu que l'anticléricalisme des politiciens du Bloc n'était que le masque de leur passion antireligieuse, il repoussa le portefeuille qu'ils lui offraient pour prix de son silence, dénonça leur fraude et se sépara d'eux (3) ».

Louis Hémon s'intéressa vivement à tout ce qui était bre-

(1) *La Dépêche*, 14 septembre 1921.

(2) *Ibid.*

(3) *La Démocratie nouvelle*, 23 avril 1921.

ton. Il savait favoriser la littérature et les arts de son pays d'origine et les initiatives bretonnes ne réclamèrent jamais en vain son concours. Il fut l'un des membres de la première heure de l'Union Régionaliste bretonne. Son intérêt pour la langue natale se montra encore vif en 1909, quand il demanda au ministre de l'Instruction publique, en même temps que M. Paul Guieysse, l'enseignement de la langue bretonne.

La carrière politique de Louis Hémon fut une carrière de pur désintéressement, car il n'y gagna jamais d'argent, bien au contraire. « Les frais d'élection n'étaient pas toujours les mêmes, nous a dit sa nièce, mais l'indemnité parlementaire annuelle n'ayant été pendant longtemps que de 9.000 francs était engloutie par les frais d'élection. »

« De toute évidence, le regretté sénateur était un esprit d'élite, une de ces natures élevées, dont la dignité de vie, la fidélité absolue aux convictions et la bonté native forcent l'admiration de tous.

« On peut dire qu'il a tracé, dans cette Cornouaille qu'il aimait tant — il demeurait d'habitude à Beg-Meil en Fouesnant — un sillon profond dont le Temps niveleur ne fera jamais disparaître la trace (1). »

Son frère Prosper Hémon, conseiller de Préfecture, né en 1846, mourut en 1918. Il était très documenté sur l'histoire de la Révolution en Bretagne. Parmi ses nombreux ouvrages sur ce sujet signalons *Carhaix et le district de Carhaix pendant la Révolution*. Son fils, le docteur Hervé Hémon, nous dit : « Papa était imbattable sur ce sujet, et de nombreux historiens de toutes les régions s'adressaient fort souvent à lui pour avoir quelques renseignements qui leur faisaient défaut (2). »

Charles, le quatrième fils de Nicolas Hémon, naquit en 1857, et fit sa carrière aux colonies, dans les Finances. Après avoir pris part à la campagne du Tonkin comme payeur aux armées, il fut nommé en Algérie. Il a laissé un récit inédit de ses chasses aux fauves. Il est mort en 1907.

(1) *Ar Bobl*, 14 mars 1914.

(2) Lettre écrite par M. Hervé Hémon à sa cousine M^{lle} Marie Hémon.

Enfin Félix, le père de Louis Hémon, est né le 30 septembre 1848. Avant même d'entrer à l'Ecole Normale Supérieure, alors qu'il était étudiant, Félix Hémon, étant en correspondance avec le secrétaire de Victor Hugo et avec Hugo lui-même, faisait circuler, sous le manteau, des exemplaires des *Châtiments*. La correspondance passait par l'Angleterre pour échapper à la surveillance du gouvernement impérial. Voici en quels termes, en 1867, Hugo écrivit à Félix Hémon :

« Vous avez la *mens divini*or de la poésie et la *mens excellior* de la jeunesse.

« Vous me comprenez, et vous me le dites en strophes ardentes. Je viens de faire pleurer le vieux groupe de proscrits indomptables en lui lisant vos vers superbes.

« Oui, comptez sur moi, jeunesse ! Comptez sur moi, combattants de la justice, de la liberté et de l'idéal.

« Vous, jeune homme, vous, poète, vous êtes une âme haute et tendre. Vous avez la fière douceur des prêtres du vrai et des soldats du beau. Je suis heureux d'être et de rester en exil pour des hommes tels que vous.

« Je vous aime.

Victor Hugo. » (1)

En 1873, à sa sortie de l'Ecole Normale Supérieure, Félix Hémon fut nommé à Bourges. En 1878, il quittait Rennes, où il avait été professeur de seconde, pour aller à Brest. Là il fut professeur de première (que l'on appelait alors rhétorique). En 1882, nous le trouvons à Paris avec sa famille : Félix, l'aîné de ses enfants, né à Bourges en 1875, Marie, née à Rennes en 1877 et Louis, âgé de deux ans. A Paris, M. Hémon fut professeur au Lycée Charlemagne d'abord, ensuite à Louis-le-Grand.

Devenu, en 1889, chef de cabinet de M. Fallières, à l'Instruction publique, il fut nommé en 1895 Inspecteur de l'Académie à Paris, et ensuite, en 1903, Inspecteur général. Il est

(1) Lettre inédite du 15 juillet 1867.

mort à Quimper le 10 novembre 1916, peu avant la publication de l'édition canadienne de *Maria Chapdelaine*.

Le nom de Félix Hémon n'est pas inconnu dans la littérature. Charles Le Goffic parle de ses pages sur Corneille, Buffon et Bersot, « où la justesse de l'expression, la finesse du tour, la sûreté des aperçus, la mesure et l'équilibre des jugements, tout conspire à nous replacer dans le courant le plus traditionnel de la langue » (1).

En 1874, Félix Hémon avait épousé Louise Le Breton, née à Pleyben (Finistère), le 28 octobre 1851, et fille du docteur Charles-Louis Le Breton qui avait été représentant du peuple sous la République de 1848 (2).

Les Le Breton sont originaires des environs de Mantes, et leur nom était autrefois Brétigny. Un Brétigny étant allé en Bretagne sous Louis XIV comme intendant des biens du marquis de Bizien, on l'appela alors Brétigny Le Breton, puis tout simplement Le Breton.

Charles-Louis Le Breton naquit à Ploërmel (Morbihan), en 1807. Médecin auxiliaire de la marine, il assista à la prise d'Alger en 1830 et, après avoir terminé ses études médicales, il revint dans sa famille exercer la médecine.

Comme membre de l'Assemblée Constituante en 1848, il vota le suffrage universel. Ses tendances républicaines lui valurent d'être très surveillé sous Napoléon III. Lorsqu'il circulait, dans l'exercice de sa profession, à Ploërmel, il arrivait que les gendarmes lui demandassent ses papiers, quoiqu'ils le connussent fort bien, puisque c'était lui qui soignait leurs parents quand ils étaient malades.

Il était en tête de la liste des individus à proscrire en cas de désordre dans le département. Mais lorsque le baron Richard, qui avait été sous-préfet de Châteaulin en 1848 et avait connu le docteur Le Breton, fut nommé Préfet du Finistère, il dit au

(1) *Chronique de la Société des Gens de Lettres de France*, août-septembre 1925, p. 635.

(2) Le frère de M^{me} Hémon, le Dr Charles Le Breton, médecin de la marine d'abord, fut ensuite sous-préfet de Châteaulin (Finistère).

gouvernement : « Je réponds de l'ordre dans mon département à condition qu'on ne proscrive pas les hommes populaires (1). »

En juillet 1871, M. Le Breton fut élu membre de l'Assemblée Nationale. Le 8 février précédent, toute la liste conservatrice avait passé dans le Finistère. Pour l'élection de juillet, on demanda son nom à M. Le Breton, qui le donna sans y attacher d'importance, convaincu qu'il ne serait pas élu. Le lendemain des élections, un gendarme à cheval arriva de la sous-préfecture avec un pli pour « Monsieur le Député ». C'est ainsi qu'il apprit son élection, dont il fut le premier surpris.

C'est pendant que siégeait cette Assemblée Nationale, dont M. Le Breton faisait partie, que l'on crut à la restauration de la Monarchie en la personne du comte de Chambord, qui devait, disait-on, faire à Paris une entrée en vue de laquelle les carrosses étaient déjà redorés. Si l'événement s'était produit, M. Le Breton eût dû s'attendre à être exilé.

De M. Le Breton, qui est mort en 1896 à Ploërmel, en même temps que du sénateur Louis Hémon, René Bazin a fait cet éloge : « l'un et l'autre, hommes cultivés et d'une sincérité grande, ils ont aimé, ils ont souhaité de faire descendre, du monde des rêves en terre de France, une république où aucune sorte d'injustice ne serait jamais commise (2) ».

Ces indications sur les parents de Louis Hémon nous aideront à comprendre sa vraie nature et à y retrouver les influences héréditaires. En attendant, elles nous introduisent dans le milieu de sa jeunesse.

(1) Nous rappelons que c'est M^{lle} Marie Hémon qui nous a renseigné sur les parents de Louis Hémon.

(2) René Bazin, *L'Auteur de Maria Chapdelaine : Louis Hémon*. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 528.

2.

Avant de nous occuper uniquement de Louis Hémon, disons quelques mots de son frère aîné Félix. Sans doute le goût inné du jeune Louis pour des voyages lointains fut-il vivement stimulé quand il vit, en 1900, son aîné partir pour la guerre, en Chine, comme commissaire de la Marine. Malheureusement ce devait être une expédition tragique pour Félix, car, gravement malade, il rentra en France en 1902 et mourut peu après à Brest. Son père a réuni et publié ses lettres sous le titre *Sur le Yang-Tsé*.

Louis Hémon a indiqué lui-même quelques traits de son enfance : « Je donne, dès l'enfance, des signes de combativité athlétique, assaillant à coups de pied dans les jambes les adversaires dont la taille, le poids et l'allonge m'interdisaient un jeu plus classique (1). » C'était un enfant turbulent en qui on retrouvait l'impétuosité de sa mère. Très nerveux, il était, au fond, aussi timide que son père, à qui, avec l'âge, il ressembla de plus en plus. C'est de lui que lui vint le sens d'observation dont devaient, un jour, s'étonner les critiques de ses œuvres londoniennes. Tous deux faisaient preuve d'un entêtement bien breton. Par son caractère indépendant, Louis échappait à toute autorité et on peut dire qu'il n'a jamais fait ce qu'il ne voulait pas faire.

C'est par une tranquille obstination qu'il étouffait la volonté d'autrui. Sans se fâcher jamais, il a toujours su arranger les choses à son gré.

Avant d'entrer au Lycée Montaigne et plus tard au Lycée Louis-le-Grand, Hémon passa, à l'âge de sept ans, plusieurs mois dans une petite école où il apprit à lire. C'est vers cette époque qu'il eut la scarlatine — maladie qui lui laissa l'oreille paresseuse. Il faut voir sans doute dans ce commencement de surdité la cause de l'accident qui devait, plus tard, enlever un maître écrivain à la France.

(1) *Le Vélo*, 8 mai 1904.

D'après son propre témoignage Louis Hémon eut une « jeunesse terne — dix ans d'externat dans un lycée noir, études sans éclat — toute combativité disparaît devant la lente oppression du thème grec (1) ».

Naturellement, nous ne devons pas prendre trop à la lettre ce que dit l'auteur sur ses « études sans éclat ». Ce qui est vrai, c'est que Louis Hémon travaillait très irrégulièrement. Les bulletins de ses professeurs portaient des remarques dans le genre de celle-ci : Elève très intelligent ; devrait toujours être à la tête de sa classe, mais suit sa fantaisie et fait du français quand on fait du latin, et du latin quand on fait du grec.

Lorsque ses parents lui reprochaient — bien doucement d'ailleurs — une mauvaise note, il répondait : « Qu'est-ce que c'est que cela à côté de l'Eternité ? Et puis, si je veux, je serai premier à une des prochaines compositions. » Alors il travaillait, prenait la tête de la classe et disait : « Ça n'est pas plus difficile que cela ; mais la vanité des parents est bien ridicule », ou autres réflexions de ce genre. Après quoi, il se reposait un bon bout de temps.

Dans l'une des classes primaires du Lycée Montaigne, Louis Hémon rédigea si bien une composition d'histoire naturelle, que son professeur la lut pendant dix ans, comme modèle de français, aux élèves qui se succédaient dans sa classe. Il paraît donc que Louis Hémon a écrit de bonne heure et comme d'instinct en bon français.

Il était grand liseur. On lit dans les *Nouvelles Littéraires* (2) sous la signature Darsy, que « Louis Hémon était le vrai bon petit diable de M^{me} de Ségur. Les enfants d'alors lisaient plus que ceux d'aujourd'hui. Les sports et les jeux n'étaient pas en faveur, et après les parties de barres au Luxembourg, le futur auteur de *Maria Chapdelaine* et de *Colin-Maillard* lisait les romans de Jules Verne et de Cooper. Il n'y avait pas encore de

(1) *Le Vélo*, 8 mai 1904.

(2) 29 mars 1924.

romans policiers, mais des journaux de voyage passionnaient les enfants. »

Hémon a passé la première partie de son baccalauréat avec dispense et en 1897, avant d'avoir dix-sept ans, il avait son baccalauréat complet. C'est alors qu'il se trouvait à Louis-le-Grand que naquit en lui cet intérêt pour le sport où il faut voir un événement des plus importants dans la vie de Louis Hémon. Comme nous le verrons plus tard, c'est la base de sa conception d'une vie harmonieuse et complète.

A Louis-le-Grand, il s'adonna aux sports surtout pour son plaisir personnel. Ceux qu'il a pratiqués sont nombreux et variés : il a fait de la bicyclette, du cheval ; il a joué au rugby ; il a été coureur à pied, nageur et canotier ; il s'est également intéressé à l'escrime et surtout à la boxe.

Il était un bon athlète moyen, d'après son ami M. Schmit qui fut son coéquipier. Mais Hémon ne s'intéressait pas aux championnats ; c'était la discipline découlant du sport qu'il admirait et cherchait, c'est-à-dire « l'équilibre parfait, et cet état de force harmonieuse qui rend semblable aux dieux » (1).

Ce garçon qui, petit enfant, avait été très nerveux, devint très calme. Il n'avait plus de nerfs, on ne l'entendait jamais élever la voix. Il était devenu moins impressionnable que son père, dont il avait la réserve et la froideur. Ces façons distantes chez tous deux n'étaient pas de la fierté — si nous pouvons nous exprimer ainsi — mais plutôt le résultat de leur timidité. Louis aimait à vivre seul. Cependant il n'a pas été tout à fait sans amis, quoi qu'en ait dit Daniel Halévy dans la préface de *Battling Malone*. « D'ailleurs pas un ami, pas une lettre ; pas une confidence, pas une anecdote ; une vie constamment dérobée, une suite de disparitions (2). » Citons ces lignes significatives d'une lettre écrite de Londres à sa famille : « Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis, mais ceux que j'ai eus ont toujours été prodigieux d'hospitalité (3). »

(1) *La Conquête*. *L'Auto*, 12 février 1906.

(2) *Battling Malone, pugiliste*. Paris, 28^e édition, 1925, préface, p. v.

(3) Lettre du 11 août 1911.

Du reste, il n'eût pu, sans se trouver en contact avec ses semblables, pratiquer certains sports ; qui ne connaît la facile camaraderie à laquelle ils aboutissent ? Notre étude sur Louis Hémon montrera d'ailleurs que sa vie n'a pas été tout à fait un mystère insoluble.

Pendant qu'il étudiait à la Faculté de Droit, et tout en poursuivant d'autres études auxquelles nous reviendrons, il pratiquait incessamment divers sports. Citons encore une fois *Le Vélo* du 8 mai 1904. « Faculté de Droit — jours meilleurs — bicyclette — tous les jours de 5 à 7 heures du matin dans le Bois derrière tandem. — Vélodrome — Bouhours, Michael, Morin, Jacquelin [ce sont les noms de coureurs cyclistes]. — Initiation au sport ; puis football et course à pied au Racing — genou foulé onze fois — précautions — Escrime — salle Césari-Vinet — atmosphère athlétique — MM. Strely, Bally, Doyen, etc. — Poids et haltères — aviron — Société nautique — Basse Seine. »

Laissons décrire à Hémon, d'un style plein d'humour et d'une ironie plaisante, la salle Césari qu'il a beaucoup fréquentée.

« Vous le trouverez au cœur du pays latin, en une rue étroite qui descend vers la Sorbonne. Un lavoir et une librairie l'encadrent, et cette association est symbolique car, dirait M. Prudhomme, la culture du corps, la culture de l'esprit et leur propreté sont les plus essentielles des vertus. Nul portique ne l'orne ; mais sur son mur s'étalent, si j'ai bonne mémoire, des fleurets, des cannes et des haltères qu'un peintre habile a semés à profusion. Vous tournez le bouton, un timbre sonne, et quelqu'un s'avance vers vous.

« Ce peut être le patron, ce peut être la patronne, ce peut être encore, si les dieux vous sont propices, la fille de la maison qui est brune et non sans beauté. Elle a, dès sa plus tendre enfance, contemplé quotidiennement la folie d'hommes de tous âges et de toutes statures qui, lassés sans doute par la monotonie de la vie, se réunissent en ce gymnase pour prendre ensemble ou séparément des positions anormales...

« D'autres fois vous serez accueilli, en ouvrant la porte, par la descente soudaine d'une massue sur votre chapeau. C'est un instinct inné chez le manieur de massues de se placer le plus près possible de l'entrée : il est sans haine et incapable d'une mauvaise plaisanterie ; mais il faut qu'il fasse voltiger ses massues devant la porte ; c'est plus fort que lui, et rien ne pourra l'en empêcher...

« Si c'est le soir, vous trouverez là des Roumains. On ne peut se faire une idée du nombre de Roumains qu'il y a sur la rive gauche, quand on ne fréquente pas mon gymnase ; ils sont tous étudiants en droit moustachus et musclés...

« Au fond, il y a ceux qui ont des poids. Ils ne font que cela, et méprisent les appareils. Ils se tiennent en groupe et causent en se caressant rêveusement les deltoïdes...

« Au milieu du gymnase il y a un fil de fer tendu, et sur ce fil de fer un homme évidemment rachitique qui tient un parasol japonais à la main et se balance avec grâce. Celui-là a découvert vers sa trentième année que l'acrobatie était la plus belle chose du monde et s'est, depuis, exercé sans répit...

« Mais si vous m'en croyez vous irez de préférence le matin : on y est en famille. Il n'y a là que quelques habitués qui travaillent posément, sans hâte ; et le seul bruit qui vienne troubler le silence est le froissement éraillé des fleurets ou le heurt clair des épées, qui descend de la salle d'armes...

« En bas de dix heures à midi, règne le professeur. Avant dix heures, il enseigne le latin, la grammaire et plusieurs autres choses dans un lycée du voisinage ; mais après dix heures, il revêt une culotte de toile, les souliers blancs traditionnels et le maillot collant, et prend des équilibres... Il passe, je crois, une partie de son existence à chercher de malheureux petits garçons qu'il veut tenir en son pouvoir, afin de leur enseigner conjointement la gymnastique et les déclinaisons latines...

« Mais je suis maintenant hors de portée de ses calembours et je me sens la force de pardonner. Même quelque jour je retournerai vers mon gymnase : je ferai sept coups de bouton avec le maître d'armes, j'enseignerai à quelque éphèbe inno-

cent et débonnaire les secrets de la vraie boxe anglaise ; puis je m'asseoirai sur une banquette et j'écouterai le professeur discourir sur les acrobates des temps passés.

« *Et je revivrai mes très jeunes années (1).* »

Hémon avait une vraie passion pour le canotage et tout ce qui a trait à l'eau. Quelles sont les joies du canotier selon Hémon ? « Ils s'apercevront que la rivière leur réserve encore assez de délices pour remplir de pur contentement les plus longues journées : partir dans le clair matin, et s'en aller joyeusement entre les berges connues, mais que huit jours d'absence et la lumière nouvelle semblent avoir miraculeusement changées ; s'emplir les poumons du bon air frais qui a dormi sur la rivière et tirer sur l'aviron de tout son cœur en écoutant les autres avirons, derrière soi, battre dans l'eau la même chanson nette et courageuse ; s'attabler au bord de l'eau, sous les feuillages gris de banlieue, à des repas souvent bizarres, mais dévorés avec un appétit et une gaieté également sauvages ; enfin rentrer lentement parmi la descente de l'ombre, vers un horizon aux couleurs tendres, que les trois arches d'un pont découpent en un surprenant triptyque. — O Rivière, que ma prose est pâle quand j'essaie de te célébrer ! (2) »

Dans *Les Canotiers* il nous raconte « deux courtes choses, des souvenirs de « sur l'eau », » qu'il lui est « impossible d'oublier ».

« La première est l'histoire lamentable d'une pauvre équipe qui n'avait jamais pu se former tout à fait. Ils étaient quatre, comme dans la chanson, remplis d'une infinie bonne volonté et du grand désir d'apprendre ; mais le sort cruel s'était acharné sur eux. Tantôt l'un et tantôt l'autre ne pouvait ramer — absences, maladies, malchances de toutes sortes les avaient frappés — un entraîneur pourtant bienveillant les avait condamnés en termes définitifs — tant qu'ils avaient enfin, de guerre lasse, laissé à de plus dignes le soin de ramer

(1) *Mon Gymnase. Le Journal de l'Automobile*, 22 février 1905.

(2) *Les Canotiers. Le Vélo*, 12 mai 1904.

pour les couleurs, et, ne pouvant, cette année-là, être rameurs, ils s'étaient contentés d'être canotiers. Chaque dimanche les voyait donc partir pour la classique ballade, mais ils n'avaient pas encore renoncé à la gloire, et, lorsqu'ils passaient un autre bateau, « tiraient » leur yole de sapin d'un tel style que les cafouilleux se sentaient pleins de respect.

« Or, un jour qu'ils étaient partis par un temps douteux, la pluie survint vers midi ; ils avaient été fort loin, et il leur avait fallu remonter le courant trois heures durant, sous l'averse battante, pour retrouver enfin le garage protecteur.

« Je ramais au « quatre » de cette yole-là, et j'eus pendant ces trois heures le spectacle monotone des trois hommes qui se penchaient ensemble, se redressaient du même effort, et se penchaient de nouveau, allongeant suivant un seul rythme leurs corps trempés par la pluie. Nous étions tous quatre en piteux état, humides, raides et fatigués ; mais je me souviens qu'il m'est venu à la longue, en les voyant peiner devant moi, résignés et blagueurs, une sorte d'exaltation fraternelle, une impression forte de camaraderie d'armée, montée lente de la rude affection qui doit unir les hommes qui ont connu le même désir et souffert à la même tâche.

« Je ne les reverrai peut-être jamais, mais je ne suis pas près de les oublier.

« Mon second souvenir est encore un souvenir de pluie. C'était à l'automne : un jour gris, froid et venteux, coupé de rafales tristes qui mettaient de petites lames sur l'eau grise. J'étais remonté avec un ami au delà de Suresnes, et je vous assure que par cette après-midi d'octobre les berges du fleuve n'évoquaient guère la gaieté des fêtes de banlieue. Nous nous arrêâmes pour déjeuner au Bas-Meudon, humide et désert, et j'ouvris la porte d'une salle dont les fenêtres donnaient sur l'eau. J'ai ouvert cette porte et ne suis pas allé plus loin. Il y avait un piano contre le mur, et une femme, assise au piano, détournant la tête pour regarder par la fenêtre les nuages blancs qui passaient ; elle jouait un air quelconque, un air de romance, alangui et traînard, et il y avait, dans un fauteuil

près de la fenêtre, un petit homme maigre et chétif, la tête dans ses mains, qui pleurait. Peut-être était-ce la triste journée grise coupée de rafales, ou peut-être la grande salle vide où entraît le vent froid du fleuve, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais vu rien d'aussi poignant et d'aussi lamentable que cette femme qui jouait un air de romance, et ce petit homme aux épaules étroites qui pleurait.

« Nous avons déjeuné ailleurs, loin de l'eau, et parlé d'autre chose ; mais toutes les fois qu'il fait un temps semblable, je ne puis m'empêcher de penser aux étranges choses qu'on voit parfois, à l'automne, dans les guinguettes du Bas-Meudon.

« Mais tous les jours ne sont pas des jours de pluie, et pour un souvenir mélancolique, je retrouve vingt souvenirs de gaieté. Je ne les rappellerai pas, mais je songe à tel de mes camarades qui lira ces lignes et s'en souviendra comme moi. En vérité, je crois bien que certaines de ces heures passées sur l'eau comptent parmi les meilleures que j'aie jamais connues, parmi celles où j'ai joui le plus pleinement de ma jeunesse et de la douceur des choses envisagées avec simplicité.

« C'est pourquoi je me plais parfois à penser que s'il m'arrivait de vivre vieux, très vieux, impotent et rabougri, j'aimerais passer mes dimanches d'été quelque part, au bord de la rivière, où je pourrais chauffer au soleil mes membres raides, et réchauffer mon vieux cœur à regarder passer les canotiers. »

Mais le sort n'a pas voulu que Louis Hémon regardât passer, dans sa vieillesse, les canotiers sur la rivière !

Pour qui aime l'eau, il y a d'autres joies que celles du canotage. Plus tard, en Angleterre, Louis Hémon saura ce que c'est que de passer la nuit sur la Tamise.

« C'est peut-être un dimanche soir. Toute la journée, la Tamise a été sillonnée de barques, littéralement encombrée d'une population flottante qui est venue au matin et n'est repartie qu'à la nuit, après avoir vécu dix heures, fait deux repas, sommeillé, fumé et fleureté sans toucher la rive. Mais le soir tombe enfin ; les plus fanatiques doivent songer à leurs

trains et regagner les garages. En descendant la rivière, ils croisent dans l'ombre d'autres bateaux qui s'en vont lentement, sans hâte, vers des ancrages familiers ; les hommes qui montent ces bateaux voient partir les « dimanchards » avec soulagement et reprennent possession de leur rivière en amoureux jaloux. Ils vont dormir sur l'eau.

« Un « punt » à fond plat, des coussins, des couvertures, une petite lampe à alcool pour le thé, au réveil : voilà tout ce qu'il faut pour goûter la volupté des nuits sur l'eau. Mais en y songeant bien, il faut encore autre chose : il faut avoir gardé le cœur simple de ceux pour qui la voix de la nuit et le clapotis de la rivière chuchotent les paroles magiques qui font tout oublier et apportent la paix...

« Le jour venu, le soleil installé déjà dans le ciel propre du matin, l'on songe avec un étonnement et une pitié sincères aux millions de gens qui sont encore enfouis sous leurs draps, enfermés dans leurs maisons. Puis l'on amène le bateau au milieu du courant... un saut dans l'eau profonde, et cette eau qui nous a portés toute la nuit nous reçoit en bienvenue et nous chuchote à l'oreille : « Hein ! leurs chambres !... Leurs lits !... Leurs salles de bains !... Les pauvres gens ! (1) »

Il est fort naturel que Louis Hémon, qui a tant aimé l'eau, ait été nageur habile. Mais son adresse était due à une longue et pénible pratique. « Je puis me souvenir d'un temps où je ne m'aventurais dans l'eau, l'eau dangereuse et froide, qu'avec une méfiance hostile : d'un temps où, après quelques minutes de bain, je revenais à la berge, les membres raidis, heureux de sentir la terre sous mes pieds. J'ai appris, jour après jour, à glisser entre les nénuphars, bien allongé pour fendre l'eau sans effort, à piquer dans l'ombre des ormeaux pour ressortir au grand soleil, à sauter droit devant moi, après dix pas d'élan, pour tomber en plein courant, les pieds d'abord, et trouer l'eau sans éclaboussure ; et j'ai appris, l'une après l'autre, appris et aimé toutes les nages, depuis la brasse tranquille et sûre, jusqu'au « Strudgeon » précipité,

(1) *La Nuit sur la Route et sur l'Eau. L'Auto*, 9 novembre 1911.

qui vous donne l'air, dans les remous d'eau soulevée, d'un cachalot fonçant sur sa proie (1). »

Cependant la nage n'était pas tout simplement un jeu pour Louis Hémon. Bercé dans l'eau fraîche, il sentit souvent s'apaiser son âme fatiguée. Arrivé le soir de la ville, nous informe-t-il : « Je m'arrête un instant sur son bord, avec un coup d'œil amical au paysage familier, et quand j'ai sauté à l'eau d'un bond et que dix mètres plus loin, je remonte à la lumière, je sens que je suis lavé, lavé jusqu'au cœur de la fatigue et de l'ennui du jour, et des pensées mauvaises de la Cité (2). »

Pourtant les plus beaux jours pour nager sont, d'après Hémon, « ceux de la fin, quand vient l'automne ». « C'est alors qu'il fait bon jouer dans l'eau, quand les moindres remous se teintent de reflets orange, et que les troncs des ormeaux montent comme des colonnes noires, dans le ciel attendri ; qu'il fait bon, comme Kotik, le jeune phoque blanc dont parle Kipling, nager en rond dans les derniers rayons du soleil pâle, ou se tenir debout dans l'eau pour regarder le vaste monde, ou encore prendre un grand élan pour s'arrêter net, d'un effort subit, à six pouces d'une pierre aiguë (3). »

Mais c'est le soir que la rivière est la plus mystérieuse pour Hémon. « Parfois, quand l'ombre descend sur les berges plates, elles prennent, à mes yeux, un aspect de redoutable mystère. La nuit a fait le silence dans les champs tristes, on ne voit ni homme ni maison, et, parce que je me trouve, seul et nu, au milieu de la large campagne, voici que mon âme de civilisé, soudain rajeunie de trois mille ans, fait de moi un contemporain des premiers âges.

« J'oublie que j'ai travaillé tout le jour dans un bureau sombre, parmi les maisons à sept étages, et, penché sur le courant, je guette, l'oreille tendue, les bruits confus qui sortent de l'ombre. Il me semble que là-bas, au fond de l'inconnu

(1) *La Rivière. Le Vélo*, 1^{er} janvier 1904.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

traître, d'autres êtres vont se lever d'entre les roseaux, et marcher vers moi dans les ténèbres ; que les habitants séculaires des marécages, troublés dans leur possession tranquille, sont prêts à se lever pour la défendre.

« Alors j'entre dans l'eau sans bruit, et, durant d'interminables minutes, nageant doucement, j'épie la rive hostile.

« Je me plais à croire qu' « Ils » sont là, aux aguets comme moi dans la nuit sombre, et qu'ils vont paraître soudain et surgir d'entre les arbres, redoutables, nus, musclés comme des bêtes de combat.

« Ce n'est qu'un jeu et je me moque de moi-même, mais il est certains soirs où je me surprends à les attendre vraiment, et je retiens mon souffle, les muscles bandés pour la fuite ou la défense, tremblant de froid et d'anxiété dans les ténèbres.

« Et le premier bruit qui rompt le silence : une motte de terre s'effritant dans l'eau, le cri plaintif d'un oiseau de nuit dans la campagne, m'est un prétexte pour me détendre soudain, et descendre le courant dans un effort furieux, d'un rythme qui va s'exaspérant, jusqu'aux dernières brasses affolées qui me jettent à la berge, haletant, et les mains tendues pour saisir. (1) »

En Angleterre, plus tard, Louis Hémon n'a pas cessé de pratiquer les sports. D'après ses contes et articles sportifs et cette esquisse d'autobiographie, à laquelle nous nous sommes déjà reporté plusieurs fois, c'est à la boxe (au Polytechnic Boxing Club), au canotage (au London Rowing Club), à la culture physique et au cross anglais (au Polytechnic Harriers) qu'il s'est intéressé.

Comme nous le verrons plus tard, Hémon a eu une connaissance très profonde de la boxe, tirée à la fois de son expérience de boxeur et de spectateur assidu aux combats.

Louis Hémon a fait en Angleterre plus de cross que de boxe. Nous tenons ce détail de M. Schmit qui, passant quelque temps en Angleterre vers 1906, resta plusieurs mois dans la

(1) *Ibid.*

même pension que Louis Hémon. Ces deux anciens camarades de lycée et de régiment sortaient ensemble le samedi soir. Ils ont fréquenté le « Wonderland », salle de boxe qui se trouvait dans Whitechapel ; et au Polytechnic Club, M. Schmit a vu boxer Hémon de temps en temps.

Louis Hémon nous dit : « Je n'ai jamais couru que deux ou trois crosses en France et je n'en ai pas gardé un bien bon souvenir. D'abord j'étais très jeune — ce siècle avait deux ans... ou à peu près — et j'ai essayé d'aller vite, avec des résultats désastreux. Et puis les bois de Saint-Cloud et de Ville-d'Avray, encore que pittoresques, sont vraiment un peu trop près de Paris, trop banlieue, pas assez campagne. Enfin le sol y est souvent dur et l'on émerge parfois d'une première tentative les pieds « chamarrés de postules », ce qui n'est poétique que dans les pièces de M. Rostand » (1).

Il est peu probable que Hémon ait été bon coureur. Mais répétons qu'il ne s'adonne pas au sport pour le sport : son idéal est ailleurs. C'est justement pourquoi nous voulons donner une idée de son activité de sportif avant de discuter son idéologie sportive. D'autre part, nous n'avons pas le droit de n'en tenir aucun compte si nous avons l'intention de montrer aussi complètement que possible Louis Hémon tel qu'il fut. En tout cas, nous pouvons lui appliquer ce qu'il a dit à propos des athlètes anglais qui ne connaissent pas « la vanité enfantine qui pousse tant de jeunes hommes, de l'autre côté du détroit, à abandonner, à vingt-deux ans, les terrains du jeu pour adopter, par souci de leur dignité, la vie verbeusement et pompeusement malsaine qui convient à des citoyens de la troisième République » (2).

Voici comment Hémon court le cross anglais : « Le club qui a l'honneur de me compter parmi ses membres comprend des marcheurs et des coureurs. Quand on me demande à quelle catégorie j'appartiens, j'hésite un peu. Car si je me vois gé-

(1) *Le Cross anglais*. *L'Auto*, 30 avril 1910.

(2) *Angleterre contre Irlande*. *Le Vélo*, 24 février 1904. Ce serait une erreur fort préjudiciable à Louis Hémon que d'estimer qu'il n'était pas bon Français ; c'était bien le contraire, comme nous le verrons plus tard.

néralement obligé, lorsque j'accompagne les marcheurs, de courir pour les suivre, par contre, quand je sors avec un peloton de coureurs, je finis toujours par me rendre compte... que la course est en somme une allure anormale, dépourvue de dignité... » (1).

Mais cet homme aime la vie en plein air ; il aime à courir. « Pinner, Ruislip, Eastcote, voilà où il fait bon courir — ou faire semblant. Il y a de grandes prairies ondulées, des chemins creux, quelques bois, des ruisseaux, même un réservoir qui se donne des airs d'étang. On en vient à chérir jusqu'à la boue qui couvre ce district d'octobre à avril et transforme les pâturages en marais et les chemins creux en fondrières. C'est une bonne boue saine et champêtre ; l'on y barbote avec abandon ; on s'en éclabousse jusqu'aux cheveux avec une sorte de joie sadique, tous en peloton, au grand trot à travers les flaques ; et après le demi-mille à toute allure à la fin, pour bien suer, on débouche en sauvages dans les vestiaires où les grands baquets d'eau chaude attendent, et l'on se lessive en sauvages au milieu de la buée d'eau et de sueur qui enveloppe les innombrables corps nus, sans se presser, à coups d'éponges voluptueux, malgré les vociférations de ceux qui attendent.

« Et les veaux qui s'effarent en gambades ridicules au passage des coureurs ! Et le ruisseau qu'il faut passer dix fois, d'un saut si l'on veut, mais bien plutôt en barbotant dans l'eau jusqu'aux genoux, se garant des poussées sournoises ! Et le tronçon de route à travers le village, le long des jardins des « Peupliers » où notre thé se prépare ; et Blue-Bell debout sur le seuil, Blue-Bell la blonde aux yeux candides, faisant des signaux enthousiastes avec son tablier ; Ville-d'Avray a du bon, et les déjeuners chez Texier ne sont point méprisables ; mais je crois que s'il me fallait y retourner, je garderais au cœur la nostalgie de la molle campagne de Pinner et de ces chemins creux d'où l'on sort si crotté... (2). »

En sortant du Lycée Louis-le-Grand en 1897, Louis Hé-

(1) *Le Cross anglais. L'Auto*, 30 avril 1910.

(2) *Ibid.*

mon est entré à la Faculté de Droit. Probablement a-t-on voulu le diriger vers l'enseignement. A cette époque avait-il quelque ambition ? Cela est difficile à dire. Nous savons sa passion pour le sport ; d'autre part, comme nous le verrons, il aimait profondément la littérature. En tout cas, il était encore très jeune ; il n'avait que dix-sept ans. En faisant son droit il pouvait se donner du large. Sa sœur nous a dit qu'il a fait son droit sans enthousiasme et qu'il s'était même vu refuser plusieurs fois à des examens qu'il avait négligé de préparer.

Une lettre écrite d'Oxford en 1901, pendant les mois de vacances d'été, nous fait voir définitivement que Louis Hémon n'avait l'intention de devenir ni un « Monsieur Prudhomme » ni un fonctionnaire. Il écrivait à son père que, s'il avait l'espérance de voir éclore en lui « le jeune homme rangé, pondéré et tranquille propre à devenir avec l'âge un parfait Monsieur Prudhomme ou le modèle des fonctionnaires », il croyait, hélas, qu'il faudrait rayer cela de ses papiers. La vie d'un universitaire, l'avenir du fonctionnaire ne le tentent nullement. Il n'a pas l'intention de se mouler sur le commun des hommes. Il écrit à son père : « Tu me souhaites dans ta lettre un tas d'horribles événements, comme de changer de caractère, ou de mûrir, ou de me transformer moralement, et autres aventures. J'imagine que ce doit être très pénible quand on a passé 19 ans à s'habituer à un caractère, d'en changer brusquement pour un autre qu'on ne connaît pas, au moment où l'on commençait à se faire au premier. J'imagine encore que si tu entends par « mûrissement » le progrès qui consiste à se couler dans le moule de la majorité de ses concitoyens, à faire toute chose avec poids, raison et mesure, à éviter ce qui « ne se fait pas », et à rechercher au contraire les faits, gestes et paroles qui ont servi avant vous à un grand nombre d'êtres à peu près humains, pour en faire soi-même le même usage soigneusement déterminé par la raison, ce doit être également une chose très désagréable de sentir se faire en soi une transformation de ce genre. »

En effet le pauvre fonctionnaire va être la victime du mépris de Louis Hémon. Le fonctionnaire doit toujours être complaisant à l'autorité ou du moins savoir cacher son désir de rébellion. Pas Louis Hémon : c'est un indépendant qui met son orgueil à arriver par lui-même. En Angleterre il sera reconnaissant à ses parents des cadeaux qu'ils lui envoient de temps en temps. Mais c'est de la bienveillance des siens qu'il est reconnaissant ; il ne veut pas de leur argent.

« J'ai bien reçu ta lettre et le mandat. Par extraordinaire je me suis cette année rappelé à temps que le 12 octobre [anniversaire de sa naissance] était une date glorieuse de notre belle histoire, de sorte que ta lettre ne m'a pas surpris. Quant aux valeurs qu'elle contenait, tu es bien gentille ; mais il ne faudrait tout de même pas mettre l'argenterie au Mont-de-Piété pour m'envoyer des sommes à tous les prétextes d'anniversaire, de fête..., etc. Je te pardonne cette fois, et même je te remercie ; mais n'en abuse pas (1). »

Hémon détestait les conseils et les sermons ; « aussi se gardait-on, nous a dit sa sœur, de lui en administrer, et il plaisantait les parents français qui ont tendance à « couvrir » leurs enfants jusqu'à un âge avancé ». Ainsi a-t-il écrit de Londres le 17 mai 1907 :

« Je suis très peiné d'avoir à te dire des choses pénibles, mais je crois remarquer dans tes lettres, et aussi dans les rares missives de Marie, une totale absence d'affection... Pas une fois aucune de vous deux ne m'a donné de ces sages conseils si utiles aux petits jeunes gens lancés seuls dans le vaste monde... »

Louis Hémon n'aimait pas l'autorité. Il voulait vivre sa vie comme bon lui semblait. En France, et plus tard à Londres, c'est un révolté. Il se dresse vigoureusement contre la conception que ses contemporains se font de la vie. Dans l'avant-propos de son livre, *Le Bouclier canadien-français*, L.-J. Dalbis a dit de Louis Hémon : « S'il n'est pas le plus insaisissable

(1) Lettre à sa mère, de Londres, du 16 octobre 1909.

des êtres, il est au moins le plus fuyant des écrivains. Quand il s'agit de littérature, c'est le même souci. Pourquoi aborder de front des sujets délicats, pourquoi discuter, puisque discuter, qu'il s'agisse de politique, de religion ou de philosophie, c'est déjà heurter quelqu'un, le blesser peut-être. Il n'a rien du polémiste, et ce qu'il veut, c'est être, aussi naturellement et aussi sincèrement que faire se peut, celui qui écrit bien simplement des choses de banale apparence. Simplicité et naturel, tels sont les caractères qui le marquent le mieux (1). » Nous sommes d'accord avec M. Dalbis quant à la simplicité et au caractère de naturel chez Louis Hémon : qui a lu son œuvre sait que les sujets que Louis Hémon aborde sont simples. Avec une remarquable maîtrise de soi, Hémon s'est bien gardé, dans son œuvre londonienne, de trop nous révéler ses sentiments ; mais le choix des sujets, les conclusions qu'on tire des procédés de l'auteur nous donnent un aperçu assez clair de ses idées. C'est dans *Le Vélo*, d'abord, devenu par la suite *Le Journal de l'Automobile*, et, plus tard, dans *L'Auto*, que Louis Hémon a prêché sa doctrine ou, du moins, exposé ses idées.

On verra plus loin, dans un article écrit avec la fougue de la jeunesse, comment il nous peint sous les traits d'un nommé Gringalet, une génération à laquelle il renonce violemment (2), et à laquelle il voudrait apprendre qu'il est bon d'exister (3).

« Qu'il est bon d'exister », voilà d'après Hémon ce que trop de personnes en ce monde ne savent pas. Car « l'état physique d'un jeune athlète sain, intelligemment entraîné sans surmenage, et en parfaite condition, est une sensation unique au monde et si splendide que toutes les voluptés momentanées s'effacent devant elle (4). »

Hémon a toujours mieux aimé la campagne que la ville.

(1) *Le Bouclier canadien-français*, suivi de *Au Pays de Québec*, par Louis Hémon. Paris, 1928, avant-propos, p. 19.

(2) Voir p. 97.

(3) Pour Gringalet. *Le Journal de l'Automobile*, 22 mars 1905.

(4) *Battling Malone*, p. 94.

C'était un homme qui fuyait le monde et aimait la solitude. Il passait ses vacances en Bretagne chez son oncle, le sénateur Louis Hémon, et chez son grand-père maternel. Il adorait la Bretagne, nous a dit sa sœur, et y passait son temps à lire, à fumer et à tirer sur les merles dans le jardin. Il ne connaissait pas très bien les paysans. S'il avait vécu plus longtemps, il se peut qu'il eût écrit un roman sur les Bretons après s'être bien documenté.

Hémon parlait très peu ; il avait horreur des confidences et ne pouvait même pas parler longuement de lui-même aux siens. « Vous auriez moins de chagrin si je vous faisais mes confidences, auxquelles vous avez vraiment droit ; mais il m'est presque physiquement impossible de faire des confidences. C'est une sorte d'infirmité (1). »

De même, il n'a jamais tenu personne au courant de ses intentions, même pas sa famille. Avant de partir pour le Canada, en octobre 1911, il écrivit à son père. « Il m'est répugnant et presque impossible de tenir même vous, que j'aime sincèrement, au courant de mes intentions, même si ces intentions sont de celles qui ne vous déplairaient en rien. Je suis fait comme cela, vous le savez bien, et je n'y peux rien (2). » Quant à M. Schmit, il savait bien, quand il était à Londres avec Hémon, que celui-ci était occupé à écrire : mais s'il avait questionné Hémon sur ce qu'il faisait, Hémon ne l'aurait plus fréquenté.

D'après sa sœur, c'est cette sorte de réticence que voulait indiquer Charles Le Goffic lorsqu'il parlait de « pudeur bretonne » : « ... Ce qui m'a surtout frappé dans cette famille Hémon, dont j'ai eu l'honneur de connaître intimement vers la fin l'un des membres les plus sympathiques, le sénateur Louis Hémon, c'est, avec cette intégrité de caractère qui fut par excellence la vertu des républicains de l'âge héroïque, la prédominance d'un sentiment non moins antique et beaucoup plus breton encore, dont on a fait ou, si vous voulez,

(1) Lettre à sa mère, de Londres, octobre 1911.

(2) Lettre à son père, de Londres, octobre 1911.

dont on faisait autrefois, bien à tort, l'attribut exclusif du sexe faible : la pudeur, pour l'appeler par son nom.

« Qu'elle était particulièrement sensible, cette pudeur, chez l'auteur de *Maria Chapdelaine*, sur ce glabre, long, pur et fin visage d'adolescent aux yeux clairs, qui ne s'était donné, semble-t-il, un léger hâle anglais que pour mieux se défendre contre la curiosité des hommes ! (1) »

Louis Hémon ne s'intéressait pas du tout à la politique. Dans une lettre écrite à sa famille le 30 janvier 1908, il a dit : « L'Ami Edouard [le roi Edouard VII évidemment] a inauguré la réouverture du Parlement hier. Delcassé m'ennuie, Jaurès aussi. Il n'y a que les « suffragettes » qui mettent une note de gaieté dans un monde autrement terne. »

M^{lle} Hémon dit que le respect n'était pas la qualité dominante de son frère, et nous en a cité un exemple dans une lettre sans date écrite par son frère aux siens, peu avant le couronnement de George V en 1911.

« Le couronnement approche. Londres s'est revêtu partout d'une multitude d'estrades d'où un public facilement enthousiasmé se prépare à acclamer George et sa dame. Leur petit jeune homme vient de recevoir solennellement l'autre jour l'ordre de la Jarretière (il n'y a déjà pas si longtemps qu'il sait mettre ses chaussettes tout seul, de sorte que la jarretière lui fera plaisir)... »

Comme son père, il était souvent distrait. Il est même allé, une fois, à l'Ecole des Langues Orientales vivantes huit jours trop tard pour un examen. M^{lle} Hémon nous a dit que son frère n'aimait ni les opinions ni les idées catégoriques. Il se moquait toujours des personnes aux idées fixes, lui qui, comme nous l'avons déjà dit, ne parlait pas de ses idées personnelles.

Tout en faisant son droit, Louis Hémon se préparait à entrer à l'Ecole Coloniale et suivait les cours de l'Ecole des Langues Orientales vivantes. Il obtint son brevet d'annamite à propos duquel il dit : « suis annamitologue (diplômé langues

(1) *Chronique de la Société des Gens de Lettres de France*, août-septembre 1925, p. 636.

orientales), n'en tire aucun bénéfice mais un immense orgueil » (1). Sa sœur nous a raconté qu'une fois, pendant sa première année d'études à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, des amis, par plaisanterie, avaient fait venir un Annamite pour parler avec Louis Hémon. Des diplômés d'annamite eux-mêmes ne connaissant pas la langue à fond, il était fort naturel que la connaissance qu'en avait Louis Hémon fût très limitée. L'entretien fut très curieux : en effet, sans même comprendre ce que lui disait l'Annamite, Hémon fit étalage des phrases de sa grammaire. Lesdits amis, qui avaient pensé le mettre dans l'embarras et qui ne connaissaient pas la langue, furent complètement déçus.

Louis Hémon fut reçu au concours d'entrée à l'Ecole Coloniale en 1901, quoiqu'en revenant d'Oxford, où il avait passé ses vacances d'été, il eût perdu sa malle qui contenait des documents utiles pour le concours. Hémon cependant ne profita pas de son droit d'entrée et donna sa démission. Bazin explique ce fait en disant : « Preuves de bonne volonté ; tentatives sans lendemain ; jeux sur la grève... (2) » Dans le *Dublin Magazine* M. Rivoallan donne comme raison de cette décision la mort de son frère, Félix : « ... et le jeune homme dut promettre à contre-cœur qu'il ne songerait plus aux colonies... car, sans doute, la carrière ne l'attirait qu'en tant que moyen de satisfaire son goût des rivages lointains... (3) » M. Charles Chassé, qui a donné à M. Rivoallan des détails biographiques sur Louis Hémon, s'est mépris sur la raison qui fit donner à celui-ci sa démission. Elle est bien simple. Hémon, qui avait le goût des longs voyages, voulait aller en Asie. Mais malgré son étude de l'annamite, faite en vue de se préparer à l'Ecole Coloniale, il y fut admis dans la section africaine, non dans la section d'Asie, et il abandonna son projet. Le seul mot que nous ayons de Louis Hémon à ce sujet est celui-ci : « Il est venu ce

(1) *Le Vélo*, 8 mai 1904.

(2) René Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 529.

(3) A. Rivoallan, *The Cell in Louis Hémon. Dublin Magazine*, oct.-déc. 1930, p. 30.

matin un vieux bonze du ministère des colonies pour prendre des renseignements sur ma vie, mes mœurs et mon domicile. Je les lui ai donnés excellents... à partir de jeudi, adresse : Oxford... (1) »

3.

Hémon a fait son service militaire à Chartres entre 1901 et 1902. Nullement enthousiaste de la vie militaire, il l'a subie comme une nécessité. Voilà du moins ce que nous a dit son ami M. Schmit, qui était dans le même peloton que lui — celui des dispensés.

Hémon nous annonce dans une lettre de Chartres datée du 15 novembre 1901 : « Je suis arrivé hier vers 11 heures. On m'a en partie habillé, et combien somptueusement ! J'épluche déjà les pommes de terre comme un général et je fais mon lit carré à ravir. Tout va bien. Retrouvé au bataillon pas mal de connaissances. » Il nous informe dans une autre lettre d'alors que : « La présente est pour vous dire que ma santé est bonne, que je suis toujours à Chartres, 102^e de ligne, 9^e compagnie, 4^e section, 13^e escouade, et que je continue à croître en force et en sagesse devant l'éternel, représenté en l'occasion par l'autorité militaire... Mes impressions peuvent se ramener à ceci. Je ne rengagerai certainement pas ; mais il se peut également que je ne déserte point, et que je me résigne à observer momentanément les règles principales de la discipline. »

Le peloton de Hémon était très sportif. Mais on s'y livrait de temps en temps à des sports fantaisistes. « Je passerai sous silence le sport essentiellement militaire qui consiste à donner des formes anormales au lit et au paquetage d'un collègue, et cet autre qui se pratique avec des cruches d'eau, dont le contenu doit être projeté, suivant certaines règles, dans une direction qui coïncide généralement avec la tête d'un dormeur ; mais nous nous livrions souvent à d'autres jeux plus réellement athlétiques, et parfois curieux. Il me serait, par

(1) Lettre à ses parents, de Paris, été 1901.

exemple, douloureux de passer sous silence le championnat de course à quatre pattes, que je remportai dans une allure assurément plaisante, car elle eut le don de provoquer l'hilarité et même les propos discourtois de spectateurs insuffisamment initiés. Intéressantes également, les épreuves de saut qui mettaient aux prises, dans le jardin de l'infirmerie, les malades dits « au régime spécial » — malades atteints de rhumatismes bizarres et de maladies de cœur problématiques, qui ne nuisaient en rien à la valeur des performances (1). »

Le dernier souvenir de faits d'armes raconté par Louis Hémon montre bien la valeur d'un entraînement préalable.

« Je terminerai en relatant ici un fait d'armes qui, sans moi, resterait fort probablement dans les marais de l'oubli. C'est la charge exécutée, en l'an de grâce 1902, par une compagnie que je ne nommerai pas contre un village dont j'ai oublié le nom.

« Les réservistes qui formaient le plus clair de l'effectif avaient été amenés au degré d'excitation convenable par le mystérieux appareil d'une marche de nuit, et quand nous arrivâmes, une heure avant l'aube, devant les murs blancs qui abritaient la quiétude d'une troupe ennemie, ils étaient prêts à tous les héroïsmes. Un coup de feu très hâtif donna l'alarme rapide et il nous fallut couvrir à une allure rapide les huit cents mètres de la fin.

« Au commandement de « En avant ! », tous les réservistes, efflanqués ou bedonnants, partirent en bondissant, assoiffés de gloire et de carnage. Leur enthousiasme les emporta à travers deux cents mètres de gazon et un champ de betteraves ; au delà s'étendait une large bande de terrain arable, détremmée par la pluie, qui aggloméra en quelques secondes aux brodequins réglementaires des masses glaiseuses de plusieurs kilos. Ils luttèrent désespérément, mais les années passées derrière le comptoir ou le bureau leur furent un handicap trop lourd et la plupart d'entre eux n'allèrent pas plus loin... Les survivants

(1) *Marches d'Armée. Le Vélo*, 25 juin 1904.

arrivèrent épuisés dans un autre champ de betteraves, qui fut leur tombeau. Congestionnés et râlant, ils butèrent (*sic*) tous l'un après l'autre, et restèrent étalés, incapables de se relever — larges taches bleu et rouge dans le vert tendre des feuilles écrasées.

« Il ne sortit de ce champ redoutable que trois héros : le lieutenant, votre serviteur et un autre que je crois suffisamment désigner en disant qu'il est presque mon homonyme, et, sur deux cents mètres plat, le meilleur homme que nous ayons jamais eu. Je dois avouer que j'étais bien prêt d'être « fini », et songeais avec envie au sort de ceux qui, derrière nous, reprenaient lentement leur souffle au milieu des betteraves, lorsque le cri connu de « Allez Racing » me rendit un peu d'ardeur. Je répondis par un cri semblable — dépense de souffle qui me fut douloureuse — et nous encourageant l'un l'autre derrière le lieutenant étonné, nous arrivâmes enfin sur l'ennemi qui sortait du village en se frottant les yeux.

« Une fois là, nous esquissâmes vaguement une menaçante attaque à la baïonnette, et, la conviction nous manquant, nous nous assîmes par terre pour nous reposer. Heureusement que les manœuvres ne sont qu'une image lointaine de la guerre, et l'arbitre prononça que le village était pris.

« Et voilà comment un régiment — à qui je ne veux pas faire honte en le nommant — fut amèrement défait par un officier suivi de deux hommes, qui chargeaient au cri de « Racing Racing, tap tap tap », importé directement de la Croix-Catalan (1). »

4.

C'est en janvier 1903 que Louis Hémon a commencé à vivre en Angleterre. Il y resta jusqu'au mois d'octobre 1911. Avant cette date, il n'y avait passé que peu de temps : la période des vacances d'été à Oxford en 1901.

(1) *Ibid.*

Quels sont les traits de physionomie de ce jeune homme qui, à l'âge de vingt-trois ans, va quitter son pays, sans savoir d'ailleurs que ce départ sera définitif, si l'on excepte quelques visites faites en France pour voir les siens ? Une lettre écrite du Canada à sa mère nous apprend qu'il avait l'intention de rentrer un jour dans son pays. « Pour le reste, ne crois nullement que me voilà dans les bois pour le restant de ma vie. D'ici très peu d'années, mais après quelques pérégrinations toutefois, je repasserai rue Vauquelin [à cette époque, la famille demeurait 26, rue Vauquelin à Paris]. Je n'aurai peut-être pas beaucoup l'habitude des salons quand je retournerai, mais cela n'enlèvera rien à notre contentement — au vôtre et au mien (1). » Nous reproduisons les impressions de René Bazin à ce sujet : « Je n'ai de lui qu'une image plus ancienne (2) et qui représente un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Il avait le visage allongé et plein, tout rasé, les lèvres assez fortes à la courbure de l'arc et fines tout au bout, un très beau front, des sourcils presque droits, — signe de volonté, — et des yeux d'un gris bleu, où transparaissait une âme grave, songeuse, maîtresse de son enveloppe, à ce point qu'on le pouvait prendre et qu'on le prit souvent pour un Anglais flegmatique (3). »

Le docteur Hervé Hémon, cousin germain de Louis Hémon et le seul cousin qui, d'après M^{lle} Marie Hémon, ressemble beaucoup à son frère, raconte que l'un de ses professeurs, qui s'occupait d'ethnologie et de morphologie, lui dit un jour que sa conformation était irlandaise pour ce qui était du crâne et du massif facial (4).

Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, Hémon avait étudié l'allemand au Lycée Louis-le-Grand. A la fin de ses

(1) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921. Lettre de Péribonka du 16 décembre 1912, p. 540.

(2) Il n'y a qu'une image de Louis Hémon, car, nous a dit sa sœur, il avait horreur de la photographie. Mais il s'est laissé photographier avec les Bédard à Péribonka.

(3) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 528.

(4) Lettre du docteur Hervé Hémon à M^{lle} Marie Hémon.

années de lycée, il commença l'étude de l'anglais avec un professeur particulier et il paraît qu'il arriva à parler l'anglais parfaitement. Un professeur français d'Oxford se trouvant dans une réunion où l'on avait invité Hémon, lors de son premier séjour en Angleterre, fut extrêmement étonné de l'entendre, vers la fin de la soirée, parler un français on ne peut plus idiomatique. Se précipitant pour lui faire les louanges d'un professeur ravi, il apprit qu'il s'adressait à un compatriote.

Après avoir été libéré du service militaire en automne 1902, Louis Hémon, qui visitait le Mont Saint-Michel avec sa mère et sa sœur, fut pris pour un Anglais par une marchande de cartes postales. Ils étaient entrés dans une boutique, nous a raconté M^{lle} Hémon, pour acheter des cartes postales. Louis Hémon, qui s'était éloigné un peu des siens, demanda le prix d'un objet. La marchande lui dit d'un ton clair : « un demi-franc ». Alors se tournant vers les dames elle expliqua : « Je leur dis ça, aux étrangers, parce qu'ils le comprennent mieux que cinquante centimes. »

Nous avons dit que ce fut à Oxford, en 1901, que Louis Hémon fit son premier séjour en Angleterre. Il y passa ses vacances d'été. Une lettre écrite à sa sœur dit : « J'habite depuis huit jours un cottage au milieu d'un faubourg d'Oxford. Il y a un jardin autour et deux vieilles dames dedans... Les deux vénérables duègnes — ne ris pas, leur thé est exquis — abritent sous leur toit, outre moi, deux jeunes Suédoises que j'initie aux beautés de la nouvelle langue française (1). » Louis Hémon trouva Oxford fort joli et pensa que l'hospitalité bretonne n'était rien, absolument rien, à côté de l'hospitalité anglaise.

Nous trouvons donc Hémon en Angleterre en 1903. Il n'a pas voulu rester en France et « se couler dans le moule de la majorité de ses concitoyens ». Il ne deviendrait jamais fonctionnaire ni « accoutumé à restreindre sa vie au cercle fastidieux que bornent : au Nord, l'opinion publique ; à l'Ouest, les

(1) Lettre d'Oxford sans date précise mais fin juillet 1901.

Principes républicains ; à l'Est, la déférence hiérarchique ; et au Sud, la Sagesse intangible d'une bourgeoisie mal lavée » (1). Hémon n'avait que haine et mépris pour le fonctionnaire. Jean Grébault, dans *Jérôme*, exprime la pensée de Louis Hémon, quand il dit à ses supérieurs qu'« il s'en allait, chassé par la peur qu'il avait conçue de devenir quelque jour semblable à l'un d'eux. Il leur dit qu'ils étaient difformes et ridicules... et qu'ils s'en iraient à la mort sans avoir connu de la vie autre chose qu'une forme hideusement défigurée par les préjugés séculaires et de mesquines ambitions... (2) »

On est en droit de se demander pourquoi Hémon avait voulu préparer le concours pour l'Ecole Coloniale alors qu'il n'entendait pas devenir fonctionnaire. Peut-être pensait-il que le fonctionnaire aux colonies peut mener une vie plus large et plus indépendante que son collègue en France.

En Angleterre, Louis Hémon vivra à sa guise, totalement libéré de ce qui ne lui plaît pas en France. Une lettre à sa sœur, qui est une plaisanterie d'un bout à l'autre, nous donne, tout de même, un aperçu de ce qu'il cherchait en Angleterre. « Ce qui me dégoûte à Londres, c'est qu'il ne se passe rien.

« Malgré mes penchants naturels, je ne peux arriver à mener la vie curieuse et accidentée qui me plairait. Avoir toujours au moins un domicile, manger régulièrement tous les jours, où à peu près, changer de linge de temps en temps, cette vie étouffe mon génie ! Qui d'ailleurs a jamais entendu parler d'un génie authentique portant du linge propre ? » (3)

Nous ne savons pas grand'chose de la vie de Louis Hémon en Angleterre. Nous n'ignorons pas cependant qu'il y gagna son pain. Il est peu probable qu'il ait touché un gros salaire, car que pouvait-il faire ? Sur le certificat de naissance de sa fille, il se dit « commercial clerk », c'est-à-dire employé de commerce. Sans doute, comme son personnage Monsieur Ripois, faisait-il des traductions, de la correspondance, ou de

(1) *Batling Malone*, préface : *Jérôme*, p. xi.

(2) *Ibid.*, p. xiv.

(3) Lettre de Londres du 22 octobre 1909.

menus travaux de comptabilité en français. Dans le roman, Ripois ne touchait que trente-cinq shillings par semaine, « soit cent quatre-vingt-dix francs par mois » (1). Il fut aussi représentant des Lampes Visseaux. Que la vie fût difficile à Londres, cela lui était indifférent : la question d'argent ne l'intéressait guère. Une lettre écrite à sa sœur, le 9 juillet 1907, nous le prouve. « Merci de me donner communication du testament de la pauvre tante. Je croyais me rappeler qu'elle avait toujours eu l'intention de favoriser spécialement ses nièces, de sorte que le partage égal entre tous, sans distinction de sexe, m'a étonné. Peut-être n'a-t-elle pas songé à cela ou pas eu le temps de modifier son testament dans ce sens, mais si elle en avait l'intention il serait encore temps de réparer l'erreur. Peut-être pourrais-tu me dire si elle t'en avait jamais parlé, et nous arrangerions ça entre nous sans histoires... » Nous avons déjà dit qu'il ne voulait pas d'argent de ses parents. Son salaire lui permettait de mener une vie indépendante au point de vue des besoins matériels ; et il pouvait s'adonner aux sports et à ses enquêtes sur les Anglais et la vie anglaise à loisir.

D'après les lettres et les fragments des lettres écrites par lui de Londres à ses parents, il paraît que Louis Hémon s'est beaucoup servi de ses loisirs pour faire de longues promenades à la campagne et pour passer beaucoup de temps sur l'eau. Nous avons déjà parlé des sports que Hémon pratiquait à Londres. En général, il quittait la ville pendant la période des vacances pour plusieurs jours. Il écrit aux siens : « ... Ne pouvant aller à Paris à cette époque, j'ai mis mes gros souliers et ai passé quatre jours à faire le chemineau. Je suis allé de Londres à Portsmouth et de Portsmouth à Brighton, j'ai fait 180 kilomètres en trois jours et suis revenu avec un teint de métis, car nous avons eu, comme vous aussi, je crois, un temps remarquable pour Pâques (2). »

Une lettre aux siens du 11 août 1911 nous informe qu'il

(1) *Monsieur Ripois et la Némésis* (exemplaire des Archives de la maison Grasset). Paris, 1926, p. 30.

(2) Lettre aux siens, de Londres, du 9 avril 1907.

passé presque tous ses dimanches à Richmond, en grande partie sur l'eau, grâce aux inlassables invitations de son ami Marsillac.

Que Louis Hémon se soit bien anglicisé, cela ne fait aucun doute. La vie anglaise lui est agréable, surtout le « week-end » avec le congé du samedi après-midi qui lui donne plus de liberté. Il épousera une Britannique, sinon une Anglaise, Lydia O'Kelly, et sa fille Lydia Kathleen naît le 12 avril 1909, 32, Mazenod Avenue, Hampstead, à Londres.

Mais Louis Hémon reste toujours bon Français. Il est souvent froissé de l'attitude des Anglais envers les Français. Si Hémon se permet de critiquer les Français, ce qu'il lit dans divers périodiques anglais à propos de ceux-ci le fâche. « Il est un autre point que je ne veux pas négliger, et je pourrais intituler cette face de la question : « De l'Anglomanie des Anglais. » Le monde spécial se rend compte, depuis quelque temps déjà, qu'il existe en France un mouvement assez marqué vers l'adoption des sports pratiqués en Angleterre ; mais une certaine partie de la population ne se fait que difficilement à cette idée, et, pour la classe moyenne, le Français est resté jusqu'à ces dernières années un individu doué de manières suaves et d'une barbe en pointe et remarquable surtout par l'emphase de ses paroles, l'abondance de ses gestes et une inaptitude singulière à tous les exercices. Dans les magazines à neuf ou douze sous, on voit reparaître périodiquement la même petite histoire toujours populaire. Il y a la jeune fille, le héros et le Français. La jeune fille est charmante, le Français est entreprenant et le héros indigné ; il empoigne le Français — que les gravures représentent naturellement comme petit, chétif et maniéré — lui administre une phénomenale raclée et tout le monde est content. Les données varient parfois, mais l'issue est toujours la même.

« Toutes les fois que je retrouve, sous une forme nouvelle, ce fabliau britannique, je suis obsédé par le désir d'écrire la contre-partie de l'histoire... (1) »

(1) *Anglomanie. Le Journal de l'Automobile*, 4 février 1905.

Mais, par une bizarrerie incompréhensible, il va créer un personnage, Monsieur Ripois, qui est entreprenant et même plus, un homme de petite taille, sans aucun sentiment d'honneur.

C'est plutôt l'opinion anglaise sur l'apparence physique et la prouesse athlétique des Français qui intéresse Hémon.

Hémon va revenir sur cette question de l'opinion anglaise sur les Français dans une nouvelle : *Le Français*, publiée dans *L'Auto*. « Il avait huit ans de métier, le petit Fred, et ne s'étonnait guère ; mais c'était la première fois de sa vie qu'il allait s'aligner contre un Français. Comment se battaient-ils, ces gens-là ? On disait bien dans les journaux qu'ils avaient appris à donner des coups de poing comme tout le monde... pourtant ce n'étaient que des étrangers, des hommes aux mœurs curieuses, encore peu connues, de qui l'on pouvait tout attendre... Fred imaginait confusément des tactiques déconcertantes, faites de politesses prodigieuses et de soudaine sauvagerie ; peut-être un oubli des règles, quelque blasphème contre les lois sacrées du carré magique... (1) »

5.

Pendant tout le temps que Louis Hémon est en Angleterre il est occupé à écrire la majeure partie de son œuvre romanesque — trois romans et divers contes destinés à former un recueil. De plus, il est le collaborateur : d'abord du journal sportif *Le Vélo* qui est devenu *Le Journal de l'Automobile*, et, plus tard, de *L'Auto*.

Nous n'avons pas beaucoup de renseignements précis sur ses goûts littéraires. Il paraît, d'après le témoignage de sa sœur, que Louis Hémon aimait beaucoup la poésie, surtout celle de Victor Hugo. Hémon avait l'habitude d'en déclamer beaucoup. M^{lle} Hémon a, en effet, appris par cœur *Ruth et Booz* à force de l'entendre réciter par son frère. Quand Louis

(1) *Chroniques du Cadgers' Club*, VI, *Le Français*, *l'Auto*, 15 mars 1910.

Hémon passait ses vacances en Suisse, en 1897, deux jeunes gens de son âge, les Tassel, avec qui il faisait de grandes promenades sur le bord du lac des Quatre-Cantons, racontèrent à leur mère qu'au cours d'une longue promenade, il avait récité des centaines de vers.

Quant aux autres auteurs favoris, nous savons que Hémon avait beaucoup étudié Kipling avant même d'aller en Angleterre. De plus, il l'a mentionné à plusieurs reprises dans ses contes.

La carrière littéraire de Louis Hémon commence avec la publication d'une courte nouvelle : *La Rivière*, dans *Le Vélo* du 1^{er} janvier 1904. En tête de la nouvelle, on lit : « Nous publions *La Rivière*, de M. Louis Hémon auquel a été décerné, à l'unanimité, le Prix d'honneur du concours de Vacances, organisé par *Le Vélo*. »

« M. Louis Hémon est en ce moment à Londres où, comme on le sait, *Le Vélo* compte de nombreux lecteurs. C'est de là qu'il nous a adressé ses remerciements. Il n'a pas pu venir lui-même dans nos bureaux retirer la motocyclette qu'il a gagnée, et qui l'y attend.

« Espérons qu'au prochain concours de « vacances », M. Hémon nous racontera ses impressions de tourisme automobile. Aujourd'hui nos lecteurs apprécieront avec quelle poésie, quel pénétrant sentiment de la nature, il décrit sa rivière et analyse le charme de la nage. »

Sa famille ne sut rien de son succès jusqu'à ce qu'un ami de son père, M. Fringnet, inspecteur de l'Académie de Paris, qui s'intéressait aux sports, félicitât Félix Hémon. Le père du jeune homme, très surpris, demanda des renseignements à son ami. Revenu chez lui, il annonça la nouvelle à sa famille. On découvrit alors que la bonne était bien renseignée, car elle avait vu le manuscrit dans la chambre de Louis avant son départ pour l'Angleterre. Par conséquent, elle l'avait lu.

Peu de temps après, le 20 janvier 1904, *Le Vélo* annonça « qu'à partir d'aujourd'hui M. Louis Hémon... devient notre collaborateur régulier ». Hémon resta collaborateur et cor-

respondant particulier du *Vélo* et du *Journal de l'Automobile* jusqu'en juillet 1905.

L'Auto, confrère du *Journal de l'Automobile*, annonça, le 30 janvier 1906, que, dans son concours littéraire, une nouvelle, intitulée *La Conquête*, avait gagné le premier prix de cinq cents francs. « Le rythme de ses mouvements, qu'accompagnait le son des flèches, évoquait tout un ordre de choses heureuses. » Le 3 février, le journal sportif dit : « Nous avons déjà indiqué les noms de deux des lauréats de notre concours.

« Nous pouvons aujourd'hui publier celui de l'auteur de la copie classée première. C'est M. Louis Hémon, résidant à Londres. Adressons-lui nos plus chaleureuses félicitations. M. Hémon est un très fin lettré, comme du reste nos lecteurs pourront en juger par la publication prochaine de son envoi, *Conquête*. »

Le 29 octobre 1909, Hémon devint collaborateur de *L'Auto* et continua à écrire pour ce journal jusqu'à sa mort. Son dernier article parut dans *L'Auto* du 26 août 1913. De la production littéraire sportive de Louis Hémon laquelle, sans parler de *Battling Malone*, comporte 49 contes et articles, deux seulement sont à la portée du lecteur : *Jérôme*, publié dans la préface de *Battling Malone*, et *La Peur* qui se trouve dans le recueil *La Belle que voilà*. Pour le reste, il faut feuilleter les collections des journaux sportifs dont nous avons fait mention.

On peut se demander si Hémon se proposa une carrière littéraire dès sa jeunesse, ou s'il est devenu littérateur grâce au succès de *La Rivière*. Bazin dit qu'« il est né... pour voyager et pour écrire. Comme tous ceux du rivage, il appartient à l'espèce des inscrits, des hommes dont le nom figure au grand livre de la mer et des îles. Autour de lui on a pu en douter, mais lui, il sait bien déjà d'où le vent souffle » (1). D'après M. Charles Chassé, « la littérature n'a jamais été que l'épanouissement de sa passion pour le sport. Aurait-il même

(1) René Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 529.

jamais écrit sans cela ? » (1) Mais c'est un problème qu'on ne peut résoudre, car Hémon ne nous a pas laissé d'indications là-dessus.

Il n'est guère possible de préciser les dates des œuvres londoniennes : *La Belle que voilà* (2), *Colin-Maillard*, *Battling Malone* (3), *Monsieur Ripois et la Némésis*.

Heureusement, nous sommes à même de situer définitivement au moins deux des contes du recueil *La Belle que voilà*. *La Peur* parut dans le numéro du 15 octobre 1904 du *Vélo*. Avec *La Foire aux Vérités*, qui parut dans *Le Journal*, Louis Hémon gagna un prix de 500 francs. Il avait signé son conte du pseudonyme « Wilful Missing ». Mais *Le Journal* n'a pas pu nous donner la date de la publication de celui-ci dans ses colonnes.

A propos de *Lizzie Blakeston*, nous citons un article de G. Montorgueil, intitulé *L'Auteur de Maria Chapdelaine au Temps*, dans lequel il dit : « L'écho de sa réputation nous arriva, qui ne fut pas pour tous ses compatriotes une surprise, et notamment dans cette maison du *Temps*, où, débutant, ignoré, il avait été accueilli avec deux de ses œuvres, dont la plus éclatante.

« On retrouverait dans nos archives, et ce ne serait point sans intérêt pour la biographie de Louis Hémon, ce que fut une collaboration qui révélait un si grand talent et le livre qui devait connaître un jour le plus formidable tirage auquel un roman ait atteint dans le monde.

« En août 1907, Louis Hémon envoyait au *Temps*, ne se recommandant que de son œuvre, une longue nouvelle,

(1) Charles Chassé, *Louis Hémon, précurseur de la littérature sportive*. Bretagne, avril 1935, p. 109.

(2) « Ce volume était imprimé, quand fut portée à notre connaissance une feuille où Louis Hémon avait écrit le titre et la table du recueil de ses contes, recueil qui différerait sensiblement de celui que nous avions composé. Louis Hémon ne retenait pas tous ses contes ; il laissait tomber *La Belle que voilà*, *La Peur* ; il ne retenait que les récits londoniens, et le titre devait être : *De Marble Arch à Whitechapel*. » *Battling Malone*, préface de Daniel Halévy, p. xv, note.

(3) Le conte *Jérôme*, que Daniel Halévy a reproduit dans la préface de *Battling Malone*, parut dans *Le Vélo* du 26 octobre 1904.

Lizzie Blakeston. Il était alors à Londres, il y demeurait 5, Paver Place. Le manuscrit fut lu. Nous retrouvons l'impression du lecteur qui en fit l'analyse et l'apprécia dans cette brève note :

« D'une originalité un peu voulue, mais intéressant et correctement écrit. »

« L'écrivain de race était deviné. *Lizzie Blakeston* était publié du 3 au 8 mars 1908 (1). »

La famille de Louis Hémon a toujours été peu au courant de ses activités littéraires. Une lettre de sa sœur à Charles Le Goffic, publiée dans *la Démocratie nouvelle* du 14 mai 1921, nous apprend qu'« il mettait son orgueil à arriver par lui-même, sans un mot de recommandation ni d'introduction. Quand il a publié quelque chose, c'est toujours à notre insu et presque en cachette. C'est par hasard que nous avons appris qu'il venait de remporter un prix d'honneur, à l'unanimité, dans un concours littéraire organisé par un journal de l'époque *Le Vélo*, et qu'il devenait collaborateur de journaux sportifs ; c'est en ouvrant *Le Temps*, un soir, que nous avons vu son nom au bas du premier feuilleton de *Lizzie Blakeston*, et c'est de la même façon que nous avons appris l'existence de *Maria Chapdelaine*. Au cours de ses voyages, il nous avait bien envoyé des manuscrits, mais nous avait priés de ne pas les ouvrir jusqu'à son retour, désir que nous respectons ».

Quant à sa collaboration aux journaux sportifs, Louis Hémon en parle à sa famille de la manière suivante : « Touchant ma collaboration à la feuille en question, je regrette que mes articles ne paraissent pas à jour fixe ; je m'émerveille sincèrement que vous vous amusiez à les lire, étant donné que ce doit être à peu près, pour vous, comme si j'écrivais en annamite (2). »

Il est question sur un ton badin de sa nouvelle *La Conquête*, dans une lettre de Londres du 14 février 1906. « La direction

(1) Georges Montorgueil, *L'Auteur de Maria Chapdelaine au Temps*. *Le Temps*, 6 août 1925.

(2) Lettre à sa famille, de Londres, sans date.

du canard jaune qui m'a récemment donné 500 francs à titre gracieux m'avait demandé la permission d'écourter et d'éclaircir ma production avant de la reproduire dans ses colonnes.

« On a dû confier ce travail à un journaliste sentimental et ivre. Je me suis senti tout attendri moi-même en lisant la petite histoire qu'il a substituée à la mienne. Mais je n'ai pas d'amour-propre littéraire, et la bonne galette m'a amplement consolé. »

Hémon a tout de même informé sa famille, de manière détournée, que *Le Temps* devait publier *Lizzie Blakeston*. Il dit : « Lisez plutôt des journaux sérieux comme *Le Temps*, quotidien, politique, *littéraire* ? qui ne publie que les nouvelles sûres et les meilleurs auteurs. (Réclame gratuite.) (1) » Le 6 mars 1908, il écrit : « Je suis heureux de voir que vous continuez à recevoir régulièrement et lire un journal aussi intéressant que *Le Temps*. Si cela te fait plaisir de voir le nom familial au bas de la page, je regrette de ne pouvoir prolonger ce plaisir ; mais les facéties les plus courtes sont les meilleures, et le feuilleton de samedi (demain) mettra fin à l'historiette, dont le principal avantage sera de me payer ma garde-robe d'été. »

Hémon semble avoir toujours cru que la valeur d'un ouvrage est dans l'ouvrage lui-même. En quoi consiste donc son insuccès à faire publier ses œuvres ? On n'en trouvera sûrement pas la raison dans ses ouvrages. Alors ? Mais citons, d'un article de M. Gaston Guillot : « Que s'est-il donc passé ? Manque de place ? Négligence, ou, chose plus grave, incompétence du lecteur chargé de l'examen des manuscrits ? Il est vrai que le jeune écrivain traite d'égal à égal. Il a horreur de la platitude. Il dédaigne de donner du « Cher Maître » et de l'« Eminent Confrère » aux directeurs. Voici, par exemple, comment il offre *La Belle que voilà*, à un rédacteur en chef :

« Monsieur, je me permets de vous soumettre la nouvelle

(1) Lettre à sa famille, de Londres, du 25 février 1908.

ci-jointe et vous serais sincèrement obligé de vouloir bien la lire et me faire savoir si vous entrevoyez la possibilité de la publier.

« Je crois tous détails autobiographiques inutiles. Qu'il me suffise de dire que je ne suis pas absolument un débutant en littérature ; mais que je n'ai jusqu'ici rien soumis à votre revue. Puis-je néanmoins compter sur une lecture ?

« Dans l'attente de votre réponse, je vous prie d'agréer mes sentiments cordiaux. »

« Cordiaux. Tout simplement. Non distingués ou respectueux... Est-ce pour cette raison que *La Belle que voilà* dormit dans un carton ?... On n'ose le penser (1). »

Cette lettre de Hémon ne porte pas de date, mais elle est envoyée de 3, Mornington Crescent, Londres. Il est probable qu'on peut situer la nouvelle *La Belle que voilà*, dans les environs de 1911. Car, dans une lettre de Montréal du 28 novembre 1911, Hémon dit : « ... je suis aussi parfaitement en sûreté ici qu'à Mornington Crescent ou rue Vauquelin. »

Daniel Halévy, on s'en souvient, nous informe que : « Le manuscrit de *Colin-Maillard* a été trouvé dans les papiers de Louis Hémon ; c'est sans doute un premier jet, écrit au crayon, mais exécuté de la première à la dernière ligne avec une remarquable sûreté.

« Des négligences s'y rencontrent ; nous ne sommes intervenu que dans les cas très rares où la lecture, obscure ou douteuse, gênait la rapidité du récit. Les simples répétitions de mots, assez fréquentes, nous les avons presque toutes laissées. Modifier un mot, c'est souvent effacer une précision. Faut-il effacer une précision pour satisfaire à une règle dont la rigueur n'est peut-être qu'un préjugé de notre rhétorique ? (2) »

M. Montorgueil nous dit à propos de cette note de Daniel Halévy : « Nous pouvons tranquilliser M. Daniel Halévy ;

(1) Gaston Guillot. *Articles de Paris et d'ailleurs : Le Chef-d'œuvre dédaigné*. Paris, 1926, pp. 120-121.

(2) *Colin-Maillard*. Paris, 78^e édition, 1924, préface.

Colin-Maillard était une œuvre que son auteur avait estimée définitive. De Londres, où il demeurait Henriette Street, 16, Covent Garden, il l'envoyait au *Temps*. La note du lecteur l'appréciait en ces termes :

« Travail excellent. Etude forte, pénétrante, digne d'être comparée avec la peinture remarquable de J. H. Rosny (*Nell Horn*) représentant les basses classes anglaises. »

« Cependant, pour des raisons d'opportunité, le manuscrit fut retourné. Ce ne saurait être sans doute celui même écrit au crayon, et retrouvé dans les papiers de Louis Hémon ; ce n'en est pas moins la preuve que, dans la pensée de l'auteur, l'œuvre achevée pouvait courir sa chance (1). » Ce n'est pas, certes, la faute du lecteur si *Le Temps* refusa *Colin-Maillard* (2).

Battling Malone, pugiliste, paraît avoir été écrit avant 1911, d'après Daniel Halévy, au temps où Carpentier remportait ses premières victoires. Mais c'est surtout en 1911 que les experts sportifs commencent à reconnaître le mérite de Carpentier. On peut lire dans *L'Auto* du 17 janvier 1911 à propos du grand boxeur français : « ... Georges Carpentier, l'étonnant petit bonhomme qu'une succession de brillantes victoires a définitivement révélé en cette saison. » Il est possible que Hémon ait écrit *Battling Malone* entre 1909 et 1910, car, à cette époque, il écrivit une série de contes sur la boxe pour *L'Auto*. C'est alors que les boxeurs français commencèrent à égaler leurs confrères anglais.

Nous situons *Monsieur Ripois et la Némésis* entre les années 1910 et 1911. D'abord, il y a une allusion au Canada ; et Hémon, qui partit pour le Canada en 1911, a dû y penser fréquemment. De plus, le personnage principal d'un conte de Louis Hémon dans *L'Auto* du 24 août 1910 s'ap-

(1) Georges Montorgueil, *L'Auteur de Maria Chapdelaine au Temps*. *Le Temps*, 6 août 1925.

(2) Il est certain que Louis Hémon n'écrivit pas *Colin-Maillard* avant 1908, car il parle de Victor Crayson « qui s'est fait jeter à la porte de la Chambre des Communes pour la bonne cause » (p. 52). Or, ce ne fut qu'en octobre 1908 que cet événement eut lieu.

pelle Monsieur Ripois. Dans un autre conte qui parut le 8 octobre 1910 dans le même journal, le milieu est encore celui de l'une des parties du roman. Nous avons aussi entre les mains une copie d'une lettre de Louis Hémon écrite du Canada en novembre 1911 à l'éditeur Grasset, dans laquelle il énumère les raisons pour lesquelles *Monsieur Ripois* doit se vendre. D'abord, son nom est connu des lecteurs de *L'Auto*, dont le tirage est grand. « En outre le nom que je porte est également celui de mon père, Félix Hémon, Inspecteur général de l'Enseignement secondaire, officier de la Légion d'Honneur, etc... qui a publié un grand nombre de livres de littérature et est connu de toute l'Université. Un grand nombre de gens qui le connaissent achèteront un livre de moi, surtout le premier, par curiosité. » L'éditeur avait trouvé le livre bon, mais il ne voulait pas éditer à ses frais le livre d'un inconnu.

Il se peut que le manuscrit, d'après lequel on n'a tiré que cinquante exemplaires pour les archives de la maison Grasset en 1926, ne soit pas définitif. Car en mars 1913 Hémon demanda à sa sœur de lui envoyer un des deux manuscrits du roman. Le 26 avril, Hémon écrivit, de Montréal, à sa sœur : « Le manuscrit que tu m'as envoyé m'est bien parvenu, et en parfait état. Merci. Non ! Il ne paraîtra pas ici ! Si tu connaissais le Canada français, tu n'émettrais pas de supposition aussi comique. » Ce manuscrit que Hémon a, par suite, renvoyé à sa famille, ne lui est jamais parvenu.

Dès 1909, Louis Hémon commence à sentir qu'il ne reste plus rien pour lui à Londres. Dans une lettre du 16 octobre 1909, il dit : « Londres est moche et sale, et je commence à en avoir sérieusement soupé. La Polynésie me tente, pour l'hiver ; aussi la Bolivie. Ce sont d'ailleurs des tentations platoniques, pour plusieurs raisons. »

Le 20 avril 1911, il écrit à sa mère : « Je voudrais bien avoir de bonnes nouvelles à te donner, qui puissent te réjouir un peu au moment des tristes anniversaires [20 avril, anniversaire de la mort de son frère, mort qui l'avait profondément

peiné — note de sa sœur] mais je n'ai pas de nouvelles du tout. Cela vaut toujours mieux que de mauvaises.

« Mais il y aura de bonnes nouvelles un jour ou l'autre ; pas d'ici longtemps peut-être ; mais un jour ou l'autre, des nouvelles qui te feront plaisir. Elles viendront par séries, comme les mauvaises, et il faut les attendre patiemment sans jamais perdre l'espoir. Si je n'étais pas patient aussi, ma petite maman, j'aurais quelquefois de mauvais moments ; mais je le suis.

« Quand le monde est couleur de nuages et de boue, j'allume ma fidèle pipe et je me raconte à moi-même des histoires, l'histoire détaillée de toutes les choses heureuses qui ne pourront manquer d'arriver un jour ou l'autre ; et comme cela ne me coûte rien, je te prie de croire que je corse la dose et que je m'accorde à moi-même, — et à vous aussi — assez de félicités pour effacer tous les mauvais jours.

« Et si elles ne venaient pas, ce serait déjà quelque chose de les avoir attendues avec courage jusqu'à la fin. Mais elles viendront. » Cette « histoire détaillée de toutes les choses heureuses qui ne pourront manquer d'arriver », nous fait penser à Mike O'Brady qui « avait la curieuse habitude de s'énumérer parfois mentalement, l'une après l'autre, et avec une attention scrupuleuse, toutes les raisons qu'il avait d'être heureux » (1).

6.

Enfin voilà octobre, et Louis Hémon est prêt à partir pour le Canada. Il écrit à sa mère : « Voilà que je te fais du chagrin. Je t'assure que je m'en rends compte, et que cela me fait beaucoup de peine ; mais au fond tu dois souhaiter avant tout que je mène ma vie comme je l'entends.

« C'est ce que je fais. Tout ne va pas comme dans les contes de fées ; il y a bien des choses qui me donnent l'air d'un désé-

(1) *Colin-Maillard*, p. 16.

quilibrium — ce qui n'a pas d'importance — et d'autres qui me donnent l'air d'un paresseux et d'un incapable, ce qui est plus ennuyeux.

« Eh bien ! ma petite maman, je vais te dire en secret que je ne suis pas déséquilibré du tout et que je sais ce que je fais. Même quand je ne réussis pas dans les détails, je ne perds pas de vue l'essentiel, et je ne perds pas une bribe de confiance.

« Vous auriez moins de chagrin si je vous faisais mes confidences, auxquelles vous avez vraiment droit ; mais il m'est presque physiquement impossible de faire des confidences. C'est une sorte d'infirmité.

« Dans ces conditions, c'est demander beaucoup que de vous demander de me faire crédit ; mais c'est pourtant ce que je vous demande, d'avoir confiance en moi.

« Je ne vais pas vous promettre de faire quelque chose de merveilleux, ni de réussir d'une manière éclatante. Ces choses-là ne sont certaines que dans les livres. Mais j'ai de bonnes chances, et je me crois parfaitement lucide. Alors même si tout le monde me croit maboul et bon à rien, je veux que tu sois d'un autre avis. Dis aux autres : « Il sait ce qu'il fait » — et surtout crois-le. Et crois aussi que j'ai infiniment d'affection pour toi et pour vous tous, à ma manière.

« Et maintenant fais un effort pour ne pas mettre de la tragédie où il n'y en a pas, et songe à mon déplacement tout simplement comme à un départ pour un pays remarquablement sain et où, disent les statistiques, il y a du travail pour tout le monde. Et je n'y vais pas à l'aventure comme un petit garçon qui joue aux pirates, et s'attend à trouver des trésors.

« Je vous renverrai avant mon départ ma vieille malle, avec des papiers (1) que je laisserai à votre garde. » En même temps il informe son père en ces termes : « ... Je suis non seulement prêt à, mais presque désireux de voir de près des métiers généralement considérés comme humbles. Ainsi, et pour éviter que vous ne preniez cela pour une déchéance tragique, quand

(1) Il s'agit de ses manuscrits.

le moment sera venu, je puis vous dire tout de suite que j'ai l'intention de faire « la moisson » l'été prochain.

« Toqué ? C'est entendu ; mais ma folie est plus systématique qu'il n'apparaît au premier coup d'œil... »

Nous voyons que Hémon a bien pris des renseignements sur le Canada. En a-t-il cherché sur d'autres pays ? Cela est probable. Citons de *Monsieur Ripois* : « Avec cinq cents livres dans sa poche un homme comme vous, jeune, actif, intelligent, parlant au moins deux langues, peut aller au Canada, en Australie, n'importe où, et fait fortune en dix ans ! » (1) Mais le Canada est un pays de prédilection pour Hémon. Même en 1904 il pense au Canada. « Vous savez qu'on peut aller au Canada pour cinquante francs ? » (2)

Ce départ pour le Canada semble bien avoir été pénible à sa famille. Voici Hémon maintenant âgé de trente et un ans, sans profession aucune. Pour un jeune homme qui a montré bien du talent et qui aurait pu se faire une carrière aux colonies ou dans l'enseignement, il s'est laissé, parut-il à ce temps-là, aller à la dérive. Quant à ses dons littéraires, sans doute en avait-il. Mais dans la littérature, qui sait jamais ? Tant de jeunes hommes de talent y ont fait faillite. Et Hémon n'a pas réussi à faire éditer quoi que ce soit pendant les huit ans qu'il a passés en Angleterre.

Outre *Maria Chapdelaine* et quelques articles publiés dans *L'Auto*, et ses lettres aux siens, Hémon nous a laissé un document sur le Canada français. Le 6 février 1912 il écrivit, de Montréal, à l'éditeur Grasset : « Je vous envoie les premiers chapitres de ce qui pourrait être un livre sur le Canada français : *Au Pays de Québec*. Ces premiers chapitres sont mal venus, me déplaisent et demanderaient à être remaniés... »

« Louis Hémon promet quelques chapitres sur Montréal, puis ajoute :

« Enfin, une deuxième partie, qui ne pourra être écrite qu'au cours du printemps prochain ; sur la vraie campagne

(1) *Monsieur Ripois et la Némésis*, p. 247.

(2) *Battling Malone*, préface : *Jérôme*, p. xiv.

franco-canadienne, et sa population ; partie qui sera peut-être moins commune que les autres... (1) »

M. Dalbis a, fort heureusement, publié *Au Pays de Québec* dans son livre *Le Bouclier canadien-français*. La seule édition qui existe en librairie, c'est la traduction anglaise de ce fragment publié par Macmillan en 1924 sous le titre : *The Journal of Louis Hémon*.

Grâce à ce journal nous pouvons suivre Hémon d'Angleterre à Montréal. « Au bureau de la ligne Allan, dans Cockspur Street, un employé présente les deux faces du dilemme d'une manière concise et frappante.

« Pour aller à Montréal, dit-il, vous avez le choix entre deux de nos services : celui de Liverpool et celui de Londres-Le Havre. Par Liverpool la traversée dure sept jours. Sur la ligne du Havre on mange à la française, avec du vin aux repas. La traversée dure treize jours. »

« Pour un investigateur professionnel... c'était déjà là une occasion de contraste à établir, entre la hâte essentielle des Anglo-Saxons et l'indolence de nos compatriotes... Mais après huit ans de Londres les contrastes anglo-français ont perdu leur relief, et les généralisations ne semblent plus aussi faciles ni aussi sûres. Je n'ai songé qu'à peser le pour et le contre. Treize jours en mer, c'est tentant. Mais octobre s'avance déjà, et il est bon de se ménager quelques semaines pour arriver, une fois là-bas, avant que ne descende l'hiver — cet hiver canadien qu'on s' imagine si redoutable de loin. Je suis donc parti par Liverpool, quatre jours plus tard (2). » C'est-à-dire que Hémon quitta Liverpool l'après-midi du 12 octobre 1911 sur le vapeur *Virginian*.

Hémon voyage avec des passagers de toutes sortes, des Canadiens qui rentrent chez eux, après avoir passé l'été en Angleterre, plusieurs jeunes Anglais envoyés au Canada par des maisons de commerce anglaises, des touristes, et enfin avec

(1) Dalbis, *Le Bouclier canadien-français* suivi de *Au pays de Québec*, par Louis Hémon, p. 283.

(2) Dalbis, *Au pays de Québec*, par Louis Hémon, pp. 225-226.

« quelques autres qui sont partis à l'aventure et bien que ce soit la mauvaise saison » (1).

Hémon ne s'est fait aucune fausse image du Canada, comme nous l'avons déjà vu. Quant aux autres qui sont partis à l'aventure, eux aussi, ils savent qu'il faut avoir un optimisme des plus raisonnables. « L'on n'en voit guère qui s'imaginent aller vers un Eldorado magnifique, d'où ils pourront revenir après très peu d'années pour vivre chez eux dans l'aisance. Ils espèrent évidemment réussir là mieux qu'en Angleterre, puisqu'ils sont partis : mais ils se rendent compte aussi qu'ils y trouveront une lutte plus âpre, un climat beaucoup plus dur, et surtout cette atmosphère de cruauté simple d'un pays jeune qui est en marche et n'a guère le temps de s'arrêter pour plaindre et secourir ceux qui tombent en route, n'ayant pas réussi (2). »

Sans doute, même Hémon aura eu ses moments d'inquiétude. Car il esquisse les traits d'un voyageur de seconde classe, qui, de temps à autre, s'inquiète en pensant à cette nouvelle vie qui sera la sienne dans un pays qu'il ne connaît pas. D'ailleurs c'est la mauvaise saison pour émigrer au Canada.

La mauvaise saison est pour ces voyageurs comme « le bois, impénétrable, hostile, plein de secrets sinistres » de *Maria Chapdelaine* (3). « Il n'est pas d'expression plus décourageante ; et la silhouette du continent dont on approche, silhouette contemplée si souvent sur les cartes qu'elle se situe (sic) automatiquement lorsqu'on y songe, prend un aspect menaçant et hostile (4). »

Pour Hémon, « l'Amérique reste essentiellement le pays où l'on va porter sa fortune : le pays pour lequel on a quitté son pays. Une contrée que l'on visite en passant, ou bien où l'on va habiter quelques années au plus, n'a pas cet abord solennel de terre promise, ni cet aspect d'énigme double des contrées

(1) *Ibid.*, p. 227.

(2) *Ibid.*, pp. 227-228.

(3) *Maria Chapdelaine*. Paris, 1.036^e édition, s. d., p. 154.

(4) Dalbis, *Au pays de Québec*, par Louis Hémon, p. 229.

où beaucoup d'hommes viennent vivre pour toujours ou pour longtemps : l'énigme de ce que le continent cache derrière sa frange visible, et l'énigme de la vie qu'il leur donnera. Même aujourd'hui, où la colonisation et le défrichement sont devenus des opérations prosaïques, industrielles, dépourvues de toute aventure, le premier aperçu de la côte américaine dans le lointain réveille chez beaucoup de nous des âmes irrationnelles, anachroniques, d'aventuriers, et nous émeut curieusement (1). »

L'arrivée de Louis Hémon à Québec lui a donné des impressions fortes. D'abord, ce vapeur anglais chargé de passagers qui sont presque tous de langue anglaise et le fait que la majorité ira à l'Ouest lui fait penser que : « Pour eux Québec n'est que le porche aux sculptures archaïques par où il faut passer pour déboucher dans la rudesse des pays nouveaux, du vrai Canada, du Canada qui compte. Ils n'ont à l'esprit et à la bouche que des strophes de la grande épopée de l'Ouest (2). » En effet, sur le vapeur, « le Canada français et la race qui l'habite ne paraissent être que des entités de second plan dont le rôle est fini, falotes, vieillottes, confites dans le passé (3). »

A l'amarrage du vapeur, « les portefaix qui viennent à bord montrent sous les feutres mous des Américains de l'Ouest de bonnes figures moustachues de paysans de France. — Les passagers se pressent aux bastingages et regardent tout cela avec une curiosité amusée, et même ceux d'entre eux qui sont Canadiens ne voient guère dans cet accueil de Québec qu'une sorte de spectacle qui ne les touche pas de très près ; une pantomime (*sic*) d'une troupe étrangère dans un décor étranger (4). »

A l'époque où Hémon arriva au Canada l'attention de tout le Dominion était fixée sur l'Ouest du Canada. Le développement de ces terres au commencement du ^{xx}e siècle fut

(1) *Ibid.*, pp. 233-234.

(2) *Ibid.*, p. 239.

(3) *Ibid.*, p. 238.

(4) *Ibid.*, p. 239.

véritablement une épopée d'une importance immense pour le pays. Entre 1896 et 1914, plus de deux millions et demi d'immigrants entrèrent dans le pays, dont la majorité s'en alla à l'Ouest (1).

Hémon ne paraît pas avoir passé beaucoup de temps à Québec, car une lettre, de Québec, aux siens, datée du 18 octobre 1911, leur fait savoir qu'un missionnaire à bord lui avait donné « toute sorte de renseignements utiles » et qu'il continuerait, probablement sur Montréal, le lendemain (2). Mais il a visité la ville à fond, et nous en a laissé une étude qu'il a sans doute complétée plus tard par des lectures.

Hémon a observé que « la plupart des touristes qui visitent Québec semblent voués par la force des choses à n'en vraiment voir qu'une moitié. Or, c'est précisément ce caractère double de Québec — ville française greffée sur le sol américain — vie américaine greffée sur la vieille souche française — qui la rend si étrangement différente des autres villes » (3). Le Français venu de France remarquera dans la ville ce qui n'est pas français. L'Américain, le Canadien anglais, au contraire, seront frappés par ce qui rend Québec différent des villes de chez eux, c'est-à-dire par ce qui est resté français.

Du fait que Québec est une ville historique, et unique en son genre, en Amérique, les Américains et les Canadiens de l'Ouest ont une idée arrêtée de la ville. Pour eux c'est une ville du passé, « une vénérable ruine qui se tient encore debout par miracle » (4). Même Montréal semble prendre l'air d'un protecteur en parlant de Québec. Il se peut qu'il y ait un peu de jalousie parce que Québec est encore la capitale de la province.

« ... les autres provinces mettent un peu d'affectation à

(1) W. S. Wallace, *A History of the Canadian People*. Toronto, 1930, pp. 341-344.

(2) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 534.

(3) Dalbis, *Au Pays de Québec*, par Louis Hémon, pp. 256-257.

(4) *Ibid.*, p. 254.

regarder Québec comme une curiosité de musée, déplacée en ce siècle-ci. Leurs habitants anglo-saxons la traitent aussi de « vieille ville » ; mais ils y ajoutent un autre adjectif « vieille ville française », sans mépris ni inimitié, et simplement pour désigner le seul trait de la physionomie de Québec qui les ait frappés (1) ».

Certes, parce que les rues sont étroites et ne sont pas toujours droites, qu'ici on parle français, que les noms qu'on voit partout sur la façade des magasins sont français — tout cela donne au touriste anglo-saxon l'impression d'être en France. Mais les manifestations de la vie extérieure et matérielle ne sont pas françaises. Elles sont du Nouveau Monde.

Sur la terrasse, qui est un large boulevard de planches juste en face, aujourd'hui, du château Frontenac, tout près du sommet de la colline de Québec, Louis Hémon est frappé par la diversité de Québec. En dépit du va-et-vient continu entre Québec et Lévis qui se trouve sur la rive sud du fleuve, du haut de la terrasse, il voit que « c'est la ville qui est l'accessoire, et non le fleuve. Ce fleuve n'a pas l'aspect asservi, humilié, des cours d'eau qui traversent des villes anciennement grandes depuis si longtemps qu'ils ont perdu leur personnalité propre et leur indépendance... » (2). Les berges du fleuve sont restées telles qu'elles ont toujours été au sortir de la ville. En effet, « cette étroitesse des limites jusqu'où s'est étendue l'empreinte humaine, jointe à la largeur du fleuve libre, laisse l'impression que c'est bien là un pays neuf, que l'homme n'a fait qu'égratigner, et que Québec elle-même, la « vieille ville », n'est après tout qu'une toute jeune personne, à la manière dont se mesure d'ordinaire la vie des cités » (3).

Hémon fixe son attention maintenant sur la Ville-Basse et son impression de la jeunesse de Québec se modifie un peu. « Et pourtant... Au pied de la colline le désordre des maisons disparates de la Ville-Basse, l'étroitesse des ruelles qui les

(1) *Ibid.*, p. 255.

(2) *Ibid.*, p. 246.

(3) *Ibid.*, p. 247.

séparent, et qui de haut sont pareilles à des crevasses dont le fond reste caché, le marché « Champlain » où les ménagères circulent sans grande hâte et stationnent volontiers, formant des anneaux sombres autour des taches plus vives des légumes étalés, comme tout cela est peu « Nouveau Monde » ! Combien y a-t-il de villes françaises où le jour du marché ramène ponctuellement une scène en tous points semblable à celle-ci, vue par exemple, du haut du clocher ?...

« Et voici que Québec la jeune, Québec la cité d'Amérique, Québec que la campagne sauvage enserre étroitement, prend, aux yeux d'un homme des grandes villes, cet aspect de calme ancien, de répit, de paix un peu somnolente qu'ont les petites villes de province, au matin, pour les Parisiens arrivés dans la nuit (1). »

Comme n'importe quel touriste, d'ailleurs, Louis Hémon s'est fait promener en calèche autour de la ville. « La calèche de Québec est une institution ; elle, son cheval et son cocher, forment un tout complet et indivisible, qui ne peut avoir son pareil nulle part au monde. (2) » « Il serait futile d'en essayer une description exacte ; qu'il suffise de dire que c'est un véhicule d'aspect suranné, infiniment plus ancien comme type que la plus ancienne des voitures de place d'une très petite ville française (3). »

Il note d'un œil curieux à l'entour de la ville ce qui est français et ce qu'il lui plaît d'appeler américain. Ici il voit l'enseigne d'une boutique : « Eusèbe Ribeau-Marchand de Hardes faites. » Plus loin : « Un jeune homme, arrêté au bord du trottoir de bois, mâche un cigare, les mains à fond dans les poches, son chapeau de feutre mou rabattu sur les yeux, ne laissant voir qu'une moitié de son masque osseux et glabre de Yankee ; et juste au moment où l'impression d'américanisme devient aiguë et étouffe les autres, la calèche ralentit, s'arrête. Le cocher dit cordialement : « C'est icitte, Monsieur ! » L'on des-

(1) *Ibid.*, pp. 247-248.

(2) *Routes et Véhicules. L'Auto*, 5 janvier 1912.

(3) Dalbis, *Au Pays de Québec*, par Louis Hémon, p. 258.

cend pour voir du même coup d'œil devant soi la plaque qui indique le nom de la place, et l'enseigne de l'Hôtel : « Carré Notre-Dame des Victoires » — « Hôtel Blanchard — Maison Recommandée ».

« Noter tous ces contrastes de détail l'un après l'autre est évidemment un jeu un peu enfantin ; mais il serait plus superficiel encore de ne voir qu'un des aspects de Québec et d'en faire le caractère complet et définitif de cette cité unique, où deux modes de la vie se mélangent et se marient comme deux arômes (1). »

Il va sans dire que les vieilles rues tortueuses de la Ville-Basse plaisent aux Américains. Mais « un Français sera plus difficile. Il lui plaira sans doute de retrouver des aspects presque familiers sur une terre lointaine ; mais pour aimer les rues du vieux Québec et en tirer des impressions vives il faudra qu'il parcoure, à défaut d'autres villes d'Amérique, les rues du Québec nouveau » (2).

Hémon a été frappé par le fait que les rues et les routes de Québec (à cette époque) n'étaient pas macadamisées. Sur-tout leur état déplorable l'a quelque peu étonné. « Dès qu'on sort de la vieille ville, on trouve les rues droites des villes américaines. Même boue prodigieuse, même trottoirs en planches ; mais des deux côtés, ce sont maintenant les rustiques maisons de bois des Etats de l'Ouest.

« Encore un mille ou deux, et sans passer par l'état intermédiaire de route, la rue devient brusquement une piste rudimentaire, qui s'en va, sans façon, à travers la campagne sans s'encombrer de bas-côtés, de fossés, ni de haies, escaladant les monticules, descendant dans les creux, décrivant çà et là de petites courbes opportunistes pour éviter une souche ou un bloc de pierre... (3) »

Hémon observe les visages des hommes qui conduisent des voitures sur ces routes. Beaucoup sont des paysans car « ils ont

(1) *Ibid.*, pp. 259-260.

(2) *Ibid.*, p. 261.

(3) *Routes et Véhicules. L'Auto*, 5 janvier 1912.

le masque terriblement simple et obstiné de ceux qui se battent avec la terre. Et ce sont des masques de paysans français...

« Et peu à peu l'on oublie les maisons et les routes, et c'est à la race que l'on songe : à la race qui est venue se greffer ici, si loin de chez elle, il y a si longtemps, et qui a si peu changé ! Venue des campagnes françaises, campée ici la première, dans ce pays qu'elle a ouvert aux autres races, elle a dû subir d'abord les influences profondes de l'éloignement, des conditions de vie radicalement différentes de celles qu'elle avait connues jusque-là ; — petite nation nouvelle qu'il fallait échafauder lentement dans un coin du grand continent vide. Et à peine cette nation reposait-elle sur des bases solides que c'était déjà l'arrivée des foules étrangères, l'invasion des cohortes qui se bousculaient pour passer par la brèche toute faite. En droit : la suzeraineté britannique ; en fait, l'afflux toujours croissant des immigrants de toutes nations, qui finissaient par constituer une majorité définitive — voilà ce que le Canada français a subi. Comment l'a-t-il subi ? Comment a-t-il résisté à l'empreinte ?

« L'on peut revenir alors vers les rues du vieux Québec pour y chercher une réponse... Et l'on se rend compte promptement que tous ces détails, qui au premier abord frappent un Français comme étant des marques de dénationalisation, sont sans exception superficiels, négligeables (1). » Le costume et le système monétaire sont bien des détails sans importance. Et « si l'on prend l'une après l'autre d'autres manifestations extérieures de l'âme intime du Canada français, ces mille détails qui sont en somme les seules choses sur lesquelles on puisse, aux premiers jours, méditer sans ridicule, l'impression reste la même. Il y a eu sans doute une évolution logique, différente de l'évolution qui a pris place dans le même temps sur le sol français, et peut-être même par (*sic*) parallèle, mais ce n'a été qu'une évolution, et les traces d'assimilation, d'empreinte laissée par une autre race, sont bien difficiles à

(1) Dalbis, *Au Pays de Québec*, par Louis Hémon, pp. 266-268.

trouver. Les suzerains britanniques, ayant eu la délicatesse de ne rien imposer de leur mentalité et de leur culture, se sont trouvés également incapables d'en rien faire accepter par persuasion. Les Canadiens-français leur ont emprunté leur langue pour s'en servir quand il leur plaît, pour leur propre avantage. Pour le reste... il ne semble pas leur être venu à l'esprit qu'ils pussent trouver grand'chose qui valût d'être emprunté (1). »

D'après M. Dalbis, Hémon « savait sans doute peu de choses du Canada français » (2), en débarquant. Mais quand les Canadiens-anglais sur le vapeur semblaient regarder Québec comme une « enclave étrangère », il sait, lui, que la province de Québec est très étendue et que partout se trouvent des gens d'origine française. De plus, des groupes de cette race se trouveront partout à travers tout le Canada. Ce sont des gens qui restent Canadiens-français et le resteront, il nous le fait savoir. « ... la fécondité de cette race est telle qu'elle maintient ses positions bien qu'elle ne reçoive, elle, qu'une immigration insignifiante. Sa force de résistance à tout changement — aussi bien à ceux qui américanisent qu'à ceux qui anglicanisent — est telle qu'elle se maintient intacte et pure de génération en génération » (3). Elle veut défricher et exploiter elle-même tout le reste de son territoire où il reste à « faire de la terre ».

« Le voyageur venant de France qui sait cela et qui en errant dans les rues de Québec songe à cette volonté inlassable de se maintenir, regarde autour de lui avec une acuité d'attention qui lui semble presque un devoir. Et tout ce qu'il aperçoit l'émeut (4). » Les noms français qu'il voit partout, la consonance de la langue française qu'il entend, tout conspire à lui faire oublier qu'il n'est plus en France. Surtout les visages des gens qu'il croise, leurs gestes, leurs expressions font

(1) *Ibid.*, pp. 270-271.

(2) Dalbis, p. 81.

(3) Dalbis, *Au Pays de Québec*, par Louis Hémon, p. 240.

(4) *Ibid.*, p. 241.

« naître en lui un sens aigu de parenté. Le sentiment qui englobe tous les autres et qui lui vient à la longue est une reconnaissance profonde envers cette race qui, en se maintenant intégralement semblable à elle-même à travers les générations, a réconforté la nation dont elle était issue et étonné le reste du monde ; cette race qui loin de s'affaiblir ou de dégénérer semble montrer de décade en décade plus de force inépuisable et d'éternelle jeunesse en face des éléments jeunes et forts qui l'enserrent et voudraient la réduire » (1).

Mais Hémon se trompe en s'exprimant ainsi : « Les plaines du Manitoba, du Saskatchewan et de l'Alberta peuvent faire croître de leurs sucres nourriciers une race neuve et hardie qui parlera au nom du Canada tout entier et prétendra choisir et dicter son destin. Québec n'en a cure ! (2) » Car n'était-ce pas Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, qui dit en 1897 à Londres, au moment des fêtes en l'honneur de la reine Victoria : « Ce serait le moment le plus fier de ma vie si je pouvais voir un Canadien d'origine française affirmer les principes de liberté dans le parlement de la Grande-Bretagne » ? (3)

Pendant la voix des cloches de Québec « témoigne que Québec n'a rien appris et rien oublié » (4). Car elle sait que « rien au monde ne pourra bouleverser le jardin à la française qu'elle a créé pieusement sur le sol fruste de l'Amérique... (5) »

Dans le train de Québec à Montréal, Hémon se représente ce paysage d'automne comme il devrait être en hiver et songe alors aux terres du Nord, qui ne sont pas trop éloignées. Quant aux terres qu'il traverse, « certaines régions d'Europe, peut-être même de France, peuvent offrir des aspects exactement semblables à ceux-là, et pourtant sans aucun effort d'esprit, on arrive à se convaincre que chacun de ces aspects

(1) *Ibid.*, p. 242.

(2) *Ibid.*

(3) Wallace, *op. cit.*, pp. 296-297.

(4) Dalbis, *Au Pays de Québec*, par Louis Hémon, p. 251.

(5) *Ibid.*, p. 243.

est typique, spécial à ce pays qui est l'avant-garde du continent américain vers le Nord, pays trop grand, trop froid, trop rude pour que l'homme s'y sente à son aise avant longtemps, où il n'avance qu'avec précaution, pas à pas, vers le mystère redoutable des terres que défendent les longues neiges.

« Aussi l'Européen — le Français — qui regarde à travers la vitre du wagon, se sent vivement dépaysé ; il sent avec acuité le caractère étranger du paysage, cette gravité double de la contrée encore presque déserte, presque sauvage, et du septentrion qui menace (1). »

Mais, pour des milliers d'hommes aux noms français, c'est une terre où ils se sont enracinés ; des hommes qui « au milieu des populations étrangères » n'ont rien voulu changer, car « emprunter quoi que ce fût à une autre race, c'eût été déchoir un peu » (2).

7.

Arrivé à Montréal, Hémon n'a pas éprouvé grande difficulté à s'assurer le pain quotidien. Il avait l'intention d'y rester jusqu'au printemps, car il se dit « installé en plein luxe pour l'hiver ». Cependant la ville ne lui plaît pas. « Montréal n'est pas une ville bien plaisante malgré sa taille — (500.000 habitants). D'abord elle ressemble trop à l'Europe, et je crois bien que je m'en irai plus loin dans l'Ouest, au printemps (3). »

Mais le pays lui plaît et il est fort à son aise quant au climat, « qui porte à la voracité », et quant au régime (3). Il s'assimile à ce peuple dont il aime « les manières un peu abruptes » (4). Dès l'arrivée, avoue-t-il : « je commence à parler canadien comme un indigène. Je prends les « chars » (tramways élec-

(1) *Ibid.*, p. 277.

(2) *Ibid.*, pp. 279-280.

(3) Lettre à sa mère, de Montréal, du 28 novembre 1911.

(4) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, lettre de Montréal du 5 décembre 1911, p. 535.

triques) ; je parle tout naturellement de la « chambre de bains » et de la « chambre à dîner » sur le même « plancher » (étage). C'est une langue bien curieuse » (1). Ecrivant dans *l'Action française* de Montréal de décembre 1921, M. Jean Bruchesi dit : « Peut-être certaines expressions qu'il emploie auront-elles l'heur de déplaire à plusieurs des nôtres ? Il est malheureux en effet que l'auteur de *Maria Chapdelaine* mentionne le « parler canadien », les « manières abruptes des indigènes »... Sans doute, le mot indigène veut dire « originaire du pays ». Mais on applique surtout ce mot aux nègres de l'Afrique ou aux descendants de races presque éteintes.

« Quand nous parlons des Français, disons-nous les indigènes ?... Et le parler canadien ? N'était-ce pas assez du patois ? Par bonheur M. René Bazin renverse encore une fois la théorie du « parler canadien ». »

Le 21 décembre 1911, Louis Hémon écrit aux siens pour leur envoyer ses vœux pour le Jour de l'An. Il leur dit : « Et surtout, si vous pensez à moi au moment de la nouvelle année, que ce soit sans l'ombre de souci. Je suis gras, heureux et confortable ; je touche des appointements énormes avec ponctualité — si énormes que, vous aurez peine à le croire — je commence à faire des économies ! Quand le printemps viendra, j'aurai un bas de laine, et je quitterai Montréal avec sérénité et sans regrets. »

Contrairement à ce qu'ont dit René Bazin et L.-J. Dalbis, Louis Hémon a passé tout l'hiver à Montréal. L'hypothèse d'après laquelle Hémon aurait quitté Montréal en décembre pour se rendre à Péribonka d'abord et ensuite à Saint-Gédéon et à Kenogami, d'où il serait revenu à Montréal au printemps, est due à ce que trois des lettres, que Bazin publia dans son article sur Louis Hémon dans la *Revue des Deux Mondes*, portent de fausses dates, l'une de Saint-Gédéon, du 9 février 1912, les autres de Kenogami du 27 février et du 11 mars 1912. Or, à notre avis ces trois lettres sont de 1913 et

(1) *Ibid.*, lettre de Montréal du 28 octobre 1911, p. 534.

c'est sans doute par distraction que Hémon les a datées de 1912.

Voici nos raisons. Prenons celle du 9 février. D'abord Hémon y mentionne l'élection présidentielle en France, élection qui eut lieu en 1913. Ensuite, la lettre du 6 février 1912 à l'éditeur Grasset (que nous avons déjà citée) est de Montréal. Et il va de soi qu'il serait assez difficile de soutenir que Louis Hémon est descendu de Saint-Gédéon à Montréal pour mettre une lettre à la poste. Ajoutons que la sœur de Louis Hémon est d'accord avec nous.

Nous avons également en mains la copie d'une lettre du 12 février 1913, de Kenogami, qui semble faire suite à celle du 9 février de Saint-Gédéon. La prétendue lettre du 27 février 1912 semble aussi faire suite à celle du 12 février 1913.

Donc, puisqu'il semble que Hémon se soit trompé sur l'année où furent écrites les lettres des 9 et 27 février, nous concluons que celle du 11 mars a dû également être écrite en 1913, au moment où Hémon était à Kenogami, c'est-à-dire du 12 février jusqu'au 22 mars au moins (1).

Le 20 avril 1912, Hémon fait savoir aux siens qu'il ne va pas quitter la ville « avant le commencement de juin, quand la belle saison chaude sera venue pour de bon ». Il ne sait pas encore exactement le lieu où il va se rendre. « Mes mouvements seront un peu incertains pour quelque temps, et je me déplacerai probablement pas mal avant de m'installer pour l'été. Ce sera pourtant quelque part dans la Province de Québec (2). » Si Hémon avait passé quelque temps dans la région du lac Saint-Jean, pendant l'hiver de 1912, n'aurait-il pas annoncé aux siens la possibilité de son retour dans cette région ? Le climat du pays lui plaît toujours, car il dit : « L'hiver d'ici m'a bien plu comme température, et si l'été le vaut [ce qui arriva en effet] je vote le climat du Canada le meilleur que j'aie encore vu (3). »

(1) La dernière lettre de Louis Hémon de Kenogami est datée du 22 mars 1913.

(2) Lettre aux siens de Montréal du 26 avril 1912.

(3) *Ibid.*

En juin nous trouvons Hémon à La Tuque. « La Tuque est une ville fort intéressante. Je dis ville parce qu'il y a un bureau de poste et que traiter de village une localité canadienne ainsi favorisée, ce serait ameuter toute la population contre soi (1). »

Le 24 juin, Hémon est à Roberval, au bord du lac Saint-Jean. Il écrit aux siens qu'il a l'intention de faire le tour du lac et de voir ce qui s'y passe. « Seulement il me faudra avoir recours à mes bonnes jambes de Tolède, le chemin de fer n'allant pas plus loin.

« Ce coin n'est plus cosmopolite comme Montréal, c'est absolument un coin de campagne française, d'ailleurs assez endormi. Le lac ayant quelque six ou sept lieues de large, j'ai l'illusion d'être au bord de la mer ; voilà des vacances toutes trouvées... »

Il ne sait pas encore qu'il va s'arrêter à Péribonka, de l'autre côté du lac, car il dit : « Je ne peux pas encore donner d'adresse, n'en ayant pas. Dès que je serai fixé quelque part je vous en aviserai. »

Quelques jours plus tard, Hémon a traversé le lac, et, sur le petit bateau, il a fait la connaissance de Samuel Bédard. Nous avons l'intention de suivre, en général, pour ce qui concerne le séjour de Louis Hémon à Péribonka, le livre de M. Dalbis, *Le Bouclier canadien-français*.

Samuel Bédard s'est vite rendu compte que Louis Hémon était étranger, car dans cette région tout le monde se connaît. Sans doute pris de curiosité à la vue de cet étranger, il s'est approché de lui et a commencé de l'entretenir. Croyant que Hémon avait l'intention d'acheter « une terre », Bédard, cultivateur sans grand enthousiasme, lui a offert la sienne. Hémon qui, comme nous le savons, n'avait pas de projets fixes, lui a proposé ses services comme garçon de ferme.

Voyant à quelle sorte d'homme il avait affaire, Louis Hémon comprenait qu'il n'avait qu'à suggérer un salaire

(1) *Les Hommes du Bois. L'Auto*, 31 août 1912.

infime pour se faire engager. Il ne demanda donc que huit dollars par mois, plus la nourriture et le logement. Il n'exigeait en outre que le congé du samedi après-midi. (Bien entendu les cultivateurs canadiens ne font le dimanche que les travaux indispensables).

Hémon ne s'était pas trompé en se faisant « l'engagé » de Samuel Bédard car, comme le dit M. Dalbis, il « avait l'intuition qu'il pouvait y avoir matière à moissonner d'abondantes observations et à glaner de riches trouvailles » (1).

M. Dalbis nous raconte : « Quand, de retour chez lui, Bédard annonça joyeusement qu'en revenant de son voyage il avait engagé un homme, tout le monde se méfia. Mais lorsque Bédard, voulant marquer l'excellence de l'affaire, fit connaître le montant des gages fixés, M^{me} Bédard se méfia tout à fait, et, du coup, entreprit de mettre en lieu sûr les économies du ménage. Evidemment l'homme engagé ne pouvait être qu'un de ces gueux vagabonds, propres à tout et bons à rien, toujours paresseux et souvent chapardeurs (2). »

Quoique Louis Hémon n'eût qu'un maigre bagage — une couverture, quelques mouchoirs et une brosse à dents, il n'eut pas grande difficulté à apaiser les soupçons de M^{me} Bédard.

Les Bédard, qui étaient sans enfants, avaient à cette époque chez eux deux orphelins, Roland et Thomas-Louis Marcoux. Hémon, qui les avait pris en affection, les a dépeints, comme nous le verrons plus tard, dans *Maria Chapdelaine*.

Quand Bédard voulut s'excuser de la pauvreté de sa petite maison, Hémon dit que cela lui était égal. « C'est vrai qu'elle était bien petite la maison d'habitation des Bédard ! Maintenant que Bédard est descendu s'établir marchand au village, les bâtiments en bois de la ferme, noircis par le temps, ont l'air d'une pauvre bicoque oubliée là sur le bord de la route. Flanquée d'un hangar de planches, qui fut autrefois l'abri du cheval, de la vache, des poules et des instruments aratoires,

(1) Dalbis, p. 92.

(2) *Ibid.*, p. 93.

la maison est une simple cabane à un étage. En réalité l'étage se réduit à un simple grenier où on accède par un escalier raide. En arrière, un petit appentis, qui jouait le rôle important de cuisine, contenait un gros poêle à trois ponts, dont le tuyau de tôle décrivait plusieurs courbes propres à étaler la précieuse chaleur.

« L'unique pièce, donnant sur la route, était divisée, par un rideau aujourd'hui disparu, en deux chambres. Dans l'une couchaient les Bédard, dans l'autre, Hémon. « Ces deux compartiments de la salle unique, chacun enclos de trois côtés, ressemblaient à un décor de théâtre, un de ces décors conventionnels dont on veut bien croire qu'ils représentent deux appartements distincts, encore que les regards des spectateurs les pénètrent tous les deux à la fois (1). » Par les grands froids, Hémon plaçait son lit sous l'escalier, tout contre la fenêtre. A côté de son lit se trouvaient ceux des enfants. Le travail terminé, Louis Hémon se couchait et restait souvent étendu sur le dos, les deux bras sous la tête. Quelquefois, il s'asseyait au bord du lit pour manger. C'était si petit que M^{me} Bédard pouvait se tenir près du poêle et atteindre en même temps tous les coins de la maison (2). »

La ferme de Samuel Bédard, propriété d'Eva Bouchard (Maria Chapdelaine) depuis la mort de sa sœur, M^{me} Bédard, survenue il y a quelques années, se trouve au bord de la route d'Honfleur, à quelque trois milles au nord du village, très près de la rivière. De nos jours Péribonka et la région qui l'environne ont beaucoup changé. Il va sans dire que ce n'est pas un coin de campagne française, mais les routes y sont très bonnes et la forêt, qui au temps de Louis Hémon s'étendait tout autour de la ferme, a aujourd'hui beaucoup reculé.

Les quelques lettres que Hémon a écrites aux siens nous donnent une idée assez claire de ses impressions sur Péribonka : « Je doute que vous trouviez Péribonka sur les cartes ! Vous n'y trouverez peut-être même pas le lac Saint-Jean, qui

(1) Page 26 de l'édition de *Maria Chapdelaine* dont nous nous servons.

(2) Dalbis, pp. 94-95. •

a pourtant soixante ou quatre-vingts kilomètres de tour. La rivière Péribonka, que j'ai sous les yeux toute la journée, est bien une fois et demie large comme la Seine. Inutile de dire que je profite de mes rares loisirs pour m'y tremper pas mal... (1) »

Quant aux terres qui l'environnent, « c'est une campagne peu ratissée et qui ne ressemble pas du tout à un décor d'opéra-comique ; les champs ont une manière à eux de se terminer brusquement dans le bois, et une fois dans le bois, on peut s'en aller jusqu'à la baie d'Hudson sans être incommodé par les voisins ni faire de mauvaises rencontres, à part les ours et les Indiens, qui sont également inoffensifs » (2).

Cependant, grâce au petit bateau à vapeur qui venait tous les deux jours au village, Hémon admet que Péribonka est « hautement civilisé » (3).

En se livrant « aux travaux agricoles... avec un zèle convenable », Hémon se dit très heureux. « L'air du pays et la diète locale (soupe aux pois, crêpes au lard, etc.) me vont à merveille. Mon « patron » et sa femme me traitent avec une considération extrême... Bref, je n'ai à me plaindre de rien ; je commence même à me lever à l'heure habituelle (quatre heures et demie environ) sans effort et comme une personne naturelle (4). »

« Ce qui me plaît ici, c'est que les manières sont simples et dépourvues de toute affectation. Quand on a quelque chose dans le fond de sa tasse, on la vide par-dessus son épaule ; et quant aux mouches dans la soupe, il n'y a que les gens des villes, maniaques, un peu poseurs, qui les ôtent. On couche tout habillé, pour ne pas avoir la peine de faire sa toilette le matin, et on se lave à grande eau le dimanche. C'est tout (5). »

Le samedi après-midi, Hémon errait sur les bords de la

(1) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, lettre du 13 juillet 1912, p. 537.

(2) *Ibid.*, lettre du 5 septembre 1912, p. 538.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, lettre du 8 août 1912, p. 537.

(5) *Ibid.*, lettre du 5 septembre 1912, p. 538.

Péribonka, s'asseyait quelque part sur la berge et prenait des notes. « On le voyait de la maison, un mouchoir rouge noué aux quatre coins sur sa tête, à cause des mouches noires qui dans la belle saison pochent les paupières, tuméfient le cou, se repaissent de peau délicate... Là, il prenait des notes sur un carnet long comme le doigt, dit Laura [M^{me} Bédard]. Les deux enfants jouaient le plus souvent autour de lui. Il se baignait dans la Péribonka profonde, au sable teinté de rouge. Au commencement, M^{me} Bédard surveillait le Français par la fenêtre. « Mais il était bien convenable, il mettait toujours son petit caleçon », dit-elle (1). »

Quelquefois Hémon avait des journaux et revues français à lire. « Si tu m'envoies de temps en temps des journaux, je t'en serai reconnaissant ; mais pas trop souvent... (2) » « Le dimanche, et seulement ce jour-là, de retour de la messe, il prenait ses papiers logés avec ses vêtements dans une petite armoire fixée dans l'encoignure et il écrivait, il écrivait longuement, déchargeant sa mémoire de tout ce qu'elle avait emmagasiné pendant la semaine. C'est dans cette petite chambre, dont l'unique fenêtre donnait sur la route, que, le plus souvent assis sur son lit, Louis Hémon rédigea les notes qui devaient servir à l'édification de son œuvre (3). »

La première tâche confiée à Louis Hémon était de porter des billots à la rivière avec Joseph Murray, l'« engagé » du beau-père de Samuel Bédard, M. Bouchard, qui habitait sur la « terre » voisine. Murray prenait plaisir à faire retomber les billots sur les mains de Hémon. Sans doute, il voulait éprouver ce « monsieur ».

Hémon travaillait à la culture et au défrichement. Nous pouvons être sûrs que tous les travaux décrits dans *Maria Chapdelaine* sont tirés de sa propre vie de cultivateur. C'est

(1) Marie Le Franc, *Au Pays canadien-français : A Péribonka avec les Chapdelaine*. Paris, 1931, p. 183.

(2) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, lettre du 13 juillet 1912 p. 537.

(3) Dalbis, p. 110.

lui qui de temps en temps remplissait le garde-manger du produit de sa chasse, car son « patron » n'était pas très habile à se servir d'un fusil. De plus il a ramassé « à pleins seaux » les bleuets avec la patronne (1).

Marie Le Franc raconte que : « Les jours où il y avait des lettres des vieux pays, il devenait un peu plus expansif, montrait des photographies qu'il venait de recevoir de sa mère, de sa sœur Marie. Il parlait de son ami Jacques — M^{me} Bédard prononce Jock — chez qui il habitait en Angleterre. Jock avait épousé une Irlandaise de caractère infernal, voulait divorcer, mais après chaque querelle, ils se réconciliaient. L'ami Jock était bien embarrassé... (2) » Que de fois Marie Le Franc a entendu, pendant son séjour de trois jours à Péribonka, prononcer sans malice cette exclamation : « Il était si maladroit... Il était si endurant ! » ou celle-ci : « c'était un homme peu parlant » (3).

Les Bédard ont remarqué la surdité de Hémon, paraît-il. « Il ne paraissait pas toujours entendre les ordres qu'on lui donnait. « Etes vous sourd, Monsieur Hémon ? » lui demandait-on sans se fâcher. Il confessa qu'il l'était en effet par moments. Il souffrait d'un catarrhe causé par la sévérité du climat, et par suite, de maux de tête qui le rendaient « morose » (4). »

Les anecdotes sur Hémon auxquelles nous pouvons nous fier le plus sont celles que Léon-Mercier Gouin a publiées en octobre 1918, dans *Le Petit Canadien*, revue de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. C'est un soir de la mi-août que M. Gouin et sa femme « veillèrent », à Péribonka. « Notre hôte était « Samuel Chapdelaine » lui-même. Tout le monde là-bas a lu le livre de Hémon et s'est vite reconnu comme en un miroir fidèle... Je m'efface donc et je cède la parole au beau-frère de notre Maria nationale.

(1) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, lettre du 25 août 1912, pp. 537-538.

(2) *Marie Le Franc*, p. 192.

(3) *Ibid.*, pp. 182-183.

(4) *Ibid.*, p. 190.

« M. Hémon m'a déclaré, dit Samuel Bédard, qu'il venait étudier pour faire un livre sur les gens de par ici. Je vous assure que c'était un bon garçon dépareillé. Il écrivait quasiment sans s'arrêter. C'était tantôt pour le journal *Le Temps* de Paris et tantôt pour des papiers anglais de Montréal (1). Comme journalier, il n'y a pas à dire, il ne forçait pas pour le gros ouvrage. Pour ça, il ne valait pas cher, comme qui dirait. Mais, pour être de service, je vous assure qu'il l'était pour tout de bon. Il était toujours paré à faire plaisir. Il avait le cœur sur la main ; il donnait tout son argent aux deux petits orphelins que j'élève. De tout le temps qu'il a resté avec nous autres, il ne s'est jamais impatienté. Quand bien même on avait de la misère noire, il était de bonne humeur pareil comme de coutume. Ça été bien de malheur de le perdre. Je trouve ça une vraie pitié, moi qui vous parle, de voir du bon monde comme lui mourir jeune comme ça ! »

« Cet éloge m'a paru infiniment touchant dans la bouche du père Chapdelaine. Je voudrais vous communiquer l'émotion très douce qui s'en dégageait. J'interrogeai ensuite la « défunte » M^{me} Chapdelaine. M^{me} Bédard, en effet, n'est morte que dans le roman. Elle se porte à merveille malgré sa mise en bière prématurée. Je lui dois mes meilleures notes. Notre hôtesse doit presque friser la quarantaine. C'est le type idéal de nos braves mères canadiennes. Aussi forte qu'une Normande, elle déborde d'une exubérante gaîté et d'une bonté toute maternelle. C'est la cordialité même ! Hémon avait mille fois raison de l'appeler « une créature dépareillée ». Intelligente, parlant un français qui ferait honneur à plus d'une, M^{me} Bédard confirme tout d'abord les paroles de « son homme ».

« Ah ! Oui ! dit-elle, nous l'aimions bien, ce pauvre M. Hémon. Vous ne pouvez vous figurer combien il était bon pour

(1) Hémon écrivit quelques articles sur le Canada français pour les journaux français de Montréal. Il est peu probable qu'il ait collaboré aux journaux anglais.

nos petits enfants adoptés. Le petit dernier, « Tit'homme », était alors encore en petite robe. M. Hémon passait tout son temps à le faire étriver. A tout bout de champ, il lui disait : « Voyons, Tit'homme, voyons ! Tu sais bien que tu n'es qu'une petite fille ». Bébé se fâchait tout rouge. C'est effrayant comme ça le choquait. (Dans son livre, M. Hémon l'appelle « Marie-Rose » (*sic*) !). Ça ne les empêchait pas d'être bien amis tous les deux. Tous les dimanches, en revenant de la grand' messe, M. Hémon lui faisait le même tour. En débarquant de la « planche », il criait à Tit'homme : « Dis donc, la petite ! veux-tu du sucre ? » — « Bien sûr ! » répondait le petit. Ils allaient alors ensemble à la brimbale du puits, M. Hémon prononçait là quelques mots magiques dans une langue que je ne connais pas. Ça rimait sur « Taquini-Taquino ». « Le chocolat sortira ! » M. Hémon disait à Tit'homme : « Tire sur la corde ! »... et le chocolat sortait de la manche de M. Hémon. Je n'ai pas besoin de vous dire que ça faisait le bonheur de Tit'homme. Tout le reste de la semaine, le petit passait son temps à tirer sur la corde du puits. Mais vous comprenez bien que le chocolat ne venait pas tout seul.

« Téléspore, c'est notre Roland. Quand M. Hémon dit que c'est Téléspore qui boucanait les maringouins, il s'ôte son mérite. C'était toujours lui, M. Hémon, qui s'en chargeait. Il y avait des temps où il devenait tout sérieux. C'était quand il était malade de sa gorge. Mais même dans ces secousses-là, il souriait pareil. Il ne s'est jamais fâché devant nous autres. Il ne s'est jamais énervé pour rien.

« Un dimanche, continue M^{me} Chapdelaine, j'étais toute seule à la maison avec M. Hémon. Il composait sur la table de la cuisine. Voilà-t-il pas que je me mets la tête à la porte et j'aperçois les animaux en train de sauter dans le grain. « Monsieur Hémon, que je lui dis, les animaux vont sauter dans le grain. Ils vont tout abîmer. Est-ce que vous ne pourriez pas les envoyer ? » — Et lui de me répondre sans s'exciter : « Madame, laissez-les faire ; moi, j'écris ! » Ça y était ; ils étaient dedans. Je le fais assavoir à M. Hémon et il me

répond toujours bien tranquille : « Oh ! madame, si ce n'était pas cela, ce serait autre chose. »

« Cette douce philosophie, ce fatalisme bonhomme et résigné, fait la joie de cette brave M^{me} Bédard.

« Un jour, dit-elle, nous arrachions les souches sur notre terre d'Honfleur. On suait à mourir. M. Hémon, accoté sur un tronc d'arbre, nous regardait faire sans grouiller. Il avait les deux pouces enfoncés dans les ouvertures de sa veste. Il était bien à son aise, je vous en donne ma parole ! Je m'approche de lui. Comme il ne travaillait pas depuis une bonne secousse, je lui demande en riant : « Monsieur Hémon, est-ce que ça serait-il fête légale aujourd'hui ? » « C'est bien mieux que cela ! » qu'il me répond. « Est-ce que ça serait-il votre fête ? » que je lui redemande. « Mais oui, madame, qu'il me dit, et comme personne ne me fête, eh bien ! alors, moi je me fête ! » Je vous assure que ce n'était pas un tempérament nerveux. C'était le meilleur homme de la terre. Il n'était pas fier du tout. Il faisait sa religion comme tous nous autres. Ah ! je vous assure qu'on l'aimait bien. »

D'après Marie Le Franc, M^{me} Bédard n'était pas certaine que Louis Hémon pratiquât sa religion. « Il est vrai qu'il accompagnait la famille à la messe, sans faute, le dimanche. « Sinon ça, dit Laura, il ne serait pas resté un jour de plus. Il ôtait sa calotte comme tout le monde quand on récitait l'angélus avant les repas. »

« Elle secoue la tête : « Malgré tout, il avait ses idées. Quand est venue la fête de Sainte-Anne, je lui ait dit : « Tout le monde va à confesse aujourd'hui... — Oui, oui ! Madame Bédard, ma-t-il chanté. » Et M^{me} Bédard prend une voix de tête.

« Je la regarde, sans doute d'un air d'interrogation. Ses yeux intelligents rêvent un moment. Une expression légèrement dépitée, têtue, moqueuse aussi — moqueuse d'elle-même peut-être — déplie sa lèvre mobile. « Et il n'en fit qu'à sa tête », conclut-elle.

« Il a excité sa curiosité. « Il ne parlait jamais le premier,

mais je lui demandais des questions. Je voulais savoir s'il faisait sa religion. »

« Ce fut son grand souci. Elle était sûre d'héberger un garçon bien convenable, moins sûre qu'il allât à confesse. La religion, pour elle, c'était l'église de Péribonka, et ses rites au complet. Lui se contentait de chanter : « Oui, oui ! » ou de faire le sourd. Il était là pour demeurer jusqu'à ce que sa mission fût accomplie (1). »

M^{me} Bédard dit à M. Gouin que Hémon n'était pas un « tempérament nerveux ». Marie Le Franc raconte une anecdote à ce sujet. Un soir à l'heure de la traite des vaches, Bédard pria Hémon de faire une *boucane*. « L'air était si saturé de maringouins que les bêtes ne tenaient pas en place. Louis ne réussissait pas à mettre le feu à une souche humide. Les vaches devenaient endiablées. Samuel s'impatientait, eut des paroles vives à l'adresse du maladroit, alluma lui-même la boucane. En quelques moments, une fumée noire se dégagait, les vaches vinrent d'elles-mêmes se mettre sous le vent, la traite se fit paisiblement. Au moment du souper, il se tourna vers le jeune homme debout à ses côtés et, avant d'entamer l'angélus, lui dit : — il faut entendre sa voix contrite — « Excusez, Monsieur Hémon, si je me suis fâché tantôt. Il faudra me pardonner si ça arrive encore. Mais je commençais à être *bâdré* ». — « Je ne suis pas d'un tempérament nerveux », répondit l'autre d'un ton flegmatique (2). »

Nous voulons remettre au moment où nous analyserons *Maria Chapdelaine* toute discussion quant à la manière dont Hémon a recueilli les matériaux de son roman. C'est à ce que nous avons l'intention de montrer les types dont Hémon a tiré des traits pour dessiner ses personnages.

En septembre, Louis Hémon est allé « dans les bois » au nord de Péribonka, avec des ingénieurs qui explorent le tracé d'une très hypothétique et en tout cas très future ligne de chemin de fer ». Il explique : « Je n'y étais allé que pour rem-

(1) *Marie Le Franc*, pp. 189-190.

(2) *Ibid.*, pp. 190-191.

placer mon « patron », et après une semaine d'essai, je me suis promptement fait engager. Cela durera tout octobre et novembre probablement. Comme nous serons loin des villages tout le temps, il y aura peut-être quelques difficultés pour la correspondance... (1) »

Hémon était de retour à Péribonka à la fin de novembre. Le 30 novembre, il écrit aux siens : « Je ne suis pas fixé sur mon lieu de résidence pour le reste de l'hiver ; mais tu peux continuer à écrire jusqu'à nouvel ordre. »

Marie Le Franc raconte, à propos du séjour que Hémon a fait dans les bois qu'il « reçut trente-cinq dollars par mois qu'à son retour, en décembre, il offrit à son hôte, presque intacts. « Puisque je suis à votre service pour huit dollars... » Il y eut assaut de générosité. Hémon triompha. » Ce dédain de l'argent est un trait de caractère frappant que, comme on s'en souviendra, nous avons déjà signalé.

« Il revenait cependant avec une certaine timidité. Il passa sur la route, n'osant entrer. Ce fut son ami Téléphore [Roland] qui l'aperçut, vint le prendre par la main. « Monsieur Hémon, vous êtes chez vous, lui dit-on, il faut rester passer les fêtes de Noël avec nous (2). »

Hémon a apparemment fort goûté la vie dans les bois, car il écrit aux siens : « Crois-moi, même les savanes et la vie sous la tente dans la neige conservent mieux que l'existence des pauvres citadins. Pas le plus petit rhumatisme, — pas la plus petite crampe d'estomac, — rien n'est encore venu me dire que j'atteins maintenant l'âge auquel les sous-chefs de bureau songent à se ranger pour sauver les débris de leur constitution (3). »

Hémon s'est rendu de Péribonka à Saint-Gédéon soit en décembre 1912 soit en janvier 1913. D'après Marie Le Franc, c'est Samuel Bédard qui l'y conduisit en traîneau en janvier.

(1) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, lettre du 27 septembre 1912, p. 539.

(2) *Marie Le Franc*, p. 188.

(3) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, lettre du 16 décembre 1912, p. 540.

C'est dans ce village qu'il a probablement coordonné ses notes et rédigé son récit.

Voici où il convient de placer cette lettre du 9 février 1913 que l'on avait cru écrite le mois de février précédent. « J'ai suivi dans les journaux canadiens... l'élection présidentielle... Je suis également les nouvelles de la guerre ; mais les plus grands efforts d'imagination n'arrivent pas à me faire prévoir une guerre générale prochaine... Si l'inattendu se produisait pourtant, je suis en bien belle condition pour faire campagne, après mon séjour dans les bois... » Hémon veut dire sans aucun doute le séjour qu'il fit de septembre à novembre 1912 dans les bois.

Quoi qu'il en soit, Hémon écrit le 12 février 1913 : « Kenogami n'est pas aussi sauvage que son nom indien pourrait le faire croire ; il y a là principalement une très grosse manufacture de pulpe et de papier, dans les bureaux de laquelle je vais briller de mon éclat ordinaire, jusqu'au printemps... Car l'insupportable vie de bureau devient tolérable lorsque le thermomètre reste dans les environs de 40° au-dessous, comme aujourd'hui. »

Voici, maintenant, une phrase de la lettre du 27 février : « Me voilà installé depuis quelques jours déjà à Kenogami, dans le confortable et le luxe... » Cette phrase semble faire suite à la lettre du 12 février 1913, dans laquelle Hémon donne des renseignements sur Kenogami.

Le 11 mars, Hémon donne des détails supplémentaires sur Kenogami : « Le printemps approche pour vous. Ici, nous en parlerons dans deux mois... Je ne suis plus au Canada français que géographiquement, étant entouré d'Anglais et de Yanks. Car j'habite à l'hôtel, hôtel somptueux d'ailleurs et infiniment confortable... Cela me change de Péribonka : mais j'étais tout de même plus heureux sous la tente (1). »

A la fin de mars, Hémon quitta Kenogami et descendit à Montréal. Du 9 avril au 26 juin 1913, il travailla dans les

(1) C'est la lettre du 11 mars que Hémon aura datée de 1912, par erreur. Voir les pages 535-536 de l'article de Bazin pour ces trois lettres.

bureaux des Frères Lewis, compagnie de marchands en gros, comme traducteur. On lui permit de se servir d'une machine à écrire pour taper le manuscrit de *Maria Chapdelaine*, pendant deux heures tous les jours. « Il était mon sténographe aussi bien que traducteur de français pendant qu'il était avec nous, écrit M. Ralph Dawson des Etablissements Lewis... C'était un type très intéressant, et j'appris beaucoup de lui et de sa vie... Quand il écrivit son roman il n'avait aucune idée que cela allait avoir un tel succès auprès du public. Il quitta notre emploi le 26 juin. J'ai encore sa vieille valise que j'ai reçue en échange d'une très belle canne à pêcher (1). »

Le 24 juin, il écrit à sa famille : « Je pars ce soir pour l'Ouest. Mon adresse sera : « Fort William » (Ontario) pour les lettres partant de Paris avant le 15 juillet.

« Ensuite « Winnipeg » (Mass) (*sic*) pour les lettres partant de Paris pas plus tard que le 1^{er} août.

« Je vous ai envoyé trois paquets de papier. Mettez-les dans une malle avec mes autres papiers (2). »

« Aux rares personnes qui le connaissent et le questionnent sur ses projets il répond qu'il se rend à Fort-Williams (*sic*) d'abord, mais qu'il compte bien ensuite pousser jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Comment voyagera-t-il ? A pied tant qu'il pourra, en train quand il faudra. Comment vivra-t-il ? Il n'en sait rien et s'en soucie peu. N'a-t-il pas fait ses preuves ? De l'argent ? Il en faut, certes ; mais il lui est si facile d'en gagner quand il veut ; et pour mener cette vie de gueux qu'il aime entre toutes il lui en faut si peu ! Et il part, non sans avoir promis à ses camarades d'envoyer des nouvelles qui ne vinrent jamais, jamais.

« S'en alla-t-il directement vers l'Ouest ou passa-t-il d'abord par l'Abitibi ? On l'ignore. Tout ce que l'on sait c'est que le 8 juillet il était à Chapleau dans l'Ontario.

« Vers six heures trente du soir, il quittait la station du chemin de fer en compagnie d'un jeune Anglais nommé Harold

(1) O. J. Stevenson, *A People's Best : Dans la Solitude*. Toronto, 1927, p. 123.

(2) Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 541.

Jackson. Ils allaient à pied vers l'Ouest, marchant prudemment comme on le fait toujours dans ce cas, sur la voie ferrée destinée aux trains se dirigeant vers l'Est. A environ deux milles et quart de Chapleau, brusquement ils entendent un train qu'une courbe cachait. La surdité d'Hémon explique pourquoi les premiers appels du mécanicien ne furent pas entendus à temps. Persuadés que le train venait droit sur eux, ils se jettent vivement sur la voie des trains de l'Ouest juste au moment où la locomotive de l'« Impérial limitée » du « Canadien Pacifique » arrivait à leur hauteur : tous deux furent frappés (1). » Louis Hémon avait alors près de trente-trois ans.

Nous citons la traduction du verdict de l'enquête du « coroner » faite sur le corps de Louis Hémon à Chapleau.

« Que le dit L. Hémon fut frappé par la locomotive n° 1226 attachée au convoi n° 1 de la Compagnie du C. P. R., du côté ouest de la voie, à 2 1/4 milles à l'ouest de Chapleau, district de Sudbury, à 7.20 hrs., p. m., le 8 juillet A. D. 1913, alors qu'il marchait dans la direction de l'Ouest sur ladite voie ferrée, et reçut des blessures, des contusions, lesquelles blessures et contusions ont causé la mort du dit Louis Hémon, à 7.40 hrs., p. m. du même jour. La preuve (*sic*) de l'enquête démontre que le mécanicien de la locomotive n° 1226 a pris les précautions nécessaires en faisant fonctionner le sifflet pour avertir et qu'aucun blâme ne peut lui être imputé, ni à la Compagnie du Pacifique Canadien, et qu'ainsi la mort de Louis Hémon a été causée par un accident que le malheur a voulu rendre fatal (2). »

« Les corps furent ramenés à Chapleau... le 10 juillet, les deux corps placés dans deux cercueils de pin furent inhumés : Louis Hémon dans le cimetière catholique, son compagnon au cimetière protestant (3). »

On a pu découvrir l'identité de Louis Hémon parce qu'il

(1) Dalbis, pp. 115-116.

(2) *Le Terroir*, août 1919, p. 2.

(3) Dalbis, p. 116.

avait sur lui un récépissé postal qui portait son adresse parisienne. Outre l'exemplaire de *Maria Chapdelaine* qu'il avait envoyé au *Temps* avant de quitter Montréal, il en avait expédié un autre, par poste recommandée, à sa famille.

En apprenant la nouvelle de sa mort, les parents de Louis Hémon écrivirent au « coroner » qui leur envoya l'acte de décès. M^{me} Hémon écrivit au curé de Chapleau à propos de la tombe de son fils, parce qu'elle aurait voulu faire ériger une pierre tombale au cimetière de Chapleau. Elle envoyait en même temps de l'argent pour faire dire une messe. Mais le curé n'a jamais répondu. Par l'intermédiaire d'un Canadien que connaissait une des amies de la famille, une démarche a été faite auprès du curé par un ordre de missionnaires dont les Hémon ne savent pas le nom. Celui-ci a répondu qu'il ne se souvenait de rien.

8.

Revenons à *Maria Chapdelaine*. « Dans les premiers jours de juillet, il l'envoyait au *Temps*. Il demeurait alors au 201, rue Saint-Christophe, à Montréal. Il s'apprêtait à quitter cette ville, car l'adresse était suivie de cette mention : « Attendre que M. Hémon dise à quelle adresse il faut lui retourner le manuscrit en cas de refus. »

« Mais le manuscrit était retenu, sur cette note du lecteur :

« Charmant récit, écrit d'une langue alerte et facile. De l'intérêt, de la grâce. L'auteur décrit avec sympathie la rude existence des paysans canadiens, leur lutte incessante avec les éléments, le froid terrible, la terre hostile, la solitude effrayante des grands bois, — les simples événements de leurs vies primitives, joies et douleurs, mariages et deuils. »

« *Maria Chapdelaine* parut en feuilleton du 27 janvier au 19 février 1914. En août 1913, une lettre envoyée à Louis Hémon, pour lui annoncer la réception de son ouvrage, était revenue avec la mention « décédé » (1). »

(1) Georges Montorgueil, *L'Auteur de Maria Chapdelaine au Temps. Le Temps*, 6 août 1925.

Les parents de Louis Hémon ont découvert *Maria Chapdelaine* un soir en ouvrant *Le Temps*. « ... et vous devinez l'émotion que nous avons ressentie, lorsque, quelques mois après sa mort, nous avons lu ce roman signé de lui. Mon père a alors écrit au *Temps* que l'auteur était son fils, et on lui a répondu qu'on ignorait absolument cette parenté (1). »

M. Fouché, directeur de l'Ecole française de l'Extrême-Orient, qui avait connu Louis Hémon, à son retour d'une mission au Canada pendant la guerre, parla à Félix Hémon de *Maria Chapdelaine*. M. Louvigny de Montigny, de la Société royale du Canada, lui avait fait l'éloge du roman, comme étant le portrait fidèle de la région décrite. Il y eut alors une correspondance entre M. Hémon et M. Louvigny de Montigny. Mais citons quelques phrases de la préface écrite par celui-ci en juin 1916, dans la première édition canadienne de *Maria Chapdelaine* : « C'est pour déférer au désir de la famille Hémon que je formule en préface les raisons qui m'ont fait solliciter l'autorisation d'éditer *Maria Chapdelaine* au Canada. Ces raisons, toutefois, n'intéresseront que moyennement les lecteurs de France ; car c'est, avant tout, pour fournir aux jeunes écrivains de mon pays un modèle de littérature canadienne que j'ai souhaité la publication de cette œuvre chez nous. »

De cette édition canadienne cinq cents exemplaires devaient être vendus en France par l'éditeur Delagrave, chacun portant le nom de l'éditeur français. Ne trouvant pas l'affaire bonne, la famille Hémon câbla au Canada à l'éditeur canadien, Lefebvre, qu'elle ne voulait pas qu'on envoyât les exemplaires. Il a été écrit dans les journaux français que ce dépôt s'est perdu en mer, le bateau sur lequel il voyageait ayant été torpillé. Cependant, quelques exemplaires de cette édition canadienne ont dû paraître sous la firme de l'éditeur Delagrave, puisque nous en avons eu un en mains.

En 1917, M. Fouché encore a suggéré à M. Pierre Mille de

(1) Lettre de M^{lle} Hémon à Charles Le Goffic. *La Démocratie nouvelle*, 14 mai 1921.

publier *Maria Chapdelaine*. A cette époque, M. Mille n'avait pas la possibilité de le faire. Cependant, quand, après la guerre, M^{lle} Hémon lui écrivit au sujet du roman de son frère, qu'elle voulait faire éditer pour perpétuer son nom, il porta le roman à l'éditeur Payot. Celui-ci acheta les droits sur le roman, mais ne le publia pas.

En 1919, Daniel Halévy, qui rendait visite à des amis en Bretagne, vint voir M^{lle} Hémon au sujet de *Maria Chapdelaine*. Il voulait savoir si le roman ne paraîtrait pas chez un éditeur français. On sait que c'est M^{me} Ludovic Halévy qui, ayant lu le roman dans *Le Temps* en 1914, l'avait signalé à son fils. L'éditeur Grasset acheta pour 2.000 francs à Payot les droits sur *Maria Chapdelaine*. Le roman parut enfin en 1921 comme n^o 1 des fameux *Cahiers Verts* édités par Daniel Halévy.

Dès son apparition en France, *Maria Chapdelaine* connut le succès : tout le monde fut d'accord pour qualifier *Maria Chapdelaine* de chef-d'œuvre. Le tirage a été énorme ; on en est déjà à la 1.050^e édition. « Cependant, peu de critiques au Canada se sont élevés, à propos de *Maria Chapdelaine*, jusqu'aux plus hautes gammes de l'éloge. Le mot de chef-d'œuvre fut rarement prononcé... (1) »

Les critiques en France parlaient de *Maria Chapdelaine* comme de l'unique ouvrage de Louis Hémon. C'est alors que M^{lle} Hémon écrivit à l'éditeur Grasset que son frère avait laissé des inédits. Le recueil de *La Belle que voilà* parut en 1923. *La Revue de France* publia trois des nouvelles qui devaient paraître dans la collection, *Le Dernier Soir*, *La Vieille* et *Dans l'Orgueil de son âge*, dans son numéro du 15 février 1923. Mais on a découvert que *Dans l'Orgueil de son âge* (2) n'était qu'une traduction d'une nouvelle de Kipling que Hémon avait faite, sans doute, pour son plaisir personnel.

(1) Lamarche, *Ebauches critiques. Retour sur Maria Chapdelaine*. Montréal, 1930, p. 75.

(2) *In the Pride of his Youth*, qui se trouve dans le recueil : *Plain Tales from the Hills*.

En effet, Louis Hémon avait proposé ses services, comme traducteur, à la Librairie Hachette en 1901. *Colin-Maillard* parut en 1924 et *Battling Malone, pugiliste*, en 1925. *Monsieur Ripois et la Némésis*, dont on avait annoncé la publication, n'a jamais paru en France.

Maria Chapdelaine a été traduit en 13 langues ; *La Belle que voilà* en 4 ; *Colin-Maillard* en 3, *Battling Malone, pugiliste*, en 6, et *Monsieur Ripois et la Némésis* en anglais, dans la seule édition qui ait été faite de cet ouvrage.

Le Canada français témoigna, tôt après l'apparition de l'édition canadienne de *Maria Chapdelaine*, sa reconnaissance envers Louis Hémon. « La Société de Géographie de Québec avait, dès 1917, donné le nom de lac Hémon à l'ancien lac les Islets, au nord du canton Tanguay, et le nom de lac Chapdelaine à l'ancien lac Vert, sur le parcours de la rivière Tête Blanche (région du lac Saint-Jean...) (1) »

En septembre 1919, quelques membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, firent un voyage à Péribonka pour inaugurer le mausolée érigé en l'honneur de Louis Hémon par la Société. Le monument se trouve devant le chalet, où Eva Bouchard vend, en outre des œuvres de Hémon, des cartes postales, les unes la représentant seule, les autres représentant la ferme où Hémon a vécu, en face de la ferme de son père, aujourd'hui décédé. Elle signe Maria Chapdelaine les cartes postales et les exemplaires du roman qui l'a fait connaître. C'est sous ce nom qu'on la connaît maintenant dans la région du lac Saint-Jean.

La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec avait eu en même temps l'intention de localiser la tombe de Louis Hémon à Chapleau et d'y élever une croix. Mais après avoir écrit plusieurs lettres, la Société reçut la suivante de M. l'abbé Roméo Gascon, curé de Chapleau :

« Je viens de recevoir votre lettre au sujet de l'acte mortuaire de Louis Hémon. Déjà, par les années passées, j'ai eu

(1) Lettre de M^{lle} Hémon à Charles Le Goffic. *La Démocratie nouvelle*, 14 mai 1921.

des correspondances avec le consul de France à Montréal et avec la mère du défunt.

« Malgré les recherches actives, et cela à maintes fois, je n'ai pu découvrir l'endroit exact où son corps repose dans le cimetière catholique, mais il repose là, quelque part. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est l'acte de l'enquête du coroner après l'accident ; il s'est fait tuer avec un autre, de langue anglaise. Je ne puis rien trouver de l'acte mortuaire dans mes registres ni dans les registres du commis du conseil. Je regrette infiniment de ne pouvoir vous donner de meilleures nouvelles (1). »

C'est en 1920 que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal envoya une pierre gravée, pour être mise sur la tombe de Louis Hémon. D'après le livre de M. Dalbis, « le Révérend Père Gascon éprouva quelques difficultés à la retrouver » (2). On est bien en droit de se demander si le révérend père a réussi à trouver la vraie.

En août 1925, une mission canadienne inaugura, à Brest, une plaque commémorative posée sur la maison natale de Louis Hémon, 33, rue Voltaire. On peut y lire : « En cette maison, le 12 octobre 1880, est né Louis Hémon, auteur de *Maria Chapdelaine*, mort d'un accident, le 8 juillet 1913, à Chapleau (Canada), où il est enterré. Cette plaque a été posée par ses admirateurs canadiens. »

Plus récemment, en décembre 1934, la ville de Montréal (Canada) a donné le nom de Louis Hémon à une rue dans le quartier Rosemount. Et cela, en dépit des protestations d'un médecin de Verdun (Canada) feu le docteur Amyot, quant aux mœurs de Louis Hémon. Mais M. de La Fontaine, président de la commission des noms de rues, nous a écrit que « les raisons formulées par le docteur Amyot ne reposaient sur absolument rien » (3).

(1) *Le Terroir : Le Mausolée Hémon*, août 1919, p. 4.

(2) Dalbis, p. 117.

(3) On vient d'annoncer récemment (janvier 1936) qu'une société a été fondée au Canada pour perpétuer dans la province de Québec le souvenir de Louis Hémon. Cette société se propose de célébrer et de faire répandre *Maria Chapdelaine* dans un but national et patriotique.

DEUXIÈME PARTIE

Un côté négligé de Louis Hémon : le Conteur sportif.

SOMMAIRE :

1. Introduction.
2. La jeunesse de 1912.
3. Les idées de Louis Hémon sur le sport.
4. Les contes sportifs de Louis Hémon.
5. Conclusion.

1.

Il se peut que l'on ait eu l'impression, à la lecture de la première partie de notre travail, que nous avons trop insisté sur les faits de la vie de Louis Hémon. S'il est des romanciers dont l'existence n'a qu'un rapport fort lointain avec leurs œuvres, il en est d'autres cependant dont la personnalité littéraire demeure assez incompréhensible si leur vie ne nous est point connue. Tel est le cas de Louis Hémon.

Il a été jusqu'ici, aux yeux du public, le créateur de *Maria Chapdelaine* — l'auteur d'un seul livre, pour ainsi dire. Dans les manuels de littérature française, on le place soit parmi les romanciers paysagistes, soit parmi les romanciers régionalistes. Et cependant il n'est, à proprement parler et de façon absolue, ni tout à fait l'un, ni simplement l'autre. Sa personnalité littéraire semble présenter des caractères assez particuliers pour que l'on puisse la situer en dehors des mouvements intellectuels et littéraires.

2.

Il est indispensable en outre, si nous voulons connaître ce qui confère une certaine unité à sa personnalité humaine et artistique, d'étudier l'œuvre sportive de Louis Hémon, publiée dans les journaux sportifs de l'époque. Sans cette étude, sa véritable personnalité nous échapperait plus ou moins.

Il nous semble pourtant que, par le côté sportif Louis Hémon est l'un des précurseurs de ce qu'on peut nommer la *Renaissance française* dans la génération d'avant-guerre — cette génération que nous ont dépeinte Henri Massis et Alfred de Tarde, sous le pseudonyme d'Agathon (1).

La question suivante s'est présentée à l'esprit d'Agathon : « Est-il vrai, et dans quelle mesure, que nos jeunes gens se rallient à des tendances communes, à un idéal différent de leurs prédécesseurs, qu'une même poussée interne, sinon une même doctrine, façonne leurs âmes, qu'un même espoir enfin les soulève ? (2) »

C'est de la génération née vers 1890 qu'Agathon voulait esquisser l'image. Il n'avait d'ailleurs nullement l'intention de tracer le portrait du jeune homme moyen de 1912 : ce qui lui importait était d' « esquisser les traits des meilleurs et de décrire le type nouveau de la jeune élite intellectuelle » (3). Cette élite n'avait d'autre idéal commun que l'apparition d'un Français nouveau, d'une France nouvelle.

La psychologie de cette jeunesse se distingue nettement de celle de la génération qui était arrivée à l'âge d'homme vers 1885. Alors que cette dernière était pessimiste et souffrait de l'idéologie de la défaite, celle de 1912 fut optimiste et éprise d'action. La première exaltait l'intelligence pure au détriment de la force ; le problème qui l'obsédait était « la prétendue antinomie de la pensée et de l'action » (4). Son sentiment de

(1) *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*. Paris, 1913.

(2) *Ibid.*, (2^e édition) introduction, p. I.

(3) *Ibid.*, introduction, p. III.

(4) *Ibid.*, p. 7.

l'inutilité d'agir et son dégoût de la vie la porta à se réfugier dans la « tour d'ivoire » d'où elle regarda avec une indifférence supérieure, qui voulait sauvegarder à tout le moins les droits d'une intelligence souveraine mais stérile, un monde qui semblait disparaître.

Mais ce qui frappa les contemporains, chez les jeunes hommes de 1912, ce fut la confiance en soi. Ils avaient banni le doute. Les obstacles de la vie qu'avaient subis leurs aînés, ils les affrontèrent. « D'un mot, dit Agathon, ce qui caractérise leur attitude, c'est le *goût de l'action* (1). » Et il applique au plaisir du sport l'opinion du lieutenant Regnaud, selon laquelle le bonheur réside dans l'exercice même de l'activité.

Mais nous ne parlerons du goût des sports dans cette génération qu'après avoir exposé son attitude à l'égard du patriotisme, de la religion et de la politique réaliste. Cette ébauche d'une certaine façon de penser et d'agir va nous fournir un point de départ pour arriver à situer Hémon comme précurseur ou comme membre de ce groupe sportif, qui contribua certainement à façonner l'état d'esprit des plus jeunes contemporains.

La jeunesse de 1912 eut une foi implicite dans l'avenir de la France. Elle repoussa le fatalisme historique de ses aînés, obsédés par l'idée de la décadence des races latines — idée qui mena à une éclipse du patriotisme, vers 1890, et au socialisme international.

A partir de 1905, le réveil de l'instinct national se précisa en France. La jeunesse se rendit compte que la menace allemande était toujours présente. Des élèves de rhétorique supérieure à Paris, nous informe Agathon, déclarèrent trouver dans la guerre un idéal esthétique d'énergie et de force. D'après eux, la France, pour vivre avait besoin d'héroïsme.

« La guerre ! Le mot a repris un soudain prestige. C'est un mot jeune, tout neuf, paré de cette séduction que l'éternel instinct belliqueux a revivifié au cœur des hommes. Ces jeunes gens le chargent de toute la beauté dont ils sont épris et dont

(1) *Ibid.*, p. 18.

la vie quotidienne les prive. La guerre est surtout, à leurs yeux, l'occasion des plus nobles vertus humaines, de celles qu'ils mettent le plus haut : l'énergie, la maîtrise, le sacrifice à une cause qui nous dépasse. Et ils pensent avec W. James que la vie « deviendrait méprisable qui n'aurait plus ni risques, ni récompenses pour l'homme audacieux » (1). »

L'habitude des voyages transforma l'idée de la patrie en faisant ressortir les différences entre les Français et les étrangers. Et enfin la facilité grandissante des communications fit des frontières, qui étaient déjà des réalités physiques et naturelles, une réalité morale.

Cette génération chercha l'aliment de sa vie morale dans la réalité quotidienne. Que sa vie intellectuelle fût moins avide, cela ne veut pas dire que sa vie intérieure ait été moins riche. A ses yeux la plus belle œuvre, c'est une belle vie ; ainsi nous pouvons expliquer l'attention que cette jeunesse accorda aux nobles biographies.

Elle n'accepta point *l'inhumanité*, qui est au fond de la science d'un Taine. Contrairement à celui-ci que la réalité n'intéresse que pour les idées qu'il en tire, elle préféra la familiarité avec un héros dont elle se représente l'âme, le geste et l'allure.

Le culte du caractère, de la personnalité, le goût de la discipline morale, la disposition à préférer les qualités humaines, les réalités du sentiment et de l'action, aux idées abstraites et aux systèmes, devait ramener ces jeunes gens à la vie religieuse.

Pour quelques-uns, l'âme du christianisme est l'idéal de vie intérieure. D'autres se soumettent à un catholicisme tout extérieur, considérant que la religion est un élément nécessaire de toute société et que pour le peuple français elle ne se conçoit que sous forme du catholicisme.

« Ce qu'il nous faut retenir dans cette enquête, c'est l'élément qui leur est commun, appelle leur contact, constitue

(1) *Ibid.*, pp. 31-32.

le germe de l'unité possible, c'est ce désir d'action et de discipline qui ramène lentement les meilleurs d'entre les jeunes hommes vers l'organisme puissant et séculaire du catholicisme ; c'est aussi cette harmonie que beaucoup d'entre eux trouvent entre le dogme et leur sensibilité réaliste ; c'est enfin cette sécurité que la doctrine catholique leur confère pour vivre et accomplir leur tâche (1). »

Reste encore la conception de la politique réaliste. Le régime parlementaire de l'époque était en défaveur. Ce n'est pas à dire que la majorité de cette jeunesse voulût refouler, à l'instar de *L'Action française*, le sentiment démocratique : elle envisageait plutôt de le redresser et de l'élever, tout en étant reconnaissante au parti royaliste de la part qu'il avait prise à ce réveil de la conscience nationale ; il avait en effet aidé le jeune Français « à se débarrasser des troubles, des inquiétudes que l'anarchie mentale du siècle dernier avait fait lever dans son âme : elle [*l'Action française*] lui apprit à se borner, à considérer les nécessités positives de l'existence d'une race, à dominer l'esprit d'insurrection et de négation ; d'un mot, elle fortifia en lui le sens réaliste » (2). Sans doute, s'il n'y eût eu la guerre mondiale, cette idée d'une politique réaliste aurait évolué vers le fascisme.

On expliquerait mal le goût soudain des sports en France depuis 1895, et surtout à partir de 1900, si l'on ne tenait compte du rapport de cette « renaissance sportive », comme la nomme Georges Rozet dans son livre *Les Fêtes du muscle* (3), avec la vague d'anti-intellectualisme qui commence à déferler dès l'apparition du *Disciple* de Paul Bourget. C'est un retour aux puissances primitives, si l'on peut dire, de l'homme fort qui demande à la vie la jouissance de son corps, au sens large du mot. Or, l'on peut être certain que cet anti-intellectualisme est la source commune du goût de l'action et de l'énergie exprimées intellectuellement et moralement, et du goût pour

(1) *Ibid.*, p. 93.

(2) *Ibid.*, p. 98.

(3) Paris, 1914.

les sports. Est-il même nécessaire de départager rigoureusement les sportifs et les jeunes gens qui se passionnaient pour les choses de l'âme et de l'esprit, si l'on considère cette époque d'un point de vue large et général ?

Ces hommes sentirent tous le même besoin d'une discipline d'abord extérieure. En un deuxième temps, la recherche d'une discipline intérieure ramènera plusieurs d'entre eux au catholicisme. D'après Agathon, « le sport a exercé, lui aussi, sur l'optimisme patriotique des jeunes gens une influence qu'on ne saurait négliger. Le bénéfice moral du sport, j'entends de ces sports collectifs, comme le foot-ball, si répandu dans nos lycées, c'est qu'il développe l'esprit de solidarité, ce sentiment d'une action commune où chaque volonté particulière doit consentir au sacrifice. D'autre part, les sports font naître l'endurance, le sang-froid, ces vertus militaires, et maintiennent la jeunesse dans une atmosphère belliqueuse » (1).

Dans le chapitre qu'il a écrit sur la jeunesse sportive pour Agathon, Georges Rozet pense au contraire que « l'âme sportive » suit en plusieurs endroits la ligne de conduite attribuée par Agathon à la jeunesse intellectuelle, religieuse et politique, mais en partant de points de vue différents, poussée par d'autres stimulants. « Car il n'est nullement artificiel, du moins pour l'instant et en attendant que soit scellée la conciliation finale, de distinguer assez rigoureusement encore, en France, entre les jeunes gens qui se passionnent plutôt pour les choses du corps et ceux qui s'obstinent à ne s'intéresser qu'à celles de l'âme ou l'esprit (2). »

Ce qui frappa Georges Rozet, surtout dans la jeunesse sportive, c'est l'inclination qu'elle montre et l'entrain qu'elle met à se diriger et à s'organiser elle-même. « Il y a là, dans le domaine du concret, un rapprochement curieux à établir avec ce goût de l'auto-direction morale qu'Agathon souligne chez la jeunesse plus spécialement intellectuelle (3). »

(1) *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 132.

(3) *Ibid.*

De même qu'Agathon crut voir dans la jeunesse intellectuelle une attitude bien définie à l'égard de la politique et de la morale, ainsi Georges Rozet lui-même discerna nettement d'égales tendances chez les jeunes sportifs. Quant à la politique, Rozet signala une attitude de franc scepticisme. « J'entends à l'égard de la politique de mots, d'étiquettes et de nuances : habitués dès leur jeune âge à manier et à organiser des choses réelles, des forces musculo-mécaniques, je crois bien que nos jeunes sportifs ne donneront plus tard leur confiance qu'à des administrateurs lucides et actifs, non à des hommes épris de la scolastique politicienne (1). »

Pour la morale, Rozet constata que ces jeunes gens n'apportaient pas dans leurs excès cet esprit de parade, cette ostentation d'*héroïsme* qu'y apportaient leurs aînés et il pensa que leur attitude en face d'autrui, dans la lutte pour la vie serait loyale et honnête. Ils verraient la vie comme un match, avec des règles précises qu'il faudrait observer. Voici comment Louis Hémon exprime cette idée : « ... Mais je l'aime (2) pour son admirable simplicité, qui lui fait considérer la vie comme un vaste « ring » où se déroulent d'innombrables assauts, qu'organise et que juge un « referee » tout-puissant et invincible (3). »

En ce qui concerne la religion, Rozet avoua son impuissance à discerner chez les sportifs leur sentiment à ce sujet.

3.

Avant de voir quelle fut l'attitude de Louis Hémon à l'égard du sport, attitude qu'une eunesse passionnée pouvait connaître par les journaux sportifs entre 1904 et 1913 (4), nous allons citer des fragments d'une lettre, précieuse à cause de l'état d'âme qu'elle révèle, écrite à Agathon par J. Ray-

(1) *Ibid.*, p. 135.

(2) Il s'agit ici d'un boxeur.

(3) *La Défaite. Le Vélo*, 27 mai 1904.

(4) Avec une interruption de deux ans en 1907 et 1908.

mond Guasco, tué dès le début des hostilités de la guerre mondiale. Il y a un rapprochement très significatif à établir entre la façon de penser de ce sportif et celle de son aîné, Louis Hémon.

« La contribution que j'apporterai à votre *Enquête sur la Jeunesse d'aujourd'hui* sera, si vous le voulez bien, d'ordre concret...

« Ce sera donc l'histoire mentale abrégée du jeune homme que je fus entre 1905 et 1910, ou, plus exactement, celle du groupe dont je faisais alors partie et qui devait s'appeler plus tard « les sportifs ».

« ... Je fus compris dans la fournée liminaire des « jeunes premiers » de l'Université, en d'autres termes, je suis un produit des nouveaux programmes tant haïs par vous...

« A l'époque dont je veux vous parler, j'ignorais tout ce que mon cas avait de pendable... Je lisais mes classiques, je faisais du latin, j'apprenais l'anglais et, il me semble bien, aussi l'allemand. Mes camarades faisaient de même.

« — Et le dimanche, quelles étaient vos occupations ? demanderez-vous avec une certaine hâte, manifestant par là le désir d'avoir quelques renseignements sur ma vie spirituelle.

« — Le dimanche, mon cher Agathon, je faisais du cross-country, du foot-ball, ou de l'athlétisme suivant la saison.

« — Et le jeudi ?

« — Le jeudi, je faisais de l'athlétisme, du foot-ball ou du cross-country.

« Ce fut à ces occupations variées que se passa mon année de rhétorique...

« L'année suivante, survint un changement profond. Au bout de deux mois de philosophie, j'étais — je puis même dire nous étions, mes camarades et moi — farouchement socialistes. Parfaitement socialistes, et la lecture des œuvres de Menger n'était pas une des moindres causes de cet état mental.

« Mais, d'un autre côté, j'étais — et nous étions également — des sportifs. C'est-à-dire que nous avions une admiration

irraisonnée de la force, que nous nous soumettions à une discipline sévère, que nous reconnaissons un chef, qu'il fût l'entraîneur, le recordman ou le capitaine de l'équipe, que nous avions une notion concrète de l'inégalité des hommes.

« Toutes choses antithétiques, comme vous le voyez, avec nos tendances socialistes.

« Là-dessus vint s'ajouter une crise d'ordre littéraire. Elle fut causée — dans mon groupe du moins — par la lecture de Rudyard Kipling.

« Tous, avec Mowgli, nous parcourûmes la jungle à la poursuite des Chiens rouges du Dekkan, tous nous sentîmes, avec le Dick de *La Lumière*, la fièvre du départ faire bouillir notre jeune sang, tous nous fûmes ivres d'horizons nouveaux et d'océans inconnus, et les bateaux qui passaient sur la rivière, le soir, emportaient nos espoirs et nos joies.

« La morale de « l'homme blanc » devint notre morale, l'idéal anglo-saxon devint notre idéal et bientôt l'*Evénement* surgit.

« Alors que, dans la génération précédente, l'influence de Kipling se fût manifestée par une surproduction de romans sur la vie indienne, dans la nôtre, éprise de réalisation, elle se manifesta par des actes.

« Et ces actes furent enfantins, comme bien vous le pensez. Il y eut d'abord une épidémie de départs vers les « contrées vierges où l'énergie de l'homme peut se donner libre cours »...

« Cependant la littérature ne devait pas être la cause principale des changements profonds qui allaient survenir dans nos idées. Ce rôle était réservé au sport. Car, bien entendu, le foot-ball et l'athlétisme nous occupaient encore. Ils nous occupaient d'autant plus que l'espoir de devenir des champions paraissait plus proche. Et ce fut lui qui nous façonna à notre insu. Nos idées semblaient toujours les mêmes. Egalité, fraternité, socialisme, ces concepts hantaient toujours nos cerveaux. Mais le dimanche, alors qu'il fallait dépasser un concurrent en tendant toutes ses forces comme un arc, ou bien lorsqu'en possession du petit ballon ovale, nous filions vers

la ligne de but avec le désir sauvage d'arriver coûte que coûte, ces idées disparaissaient. Et la morale des forts était introduite en nous à coups de talons et de genoux. Nous ne le savions d'ailleurs pas et nous continuions dans les Universités populaires à élucider les mystères de Kant devant de pauvres bougres fatigués par l'usine et que saoulaient nos idées générales.

« Puis un jour vint la boxe, cette reine incontestée des sports. Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, Nietzsche et son appel maladif vers la santé qui nous guérissent, ce fut elle, la boxe anglaise dont on a tant médité. Son influence sur la jeunesse actuelle n'a pas encore été assez mise en lumière. Elle nous enseigna le courage et le sang-froid, elle nous apprit à souffrir, à encaisser, à réserver nos forces, à deviner dans les yeux de « l'autre » la défaillance fatale, elle nous redonna enfin le *goût du sang*.

« Et ce jour-là fut la fin.

« Nous fûmes obligés de nous avouer qu'on nous avait menti. Non, la guerre n'était pas une chose bête, cruelle et haïssable. C'était du « sport pour de vrai », tout simplement. Elle était nécessaire, comme la maladie et la mort... pour donner du goût à la vie.

« Voilà où j'en suis, et tous les sportifs avec moi...

« Quant à moi, et à tous ceux de mon groupe, ce fut le sport qui m'éclaira sur moi-même et sur mes vrais sentiments... (1) »

L'influence de Kipling et la morale des forts puisée dans le sport, voilà parmi les caractères principaux du groupe de Guasco ceux qu'il nous faut retenir en étudiant Louis Hémon, sportif.

La force, la joie du corps sain, et l'être primitif voilà ce que Louis Hémon exalte, depuis son premier conte, dans son œuvre d'inspiration sportive.

L'influence d'un Kipling qui prône l'ordre, la discipline et le courage, sa « conception héroïque de la vie », selon

(1) *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, pp. 140-144.

l'expression de M. André Maurois (1), et l'homme d'action que dépeint le grand romancier anglais n'ont pas manqué de laisser leur empreinte sur Louis Hémon.

Il est le premier littérateur français qui fût en même temps un sportif, au sens véritable du mot. Même si on ne savait qu'il fut un sportif, on sentirait que ses idées et ses impressions sur le sport sont inspirées directement par la réalité.

Ses contes et articles, écrits dès 1904 et 1905, montrent en Louis Hémon l'ennemi de l'intellectualisme vain et épris d'érudition stérile, dont les adeptes, tout comme la bourgeoisie française la plus authentique, considèrent le corps humain comme une « guenille » sans importance.

Le mode de vie de son temps ayant déplu à Louis Hémon, voyons d'abord les défauts qu'il lui a reprochés : après quoi nous passerons à l'examen de ce qu'il a proposé pour le remplacer.

Nous citons un fragment de l'article intitulé *Pour Gringalet* auquel nous avons déjà fait allusion (2). Cet article, tout en nous aidant à comprendre la mentalité de Louis Hémon avant son départ pour le Canada, explique d'une façon générale le degré de sa passion pour le sport.

« M. de Pawlowski invitait l'autre jour dans ces colonnes tous les sportsmen à accorder leur pitié et leurs conseils au nommé Gringalet. Il nous traçait un tableau touchant de l'universitaire Gringalet, nourrissant au fond de son âme débile des rêves confus de force et d'agilité ; de Gringalet assoiffé de sport et n'osant l'avouer ; de Gringalet se réfugiant sur le rond de cuir ou dans la chaire pour éviter le contact brutal d'une humanité méprisante.

« Je crains fort que M. de Pawlowski ne considère avec trop d'indulgence le nommé Gringalet. Le plus souvent, Gringalet ne tire pas orgueil de sa faiblesse, mais il n'en éprouve aucune honte. Il lui arrive bien de considérer parfois avec une nuance

(1) André Maurois, *Romanciers anglais contemporains : Rudyard Kipling*. *La Revue hebdomadaire*, 9 février 1935.

(2) Voir p. 30.

d'envie les belles brutes musculeuses ; mais même au plus fort de son envie, il ne peut dépouiller l'orgueil immense de connaître à fond deux langues mortes et la partie morte d'une troisième langue. Gringalet a recueilli pieusement l'héritage de dix siècles de « bluff » religieux et d'un siècle et demi de « bluff » politique. Il a appris, entre autres choses, à considérer le corps comme la « guenille » sans importance qu'il est intelligent de négliger et pour laquelle trente générations d'hypocrisie ont inventé une honte nouvelle — la nudité. Il s'occupe de cette guenille toutes les fois qu'il y est forcé, c'est-à-dire toutes les fois qu'elle se détraque ; mais il ne songera pas un instant à suivre le régime élémentaire qui l'empêchera de se détraquer.

« Surtout Gringalet a appris, comme tout bon Français, à remuer journellement dans ses discours les axiomes les moins sûrs et les idées générales les plus vides de sens. Il ne daigne accorder son attention à un principe qu'autant que ce principe affecte une portion importante de l'humanité. Il aime les phrases bien écrites, qui cachent sous des apparences de précision énergique leur incalculable futilité. Il aime les doctrines composées comme des dissertations latines, méthodiques et vaines. Il désire sincèrement annuler tout le travail du monde et recommencer l'humanité au haut de la page pour l'établir, cette fois, parfaite, en soixante paragraphes et deux codicilles. Bref, il s'est si bien accoutumé, en homme intellectuel et civilisé, à ne manier que les idées générales et les hautes pensées, à discuter du haut de sa culture la marche du monde, un théorème métaphysique ou une nouvelle version d'un auteur obscur que si vous lui proposez de consacrer une partie de son temps à la pratique d'exercices naturels et à la culture de ses forces, il repoussera l'idée avec un sourire, la jugeant enfantine et méprisante.

« On a parfois reproché à la nouvelle génération d'être dépourvue d'idéal, sceptique et blagueuse. Si l'on veut dire par là qu'elle a renoncé à l'habitude, chère à ses devancières, d'exprimer à tout propos, en mots sonores, les opinions ou les

idées d'autres, — fragments de philosophies mal digérées ou de politiques réputées intelligentes — on lui fait là un compliment dont elle peut être fière ; mais je n'ose assurer qu'il soit mérité.

« Gringalet est une génération incarnée, une génération qui a tant parlé de grandes choses qu'elle s'est oubliée elle-même et si vous chercher là des hommes de sport, ce sera du temps perdu.

« Les autres, ceux qui, mal doués et malchanceux, considérant leurs faiblesses, rêvent pourtant de sport et reculent devant les difficultés qu'ils s'exagèrent, oh ! ceux-là, toute ma tendresse va vers eux. Je voudrais pouvoir les prendre par la main et les mener sur la bonne route, sur la route où ils trouveront à l'étape plus que les joies promises et où ils s'apercevront encore une fois qu'il est bon d'exister... (1) »

C'est donc dans le sport que Louis Hémon va chercher une « vie complète ». Il y trouvera la joie d'exister, la discipline, et surtout le courage ; son goût de l'action aura de quoi se satisfaire.

Dans l'*Histoire d'un Athlète médiocre* (2), Hémon nous dépeint un jeune homme qui « vers sa vingtième année... se prit soudain à penser que le sport était la plus belle et la plus noble chose du monde, et que le but de sa vie serait atteint s'il pouvait, rien qu'une fois, connaître les joies éternelles de l'effort et de la victoire ».

Le jeune homme ne devait pas réussir à devenir champion. Avait-il perdu son temps ? Non ! « Ne le plaignez pas, car il ne s'est jamais plaint lui-même. Vint un jour où il s'aperçut qu'il n'avait pas donné son effort en vain, et que, pour avoir lutté désespérément, faibli parfois, et, pourtant continué, il était venu singulièrement près de sa chimère. A défaut de médailles, il avait gagné à sa montée tenace la force tranquille et la simplicité (3). »

(1) *Le Journal de l'Automobile*, 22 mars 1905.

(2) *Le Vélo*, 12 février 1904.

(3) *Ibid.*

Nous voyons très clairement que le sport, aux yeux de Louis Hémon, est autre chose qu'un jeu destiné tout simplement à distraire. Il n'est pas de ceux que satisfont des activités sans but. Il cherche une *morale basée sur le sport*.

Notre athlète médiocre, nous informe Hémon, allait découvrir plus tard que « toutes ces années de sport sans gloire l'avaient quelque peu trempé pour la vie ».

Bien qu'Hémon ne se soit pas refusé, tant s'en faut, la joie de concourir devant un public, il fut l'ennemi du sport qui n'a d'autre but que l'exhibition, la recherche d'une gloire vaine. En tout cas il s'exprime ainsi à ce sujet : « Voilà pourquoi ma tendresse secrète va vers ceux qui ne se verront jamais décerner le nom de « sportsmen » dans les colonnes du *Vélo*, et qui s'en moquent, car ils méritent un titre plus beau... et s'ils se refusent les joies du spectacle, ils connaissent du moins la joie plus haute de marcher sans cesse vers leur désir. Ils ont un idéal défini, clair et restreint, qui leur suffit.

« Et si quelques-uns d'entre eux se laissent enfin toucher par la grâce du sport, ils trouveront leur place naturelle parmi les athlètes aussi bien que dans les rangs des spectateurs. Ils créeront de la beauté et sauront en jouir, et mériteront ainsi d'être doublement loués (1). »

C'est aux gens qui pratiquent la culture physique que Hémon fait allusion. La culture physique a deux buts, d'après lui. D'abord, il en conseille la pratique, comme un apprentissage à ceux qui reculent devant les difficultés du sport à cause de leur faiblesse physique tout en déclarant qu'il ne faut pas demander à la nature plus qu'elle ne peut donner. L'exercice peut faire d'un corps d'homme une œuvre de beauté. Ainsi M. Plume (2), regardant des photographies dans une revue athlétique, constatera que « quelques-unes pourtant reproduisaient des corps réellement beaux qui révélaient, par l'exactitude harmonieuse des proportions, qu'un homme avait

(1) *Sportsmen et Athlètes. Le Vélo*, 8 novembre 1904.

(2) Personnage apparaissant dans plusieurs contes de Louis Hémons et qui manifeste un goût croissant pour le sport.

apporté à la sculpture lente de leurs formes le soin d'un ouvrier travaillant à son chef-d'œuvre » (1).

Nous savons déjà que, pour Hémon, l'état physique d'un jeune athlète bien entraîné est une sensation unique au monde et même que la culture continuelle de ses forces est essentielle pour l'homme qui veut être heureux. « Ce que furent les trois premiers mois de cette saison, il devait se le rappeler, par la suite, avec la douleur confuse qui accompagne le souvenir d'un rêve que le matin a chassé : la joie de se sentir chaque jour plein d'une force renouvelée, et de jouir, indifféremment, en bête saine, du clair soleil ou de la fraîcheur d'une pluie de printemps — la vie simple, et surtout la paix, la paix profonde que donnent l'exercice régulier, la bonne nourriture, et la tyrannie consentie d'une seule pensée (2). »

Dans la boxe, un de ses sports de prédilection, Hémon trouve la vertu suprême, le courage. Il nous dit : « Je suis parfois allé à « Wonderland », en compagnie d'autres Français, et ils n'ont jamais trouvé, pour le spectacle, que des termes d'indignation et de dégoût... et jamais aucun d'eux n'a perçu la beauté, la formidable beauté du combat.

« C'est pourquoi mon plus cher désir serait de m'attirer le mépris de tous les gens de bien, en entonnant ici un hymne à la gloire de la Brutalité divine.

« Je n'essaierai même pas de la justifier ; je ne prétendrai pas que la saine violence est l'ennemie de la cruauté, que bien des intellectuels font profession de condamner la lutte sous toutes ses formes uniquement pour qu'une philanthropie béate et molle serve d'excuse à la faiblesse et à la peur, et que la race qui laissera mourir le courage physique sous des prétextes de civilisation... je ne suis pas assez vénérable pour être prophète, et, d'ailleurs je ne sais pas au juste ce qui pourrait bien arriver, mais je donnerais gaiement une pinte de mon sang pour que nous ne soyons pas de cette race-là (3). »

(1) *L'Education de M. Plume. Le Journal de l'Automobile*, 22 janvier 1905.

(2) *Le Record. Le Vélo*, 21 mars 1904.

(3) *Le Combat. Le Vélo*, 20 janvier 1904.

Hémon aime à dépeindre les boxeurs, parce que la peur leur est inconnue. Au sujet de l'un d'eux, il écrit qu'il « a au plus haut point la vertu essentielle du combattant, cette simplicité héroïque qui fait du courage une chose si naturelle qu'elle ne mérite pas le nom de courage » (1). Dans *La Chrysalide* (2), il nous montre un patron riche d'une salle de boxe populaire qui a peur de coups de poing sur la figure et sur le corps : « ... comme il aurait volontiers échangé tout cela [sa fortune] contre le cœur indomptable et simple de quelque « pug » irlandais, affamé, en haillons et toujours mieux prêt pour une rixe que pour un repas ou une belle fille ».

L'adjectif le plus commun dans l'œuvre de Louis Hémon, c'est « ingénu ». Ses boxeurs sont tous de bons enfants, simples et courageux, des brutes « ingénues » dont les yeux brillent de bonne humeur et de sauvagerie « ingénue ».

Nous avons vu, dès à présent, que le sport façonne l'âme d'un jeune homme et lui donne une morale. Il n'est pas nécessaire de rappeler que le sportif aura une attitude loyale envers autrui ; que son mode de vie sera sain et honnête. Ce sont des attitudes qui font partie du sport en général. « Et s'il vous est jamais arrivé de vous aligner contre votre meilleur ami et de sentir monter en vous, quand vous êtes venus, deux ou trois fois, vous jeter sur ses coups d'arrêt, la poussée de violence furieuse qui pouvait animer deux hommes de l'âge de pierre luttant pour leur femelle et leur nourriture, vous vous souviendrez aussi que, en lui serrant la main après l'assaut, vous avez senti que, connaissant sa force, vous le respectiez et l'aimiez davantage (3). »

Aussi le sport donne à l'individu, sous les insultes, une infinie sérénité. « D'abord, parce que la force de l'habitude vous fait penser constamment, tout le temps qu'un monsieur vous injurie, au geste exact qu'il faudrait faire pour l'arrêter, et puis, quand on échange journellement des « swings » sur

(1) *Les Cauchemars d'un champion : l'Inébranlable*. *L'Auto*, 3 mai 1911.

(2) *Chroniques du Cadgers' Club, III*. *L'Auto*, 4 décembre 1909.

(3) *Le Combat. Le Vélo*, 20 janvier 1904.

la mâchoire, avec des amis et des étrangers, comment pourrait-on se fâcher pour de petites choses de si peu d'importance — des mots ! » (1)

Mais le sport offre aussi un moyen d'évasion de la vie — la vie souvent terne qui accable l'individu sous le poids de mille misères. Voici comment parle M. Plume à de jeunes gens qui se querellent entre eux : « Tout le mal vient de ce que vous venez au sport avec une ardeur trop exigeante. Vous vous en apercevrez plus tard et vous comprendrez que vous avez gâché les meilleures heures de votre vie. La plupart d'entre vous n'ont rien de ce qu'ils désirent : leurs journées occupées par un travail qui peut-être leur déplaît ; ils ont peu d'argent, peu de liberté, leurs vies sont gâchées par la médiocrité et l'envie, et les souvenirs de leur jeunesse ne représenteront à leurs quarante ans qu'une chaîne d'illusions déçues et d'ambitions frustrées. Eh bien ! ils pourraient se faire une autre vie à côté de celle-là, une vie qu'ils façonneraient eux-mêmes, et dont l'image leur resterait plus tard comme une consolation et un soutien. Si vous étiez sages, jeunes gens, vous vous efforceriez d'appliquer entre vous toutes les vertus qu'il est trop dur d'appliquer ailleurs, non pas par amour du bien ou pour mériter d'illusoires récompenses ; mais parce que l'existence que vous aurez ainsi façonnée vous consolera de l'autre existence, et parce que c'est le meilleur moyen d'être heureux (2). »

Hémon semble avoir été fasciné par l'être primitif. C'est l'être primitif qui jouit le plus pleinement de la joie d'exister, qui répond à l'appel de la nature. Mais ce ne sont pas des émotions d'ordre esthétique qu'il y puise. Cette beauté même devient physique pour lui, si nous pouvons dire.

Le conte intitulé *Jérôme* exprime l'exaltation de la vie aux moments où les sensations en exercent la maîtrise. Nous verrons plus tard quelle a été l'empreinte que ces idées ont

(1) *Ibid.*

(2) *L'Education de M. Plume. Le Journal de l'Automobile*, 27 novembre 1904.

laissée dans l'œuvre parue en librairie de Louis Hémon.

Nous vivons trop enfermés entre des murailles ; notre raison développée, peut-être, à un trop haut degré, nous empêche de jouir pleinement de notre héritage de bête saine et sauvage. Tel aurait pu être le cas de Jean Grébault. Jadis il avait été athlète ; mais sa situation semi-officielle dans une petite ville de province lui avait appris que l'hygiène et l'avancement ne sont pas compatibles.

« Alors, il lui vint un grand désir d'être au milieu de tout cela ; de ne pas rester enfermé entre des murailles, à côté de la splendeur d'une telle nuit... (1) »

Au moment où il gagna « la vraie campagne, il se sentit envahi par une joie démesurée de bête soudainement libre... (2) ». L'air tiède et les senteurs de la nuit le grisèrent.

Le jeune homme se rendit compte qu'il avait trop attendu, qu'il s'était laissé mouler sur le commun des hommes. « Je ne me rappelais plus à quoi ça ressemblait, la liberté, et voilà que je me souviens. Tu n'as pas lu le livre de la « Jungle », Jérôme ? Nous aussi, nous allons avoir notre course du printemps. »

« Le secrétaire particulier avait sans doute, dès ce moment, rompu tous les liens de conscience qui pouvaient l'attacher encore au monde civilisé...

« Ce fut la première d'une longue série de nuits sauvages, au cours desquelles le jeune homme, toujours suivant le vieux chien, redescendit, degré par degré, vers la simplicité de la création primitive. Du matin au soir, Jean Grébault, secrétaire particulier du Préfet des Deux-Nièvres, accomplissait machinalement son labeur minutieux et futile, mais du soir au matin, il n'y avait plus qu'un garçon qui venait de redécouvrir le patrimoine laissé intact par cent générations et s'émerveillait d'avoir pu se passer si longtemps de son héritage (3). »

(1) *Battling Malone*, préface : *Jérôme*, p. ix.

(2) *Ibid.*, p. x.

(3) *Ibid.*, pp. xii-xiii.

Hémon revient sur cette question dans son article *La Nuit sur la Route et sur l'Eau* (1). Combien d'entre les soi-disant sportifs, qui restent enfermés dans leurs chambres pendant la nuit ; « combien d'eux ont passé une nuit complète sur la route ou sur l'eau, sans but à atteindre, rien que pour jouir de la nuit ? Sur la route : pour le plaisir de marcher sans hâte dans le silence entre les champs endormis. Sur l'eau : pour éprouver une fois au moins ce que c'est que de dormir entre la rivière et le ciel, loin du fracas des cités ». Hémon nous avoue qu'il se plaît « à imaginer qu'il existe encore des hommes de tout âge en qui fleurit le goût de l'absurde et de l'insusité (2) ».

Voici un passage qui montre qu'il y a quelque chose dans la nature qui s'adresse à l'être primitif :

« Pour un homme suffisamment entraîné, s'en aller en promeneur, à bonne allure, dans l'air frais de la nuit, le long des taillis et des fossés où s'agite et bruit toute une vie furtive, est une joie en soi. Et il y a dans les aspects variés de cette nuit, dans les jeux de la lune et de l'ombre, dans la ligne des coteaux limitant le ciel profond, dans les souffles hésitants qui passent, dans les cris mystérieux qui s'élèvent parfois, une autre joie qui n'a rien à voir avec le sentiment ni la poésie, mais s'adresse au contraire à l'être primitif qui est en nous et qui se réveille, délicieusement étonné de se retrouver face à face avec la terre nue (3). »

L'âme vagabonde de ceux en qui l'être primitif s'est réveillé, est prête à écouter les petits souffles de vent qui viennent « en chuchotant promettre... toutes les choses merveilleuses qui attendent éternellement ceux qui iront assez loin (4) ».

« C'est difficile à expliquer, fit-il, mais c'est comme ça... N'est-ce pas, un homme... il vit comme il peut... et quand il a vécu un certain temps, il se trouve toujours qu'il y a des

(1) *L'Auto*, 9 novembre 1911.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *La Route. L'Auto*, 31 mai 1910.

choses qu'il voudrait laisser derrière lui... des choses qu'il a faites... ou qu'il aurait dû faire... ou bien des choses qu'il a voulues et qui ne sont pas arrivées... il s'en souvient, de ces choses-là ; elles sont tout le temps avec lui, et alors ça finit par devenir trop lourd... Eh bien ! si cet homme-là prend la route et qu'il marche assez longtemps en ligne droite et qu'il aille assez loin, il vient un moment où il sent qu'il a laissé toutes ces choses derrière lui, et il redevient comme un petit enfant... (1) »

En même temps qu'il chantait la gloire du sport, Louis Hémon attaqua ceux qui, en France, en méprisaient la valeur. « Je songeais à tous les gens, choses et idées qui, de par la force de leur solennelle inertie, bloquent la route, et font de la course au progrès sportif, un pénible steeple-chase.

« Il y a le vieux monsieur que l'âge, une barbe grise et « trente ans de services irréprochables » ont assis à un poste d'autorité, et qui s'oppose à l'exercice sous des noms anglais pour la très simple raison qu'on ne connaissait pas ça de son temps, et qu'une bonne santé, une vigueur normale et des nerfs bien équilibrés ne peuvent entrer en comparaison, comme importance, avec la connaissance approfondie des verbes grecs (2). »

D'après Hémon, « le péril anglais remonte évidemment aux temps bienheureux de Jeanne d'Arc et de Duguesclin... Les habitants du Royaume-Uni avant d'envahir la France... dépêchèrent en avant-garde leurs tailleurs... La mode prit et les vieilles barbes se lamentèrent. C'était la fin de tout. La jeunesse française, oublieuse des gloires du passé et des traditions saintes, abandonnait le port des sombreros et des cravates Lavallière, les dieux s'en allaient.

« Ils s'en allèrent et emportèrent avec eux la vieille galanterie française, la politesse traditionnelle, le véritable esprit et le jeu de paume (3). »

(1) *Ibid.*

(2) *Angleterre contre Irlande. Le Vélo*, 24 février 1904.

(3) *Anglomanie. Le Journal de l'Automobile*, 4 février 1905.

Hémon se méfia des soi-disant *sportsmen* qui s'emparent du titre parce qu'il est chic sans rien faire pour en justifier l'honneur. Tels les automobilistes qui « s'ornent de fourrures ou de peau de phoque et vont gaïement se faire dresser des contraventions sur la route de Chartres à Ablis » (1). Ils se transforment en « compétences » pour le sport en général. « Mais dans cet enthousiasme, facilement excité et facilement évanoui, dans cette promptitude à acquérir sur chaque sport des notions superficielles, et surtout dans cette tendance si explicable à parler, souvent fort bien, des choses qu'ils ne feront jamais, il y a dans tout cela quelque chose d'éminemment français, et c'est grand dommage (2). »

Hémon méprise surtout l'individu qui veut se distinguer sur le terrain de jeu pour des raisons d'égoïsme. Celui-là a méconnu le but du sport.

Hémon reconnaissait la supériorité des Anglais surtout dans les sports collectifs. Car « si l'un d'entre eux sait commander, les quatorze autres sauront encore mieux obéir... (3) » « ... Il est indiscutable que les Anglais sont et seront pendant longtemps encore nos maîtres, en admettant même que nous puissions arriver jamais à les égaler. Il nous sont supérieurs non seulement par leur pratique plus ancienne et plus assidue, mais surtout par l'intérêt naturel et par la forte ténacité qu'ils y apportent, par l'amour si enraciné chez eux du *fair play*, par leur calme obstiné devant la défaite et par leur inaltérable patience. Tous ceux qui les ont réellement connus leur ont rendu cette justice, et je la rends à mon tour comme un hommage naturellement dû (4). »

Tout de même Hémon avait grand espoir dans l'avenir du sport en France. Comme nous l'avons déjà vu, il était très patriotique. Il prenait ce qu'il trouvait de bon chez les Anglais et resta pourtant bon Français. « ... bien des âmes

(1) *Sportsmen et Athlètes. Le Vélo*, 8 novembre 1904.

(2) *Ibid.*

(3) *Angleterre contre Irlande. Le Vélo*, 24 février 1904.

(4) *Anglomanie. Le Journal de l'Automobile*, 4 février 1905.

simples sont encore convaincues... que le seul titre de citoyen du Royaume-Uni confère à ses porteurs des qualités physiques anormales en même temps que la connaissance approfondie de tous les exercices du corps. Me trouvant récemment encore sur une obscure plage française, je fus un jour interpellé par un bon jeune homme qui habitait le même hôtel que moi. Il avait vu sur ma malle l'étiquette de Londres, et remarquant, au cours d'un bain, que je nageais (sans grande prétention), l'*over-arm-stroke*, il me demanda respectueusement quelques indications. Je les lui fournissais de mon mieux, quand il m'interrompit pour me dire, d'un ton flatteur, que je parlais vraiment fort bien le français. Je lui expliquai doucement que j'avais passé le plus clair de ma vie entre l'Observatoire et le pont Saint-Michel, et sa face revêtit aussitôt une expression de profond mépris. Je me préparais à compléter mes explications sportives, mais il m'arrêta pour dire avec simplicité : « Oh ! non. Je ne savais pas que vous étiez Français. Il y a à l'hôtel un véritable Anglais. — Je vais lui demander.

« Ledit Anglais, qui ne savait pas nager, mais comprenait fort bien la plaisanterie, lui enseigna avec croquis à l'appui une nage si surprenante, que les essais qu'il en fit mirent en joie jusqu'aux petits enfants qui jouaient sur le sable. Il était d'ailleurs plein de persévérance et ne s'arrêta qu'à deux doigts de l'asphyxie (1). »

Nous voyons maintenant que la façon de penser que Guasco attribue à sa génération et à lui-même, est bien celle de Louis Hémon, quoique moins développée. Cette façon de penser s'exprime dès le début de la carrière journalistique de Louis Hémon, en 1904. C'est-à-dire que Hémon y apporta des idées qu'il avait sans doute formulées dès 1900, quand il avait vingt ans. Est-on en droit de croire que la jeunesse qui lisait les journaux sportifs parcourut ses articles sans y rien comprendre et n'en subit pas l'influence dans une certaine mesure ?

(1) *Ibid.*

4.

L'article de Georges Rozet sur *L'Avenir de la littérature sportive*, écrit en décembre 1913 et qui se trouve dans son livre *Les Fêtes du muscle*, est très précieux car grâce à lui nous savons ce qu'un écrivain du temps pensa de Louis Hémon.

La littérature sportive paraît en France vers 1896. « Le sport est révélé au public par De Coubertin, Kistemaekers, Maurice Le Blanc, Rosny aîné, Tristan Bernard, plus tard sont venus Louis Hémon et Rozet (1). »

Georges Rozet donne une liste plus longue des écrivains qui firent connaître le sport en France. Mais « de ces écrivains, à vrai dire, beaucoup n'eurent de sportif que l'étiquette et la bonne volonté (2). » Il affirma avec justesse qu'un écrivain ne peut ni comprendre ni décrire de façon pénétrante les efforts athlétiques sans avoir pratiqué au moins un sport avec assiduité. « On n'observe pas un match de boxe comme un coucher de soleil et, si l'on a pu dire qu'un paysage, en peinture ou en littérature, est « un état d'âme », on pourrait affirmer aussi bien qu'une description sportive doit être avant tout, par une sorte de sympathie musculaire, « un état physiologique » (3). »

Rozet s'intéressa davantage à la seconde génération de ces conteurs. Ceux-ci sont des « créateurs véritables de la littérature sportive » (4), qui ont du moins tâté jadis de quelques sports et qui ont vécu dans le milieu des sports.

Leurs nouvelles ne sont pas bien construites. Apparemment, les moindres incidents leur servent de prétexte à un récit. La joie de vivre et la saine fatigue physique semblent avoir fasciné ces conteurs.

(1) Charles Chassé, *La littérature sportive chez Marcel Berger, fondateur de l'Association des écrivains sportifs. Le Bulletin du Livre français*, août-septembre 1932, p. 139.

(2) *Les Fêtes du muscle*, p. 3.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 4.

« C'est ainsi que la plupart des contes de Tristan Bernard, de Henri Kistemaekers, de Robert Dieudonné, de Louis Hémon, etc., ont pour thèmes des sujets infimes, moins que des historiettes, des menus tableaux de la vie sportive. On sent que, dans cette matière nouvelle, tout est intéressant et savoureux pour le conteur lui-même comme pour le public (1). »

Rozet n'était pas d'avis que ces contes fussent réellement de la littérature sportive (2) ; il pensait plutôt que c'était de la littérature à propos de sport. En ce qui concerne Louis Hémon, cela est assez vrai, puisqu'il s'est servi de ses contes et surtout de ses articles pour exprimer ses idées et son idéal sportifs. C'est dans *Battling Malone* qu'il a tâché de créer de la littérature sportive. Mais, parce que *Battling Malone* est une œuvre qui n'a pas paru à l'époque de sa composition, nous n'allons pas l'étudier ici.

Dans la plupart des trente contes écrits par Louis Hémon pour des journaux sportifs le sport ne fournit que l'inspiration. Son sujet de prédilection doit être la boxe : dix de ses contes, en effet, s'y rattachent.

Il en est plusieurs, cependant, qui ne se rattachent au sport que par les procédés du conteur qu'inspire franchement le goût de l'action et de la vie en plein air.

La majorité de ces contes n'offrent aucun intérêt pour nous, tant la matière est plate et la composition inégale. Néanmoins on trouve, çà et là, des paragraphes des plus intéressants.

La beauté en mouvement, le rythme et les manifestations actives du corps y sont célébrés, cela va de soi. Ce sont des choses absentes de la littérature française depuis le ^{xvi}^e siècle, la nature humaine n'y étant plus représentée que dans son aspect moral, à l'exclusion de son aspect physique. Mais

(1) *Ibid.*, p. 5.

(2) Une littérature sportive, à ses yeux, au sens large du mot, c'est une littérature imprégnée de l'amour du corps humain et de l'effort physique. Voir *Les Fêtes du muscle*, p. 30.

parce qu'ils semblent avoir été écrits avec hâte, on ne saurait s'attendre à voir ces nouveautés poussées à la perfection.

Dans l'*Histoire d'un Athlète médiocre* (1) nous trouvons un membre de phrase montrant, certes, que la littérature sportive se préoccupe plutôt du mouvement que de la couleur. Il fut permis à l'athlète médiocre *de goûter un quart d'heure d'ivresse sauvage de donner tout son effort à la cadence de sept efforts semblables, quand l'attaque rythmée des avirons mord l'eau avec une précision brutale.*

Dans *L'Education de M. Plume* (2) nous voyons un match de foot-ball par les yeux du protagoniste qui y assiste pour la première fois. « Il voyait parfois le ballon voyager dans l'air, filant d'un bout à l'autre du terrain d'un vol capricieux ; parfois au contraire ce n'était qu'un point brun au ras de gazon, et les joueurs se précipitaient, le serraient sur leur poitrine, culbutaient, se redressaient d'un bond pour repartir, et toutes les minutes l'impitoyable sifflet figeait leur effort. »

Rozet remarqua que les objets inanimés dans la littérature sportive ne sont vus qu'« en fonction de leurs formes et surtout de leurs mouvements possibles, assimilés, par une sorte d'obsession sportive, à des formes humaines et à des gestes athlétiques » (3). On peut constater ce procédé dans l'un des contes de Louis Hémon où il parle des automobiles. « Elles passèrent toutes l'une après l'autre, dans le ronflement furieux des moteurs, certaines, d'un élan puissant et sûr... d'autres qui rageaient et grondaient, archoutées dans leurs carapaces de tôle, en brutes, ivres de leur force (4). »

Le corps humain, mieux observé depuis que la boxe est venue, sera décrit, d'après Rozet, « avec une précision anatomique, avec une vigueur géométrique et mécanique qui le magnifient, le haussent littérairement, tout de même que, dans

(1) *Le Vélo*, 12 février 1904.

(2) *Ibid.*, 18 novembre 1904.

(3) *Les Fêtes du muscle*, p. 38.

(4) *L'Education de M. Plume. Le Journal de l'Automobile*, 22 décembre 1904.

la réalité, le corps des jeunes boxeurs « poids légers »... paraît grandi tout à coup par le plateau du *ring* et par l'éclat des lampes à arcs : athlètes imposants par la seule harmonie de leurs mensurations... » Il cite un passage du *Français* (1) afin de rendre claire son idée. « C'est très sincèrement que M. Louis Hémon, dans une nouvelle pugilistique, décrit ainsi un boxeur de quelque 50 kilogrammes :

« Dans l'autre coin, Alf. Plimmer se détournait pour parler de [*sic*] Fatty Bill avec un sourire entendu. La torsion de son cou faisait saillir *en piliers* les faisceaux de tendons et de muscles qui *couraient* de la mâchoire à la nuque et aux seins ; son torse nu, vu de trois-quarts, semblait *profond et compact, redoutable machine de bataille* (2). »

Rozet affirma qu'à cause de la nouveauté de la boxe en France les chroniqueurs et nouvellistes voient « dans quelques *rounds* vivement menés, mille choses qu'un Anglais n'y voit pas, des aspects comiques ou pitoyables, des intentions psychologiques même, là où un homme d'outre-Manche, nourri dans la pratique et le spectacle de la boxe, ne verra que des mouvements mécaniques et réflexes, de l'effort animal, en un mot du combat. Voici, au hasard, comment M. Louis Hémon, dans une nouvelle sportive (3), décrit l'attitude d'un combattant français devant un *fighter* anglais.

« Le Français... s'attardait dans les corps-à-corps, esquissait hors de portée des esquives inutiles, ou des swings *sans espoir, rien que pour se donner une contenance*, ou bien soufflait légèrement son adversaire au front, par-dessus sa garde, du bout de son gant ouvert, *avec un sourire pâle qui l'invitait à ne rendre que la pareille* (4). »

Parmi les trente contes de Louis Hémon, plusieurs méritent d'être mentionnés. Le premier est *Le Clown*, paru dans *Le Vélo* du 19 avril 1904.

(1) *L'Auto*, 15 mars 1910.

(2) *Les Fêtes du muscle*, pp. 39-40. Les italiques sont de Rozet.

(3) *Le Français*.

(4) *La Défense et illustration de la race française : Un Roman sportif* : Rodney Stone. Paris, 1911, pp. 204-205. Les italiques sont de Rozet.

C'est l'histoire d'un grand clown, Joe Hitchins, qui aime une jeune fille irlandaise.

L'auteur n'apprit que difficilement quelques-unes des péripéties de cette histoire parce que la jeune fille considéra l'affaire comme vulgaire et sans intérêt. Et d'ailleurs elle ne l'avait qu'à moitié comprise.

Voici comment la chose se passa. Le conteur demeurait dans la même pension que la jeune fille à Londres. « Un soir, elle descendit de sa chambre, tenant en main une boîte à gants mauve pâle, qui sentait l'héliotrope, et la renversa sur ses genoux. »

Des photographies de jeunes hommes de toutes nations en sortirent. « Mais le joyau de la collection, et le plus cher à son cœur, était un Français. » Tout le temps qu'elle entamait le chapitre des grâces du comte — car c'était un comte — le conteur regardait avec un vif intérêt un autre portrait. « Celui-là n'était, certes pas, d'un Français. La figure glabre, aux traits durs, d'expression simple et violente, la mâchoire de dogue, la tête petite sur un cou puissant, clamaient l'Anglo-Saxon de race pure. »

L'expression de la bouche de ce jeune homme éveilla la curiosité du conteur, qui se rendit enfin compte que c'était une bouche de clown. C'est alors qu'il voulut obtenir le récit de l'histoire, qu'il raconte telle qu'il la comprit, sinon telle qu'elle est arrivée.

Un jour, Joe Hitchins était descendu à la pension où se déroulait soir après soir le flirt entre le comte et la jeune Irlandaise. Après quelque temps, ce garçon silencieux se prit à l'aimer. Elle ne s'intéressa pas, cependant, aux histoires singulières qu'il lui raconta, survenues dans les recoins du monde où l'avait mené son métier. Joe Hitchins s'adressa alors « au dieu Whiskey, qui en a consolé tant d'autres. »

Un soir, rendu fou par le regard que la jeune fille, tout à fait conquise par ses talents, tournait vers l'aimé, le clown décida de leur montrer ce qu'il savait faire de mieux. Il quitta

le salon et revint, quelques minutes après, vêtu de son costume de clown.

« C'était un grand clown, splendide, habile en son métier, et la fièvre d'amour, l'alcool, la colère, avaient préparé jusqu'à l'exaspération ses muscles de métal ; de sorte que, dès le premier bond, il sentit qu'il allait donner ce soir-là le meilleur de lui-même, et offrir en holocauste à la jeune vierge fardée le chef-d'œuvre de sa vie de clown, en des cabrioles surhumaines. »

Le clown oublia tout en montrant son talent. « Il se sentait beau maintenant... tout était changé, de par la détente merveilleuse de ses membres, et c'était un être de force surprenante et un athlète incomparable qui donnait en spectacle à sa bien-aimée le meilleur de son effort. » Et « il n'entendait qu'un bourdonnement continu, large comme un chant de cloche, qui montait en lui et, pourtant, emplissait l'espace, et, porté sur les ailes du son, il tournoyait une minute sans reprendre haleine, ou bien s'enlevait tout droit, après deux bonds brefs, et tournait ses sauts périlleux à deux mètres de terre. »

Quand Joe Hitchins sortit de son rêve, il s'aperçut qu'il n'avait été pour eux qu'« un pitre, haletant, agile et grotesque, qui pirouettait dans la lumière.

« Alors il gagna la porte en trébuchant, trop triste pour éprouver aucune honte, mais se sentant amèrement pesant, et vieux... vieux... vieux... »

L'originalité de ce conte, c'est la présentation du clown comme athlète. Quant à la forme, il est assez bien construit. Il y a une introduction, la mise en scène du fond de l'histoire, le milieu et le dénouement. L'intérêt croît jusqu'au moment de la déception du clown. Cependant, le paragraphe final montre la jeunesse de Louis Hémon par un je ne sais quoi de mélodramatique.

Le conte *Jérôme*, reproduit dans la préface de *Battling Malone*, parut dans *Le Vélo* du 26 octobre 1904.

C'est dans ce conte que Louis Hémon se révèle tout à fait

rebelle à la bourgeoisie et à son mode de vie. Nous connaissons déjà ses idées sur le fonctionnaire et son exaltation de l'être primitif.

Jean Grébault, secrétaire particulier d'une Préfecture imaginaire, est réveillé une nuit par un chien perdu, Jérôme, qu'il a trouvé plusieurs jours auparavant dans la cour d'honneur de la Préfecture. Il s'aperçoit que le chien, debout, deux pattes posées sur l'appui du lit, le considérait sans bouger.

Le jeune homme ne put se rendormir : « c'était une belle nuit de printemps, tiède et claire, et, par la fenêtre grande ouverte entraient, pour peu qu'on prêtât l'oreille, toutes sortes de bruits confus : cris lointains d'oiseaux nocturnes, bruissement des feuilles sous le vent, craquements dans les fourrés ; les mille frémissements de la vie mystérieuse qui, la nuit venue, s'agite dans les taillis sombres et au revers des fossés. Il sortit de son lit et s'avança jusqu'à sa fenêtre. L'étroit jardin dormait au clair de lune, figé dans ses alignements mesquins ; mais, au-delà, la lumière pâle semblait avoir transformé le monde en un décor de féerie ; elle faisait danser sur le sol l'ombre découpée des feuillages, illuminait un bouquet de hêtres, changeait en opâle une mare minuscule, sertie de roseaux, d'où montaient des appels de grenouilles (1). »

Cette nuit était si splendide que Jean Grébault ne put rester au lit. Il s'habilla et sortit avec le chien. Ce fut la course nocturne d'un jeune homme dont l'être primitif réclame ses droits.

Quelques nuits plus tard, le jeune homme fut réveillé pour la seconde fois par Jérôme. Et une longue série de nuits sauvages commença.

« Le dénouement de cette histoire se trouve rapporté, non sans commentaires, dans la chronique scandaleuse de Pont-sur-Nièvre. Il eut pour décor le jardin de la Préfecture, et les figurants comprenaient l'élite de la société locale. Les hommes sérieux, notables et fonctionnaires, s'étaient réunis en groupe,

(1) *Battling Malone*, p. ix.

loin du tennis et des toilettes claires, autour de celui qui présidait aux destinées du département. Il laissait tomber une à une, dans le silence respectueux, des paroles profondes et définitives — tirées d'un journal du matin... (1) »

Après que le Préfet eut annoncé, pour remplir un silence, que Jean Grébault allait le quitter, un haut fonctionnaire des Finances voulut dissuader le jeune homme de son projet.

Jean Grébault alors leur expliqua en termes choisis pourquoi il allait les quitter. Et il dit pour finir : « Vous savez qu'on peut aller au Canada pour cinquante francs ? » (2)

Ici ce sont moins les péripéties d'une histoire qu'un état d'âme que Louis Hémon veut nous communiquer. Le Canada, sans doute, est pour lui un de ces pays vierges où l'énergie de l'homme peut se donner libre cours et dont parla Guasco dans la lettre que nous avons citée.

Voici l'avis de Daniel Halévy sur ce conte : « Singulière page — un peu écourtée, négligée à la fin, c'est une improvisation de jeunesse — singulière, et même saisissante : elle éclaire, elle annonce toute une existence depuis les fugues juvéniles jusqu'à celle qui terminera tout (3). »

600-Chevaux, récit des temps probables, parut dans *Le Journal de l'Automobile* du 6 mai 1905. Le narrateur fut sauvé d'une épave, après la défaite imaginaire de la flotte française, par les matelots du *King Edward VII*, cuirassé de la flotte anglaise ennemie.

Une embarcation avait passé à cinquante mètres de l'épave où il se cramponnait à une mince cordelette d'acier. D'abord, il avait cru que les matelots venaient le recueillir. En se retournant il vit que l'embarcation allait vers un croiseur, jusqu'alors insoupçonné, qui se trouvait derrière lui à quelque distance.

« Alors ma grande fatigue, la froideur de l'eau, le frottement du câble humide entre mes paumes pelées, la douleur qui

(1) *Ibid.*, p. XIII.

(2) *Ibid.*, p. XIV.

(3) *Ibid.*, pp. XIV-XV.

m'enserrait la nuque retombèrent sur moi plus lourdement, et je crus défaillir de lassitude et de misère. Je demeurai quelque temps les yeux fermés, attendant la fin. Mais ma jeunesse fut la plus forte et je rouvris les yeux...

« Le canot revenait. Quand je vis qu'il allait encore une fois passer au large, l'irrésistible désir de vivre balaya d'un seul coup tout mon orgueil ; levant le bras, je les hélai de toutes mes forces : *« Help ! oh boys, help ! »* et je vis l'homme qui tenait le gouvernail arrêter d'un geste les rameurs. »

L'officier du canot n'eut pas l'occasion de constater qu'il avait sauvé un Français, car notre conteur perdit connaissance.

Revenu à lui-même il se trouva à bord du cuirassé anglais couché au pied d'un mur de tôle. « C'était bon de n'avoir plus à craindre l'eau terrible, de sentir le dur métal sous soi et de pouvoir s'abandonner sans crainte... je ne songeai pas un instant à me demander pourquoi l'on m'avait déposé là, ni à deviner si ces hommes voyaient en moi un prisonnier ou un camarade. »

Après quelque temps on l'emmena « vers une sorte de réduit à ciel ouvert où se trouvait un autre Maxim, protégé par des plaques épaisses... C'était une nuit splendide, calme et profonde comme une nuit d'été, pleine de souffles frais, de clapotis et de rumeurs douces ; une nuit de tendresse et de paix, que je ne suis pas près d'oublier ».

Tout d'un coup les 600-chevaux attaquèrent le cuirassé. « Ils arrivaient, les 600-chevaux, surgis tout à coup dans la lumière. Sous la poussée formidable de leurs douze cylindres, les coques d'acier de dix-huit mètres volaient d'une lame à l'autre, et quand le grondement des canons se tut une seconde, il me sembla entendre un autre bruit qui se rapprochait comme la foudre — le crépitement affolé des moteurs. Ils avaient dû se dissimuler le long de la côte, en bêtes surnoises et meurtrières, derniers débris d'une flotte écrasée, et maintenant ils avaient rejeté toutes les ruses, déchaîné leur force et chargeaient aveuglément les vainqueurs, semblables aux traits

inévitables de la Némésis. Ils venaient chercher leur baptême, ces derniers-nés de la science et de la guerre. Il ne restait plus qu'eux : la force d'une nation presque anéantie, deux cents millions d'argent français détruits en un jour, trois mille vies sombrées dans l'eau terrible ; il avait fallu tout cela pour les faire venir. Mais ils venaient. »

Le gros bâtiment fut atteint et les râles de son mécanisme frappé à mort se fondirent pour notre conteur en une voix qui lui criait « à la fois l'approche de la mort et la joie de la victoire retrouvée ».

Peu après le *King Edward VII* glissa sous les lames.

Le protagoniste du conte ayant trouvé la mort dans l'épisode final, on est étonné que l'histoire soit contée à la première personne ; il y a là une invraisemblance choquante.

Toutefois, les véritables protagonistes du conte sont plutôt les machines de guerre, avec leur force à la fois brute et scientifique : ce sont elles qui occupent le premier plan dans ces pages. L'homme n'est que l'intermédiaire à travers lequel elles nous sont révélées.

En général, Hémon s'est servi de ses descriptions pour nous donner l'impression du mouvement et de l'activité, tout simplement. C'est là une caractéristique que nous avons déjà mentionnée de la littérature sportive.

La gradation du conte est remarquable : nous passons de plus en plus vite du calme qui survient après la défaite à la violence terrible qui se termine par l'écroulement du *King Edward VII*.

Dans *La Bataille du cuivre* (1), nous revenons au cadre traditionnel des contes. Ici le lien entre le conte et le sport est artificiel.

L'histoire, prétend notre conteur, lui fut racontée « par C.-B. Sherrington, précédemment citoyen de Denver, Colorado, États-Unis d'Amérique et maintenant libéré, de par son propre choix, de tout fardeau de nationalité ».

(1) *Le Journal de l'Automobile*, 1^{er} juillet 1905.

Les deux hommes étaient rentrés d'un music-hall où, entre autres choses, ils avaient vu des lutteurs obèses. Alors Sherrington raconta à son compagnon la vilaine histoire qui lui était arrivée quelque quinze ans plus tôt quand il prospectait au Vénézuëla.

Il avait découvert un gisement de cuivre à 150 milles environ au sud-ouest de Valencia, dans la montagne. « C'était de l'or que je cherchais ; mais ce gisement était, réellement, une beauté... » Sherrington décida de l'exploiter.

Sa demande de concession, rédigée par un « scribe local », fut refusée parce que le gouvernement s'imagina qu'il avait trouvé de l'or. Sherrington ne voulait pas abandonner sa trouvaille. Il se prépara alors avec six métis à la résistance.

Après trois semaines de guérilla, il se trouva seul dans les rochers brûlés. Il s'installa derrière un bloc de pierre, à deux cents mètres environ d'un détachement de soldats réguliers. « Ils ne devaient pas être bien nombreux, car je me souviens qu'après une heure et demie de tactiques savantes, il n'en restait plus que cinq, qui se décidèrent à faire une charge en masse pour me déloger. »

Sherrington, une balle dans la jambe, dans l'impossibilité de remuer, en abattit deux, avec les deux cartouches qui restaient dans son Mauser. Il eut juste le temps de recharger son fusil ; les soldats étaient trop pressés les uns contre les autres pour pouvoir se servir des leurs. Sherrington, qui tira sans épauler, réussit un coup double.

Mais à son étonnement tous trois tombèrent. Après quelques instants Sherrington se douta que l'un d'eux devait simuler la mort.

Il fit donc son choix et tira avec soin. Au lieu de mourir « sans seulement tourner un cheveu », le soldat se mit en pont. « Un peu plus tard, j'ai pu me traîner jusqu'à lui et j'ai vu qu'il portait des éperons (il n'y avait pas un seul cheval dans un rayon de cinquante milles), des grands éperons de général du pays, qui étaient entrés dans une fissure, et avec sa tête calée par une arête du roc, il restait là figé dans son grotesque

soubresaut d'agonie, comme un acrobate que la Camarde a surpris dans ses exercices.

« C'est tout. Oh ! ça n'est pas une jolie histoire ; mais toutes les fois que je vois des lutteurs, ça me rappelle ce pauvre bougre de régulier vénézuélien, qui s'est mis en pont pour mourir. »

Ce conte fait penser à Bret Harte, dont les contes californiens au sujet des prospecteurs et des mines sont célèbres. Le prospecteur Sherrington, comme la plupart des personnages de Bret Harte, est excentrique, mais Hémon a su en outre donner du sel à ses paroles.

La Conquête, conte classé premier dans le concours littéraire de *L'Auto*, parut le 12 février 1906.

C'est l'histoire d'un jeune prince parvenu à la beauté par la pratique du sport.

Il demeurait dans un pays fertile, séparé du reste du monde par une grande forêt et de hautes montagnes, dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Les habitants de ce pays « ne connaissaient des contrées voisines que ce que leur en révélaient les visites rares de voyageurs égarés ou de hardis marchands, et ne désiraient pas en connaître davantage, leur sol étant fécond et suffisant à leurs besoins.

« La forêt leur donnait du bois en abondance pour les foyers et les édifices ; les bêtes sauvages qui s'en échappaient venaient se faire prendre dans leurs pièges et les fournissaient de venaison. Elle assurait ainsi à la fois leur repos et leur richesse ; pourtant ils évitaient de jamais pénétrer plus loin que sa lisière, où les troncs espacés leur permettaient d'apercevoir encore derrière eux leurs champs et leurs maisons, et ses profondeurs mystérieuses leur étaient une source de terreur. »

Il advint que le roi du pays mourut alors que son fils, le jeune prince, n'était encore que très petit. Parmi ses tuteurs et régents « son plus intime ami et son meilleur conseiller fut un étranger, venu longtemps auparavant des contrées du Sud, qui s'étendent le long de la mer ». L'étranger parla de son pays avec tant d'amour que le jeune prince en fut charmé.

« Il dépeignait de longues processions, cavaliers, adolescents et jeunes filles, qui gravissaient en chantant les collines sacrées ; des temples couronnaient ces collines... Il décrivait aussi les longues arènes entourées de gradins où s'exerçaient les jeunes hommes, le labeur patient par lequel ceux-ci se préparaient aux jeux, et les soins incessants qui, après de longues années, leur méritaient les odes des poètes, les acclamations de la foule et les honneurs des cités.

« Le jeune prince ne se lassait pas de redemander ces récits, et l'étranger ne pouvait se lasser de les répéter, évoquant à ses yeux les corps frottés d'huile, tordus dans l'horreur de la lutte ou se ramassant pour la détente, la foule ondulant au soleil, les pieds nus volant sur le sable. Il avait naturellement conçu le désir de répéter ces prouesses et, dès qu'il eut seize ans, il commença de s'exercer. »

Le jeune prince pratiqua des sports divers « mais il comprit surtout que chacun de ces exercices n'était qu'un jeu sans importance, un des moyens qui donnent l'équilibre parfait, et cet état de force harmonieuse qui rend semblable aux dieux ».

A vingt ans, à cause de la pratique des sports, le prince était d'une beauté splendide. « Egalement noble de visage et de corps, dans l'action comme au repos, plein de grâce et de puissance mesurée, il gardait au milieu de l'effort le souci inconscient des pures attitudes, et les moindres de ses gestes paraissaient des bienfaits. »

Le prince, qui cherchait une épouse, ne put en trouver une dans son royaume, qui fût son égale en beauté. Un soir, cependant, il rêva qu'il avait pénétré au cœur de la grande forêt et avait découvert là une belle femme assoupie. Le lendemain il apprit que, d'après une ancienne légende, une enchantresse était endormie au centre de la forêt, attendant d'être réveillée.

Le prince envoya les plus endurants parmi ceux qui étaient exercés aux longues marches et les chargea de lui ramener l'enchantresse. Mais au bout d'un an et un jour, sept d'entre

eux revinrent et lui dirent qu'aucun homme ne pourrait pénétrer jusqu'au cœur de la forêt.

Alors le jeune prince, ayant vu de nouveau en rêve l'enchanteresse, plus belle encore que la première fois, réunit plus d'un millier de « ceux enfin qui luttent avec les choses inanimées ». Il leur ordonna « de tailler dans la forêt une route qui la traverserait d'outre en outre ».

Cependant, ils ne réussirent pas à la construire, parce que les broussailles repoussaient aussitôt détruites.

Le prince fut découragé. Un troisième rêve lui ayant montré l'enchanteresse « dont aucunes paroles humaines, cette nuit-là, n'eussent pu dépeindre le charme et le rayonnement », il se prit à la chercher lui-même.

Il marcha pendant un an et un jour. « Mais au soir de ce jour-là, ayant accompli l'ordre des dieux, souffert et peiné lui-même pour obtenir celle qu'il aimait, la vierge unique avec laquelle il devait fonder une race divine — au soir de ce jour-là, il découvrit l'Enchanteresse. »

Ce conte exprime, sous la forme littéraire, l'idéologie sportive tout entière de Louis Hémon. C'est chez les Grecs de l'antiquité qu'il va chercher son idéal et il nous laisse entendre clairement qu'il faut souffrir pour l'atteindre et obtenir la beauté.

5.

Nous avons montré dans cette partie la valeur du sport aux yeux de Louis Hémon. C'est un aspect de notre auteur, qui d'ailleurs n'est guère connu, que personne n'a jamais étudié, quoique M. Charles Chassé en ait signalé l'importance dans son article, *Louis Hémon, précurseur de la littérature sportive* que nous avons mentionné au cours de ces pages.

Nous avons aussi suggéré le rapport existant entre Louis Hémon et cette génération d'avant-guerre qui fut l'objet de l'étude de Henri Massis et de Alfred de Tarde. Cependant nous n'avons pas voulu trop insister sur une influence exercée par

Hémon sur cette jeunesse, car nous nous sommes borné, faute de renseignements, à n'avancer qu'une hypothèse.

Ce chapitre, indispensable à une étude complète sur Louis Hémon, nous aidera à dégager les éléments communs à toute son œuvre parue en librairie et aussi à comprendre l'évolution de la personnalité qui se révèle dans ses ouvrages.

TROISIÈME PARTIE

Le Romancier et le Conteur.

CHAPITRE I

L'unité de l'œuvre de Louis Hémon.

SOMMAIRE :

1. Introduction.
2. L'évolution de la personnalité de Louis Hémon.
3. Le romancier et les influences anglaises et françaises.
4. Les personnages.
5. Le cadre.
6. Le style.

1.

L'idée que l'on s'est faite de notre auteur a été plus ou moins faussée par le fait que son dernier ouvrage — et le plus éclatant — a été publié le premier (1). La critique pensa avoir affaire à un romancier régionaliste très traditionnel. De plus, c'était un inconnu, le seul document relatif à sa vie étant la lettre écrite par sa sœur, M^{lle} Hémon, à Charles Le Goffic.

Au fur et à mesure que *La Belle que voilà*, *Colin-Maillard*, et *Battling Malone*, *pugiliste*, étaient mis en vente, le cas de Louis Hémon paraissait devenir plus singulier. *Maria Chapde-*

(1) Nous rappelons que *Maria Chapdelaine* passa inaperçue en France en 1914, époque où le roman parut en feuilleton dans *Le Temps*.

laine et ces récits londoniens, différents à tous égards, semblaient n'être réunis que par un lien de paternité commune.

Toutefois, aujourd'hui encore, la célébrité de *Maria Chapdelaine* est telle, que le reste de l'œuvre de Louis Hémon en est comme obscurci et ne paraît guère connu. Ajoutons que sa production entière n'est pas livrée au public, puisque, comme nous l'avons dit ailleurs, *Monsieur Ripois* et *la Némésis* n'a pas encore paru en librairie.

2.

Nous avons l'intention de montrer, d'abord, que ces récits londoniens et *Maria Chapdelaine* sont bien, au fond, la création de la même personnalité, dans laquelle le fond d'hérédité bretonne devait fatalement l'emporter sur l'état d'âme de révoité, qui, dû aux influences du moment, fut parfois celui de Louis Hémon. Nous n'aurons garde d'oublier, en outre, l'extrême importance de l'influence sportive dans son œuvre.

Il est fort naturel, à notre avis, que l'auteur de *Pour Gringalet*, l'écrivain qui attaqua constamment les adversaires du sport et de sa diffusion, ait été en même temps l'ennemi d'une société qui se manifestait en partie par cette opposition aux exercices physiques.

Louis Hémon, nous l'avons dit, n'accepta pas, comme but de la vie, l'unique pensée de se faire une carrière. Il voulait surtout vivre à sa guise et jouir librement du plaisir d'exister.

Selon lui, la société telle qu'elle est ne permet pas à l'homme ordinaire d'être heureux et d'avoir des aspirations personnelles. L'existence qui y est faite aux pauvres, dont quelques-uns seulement — et au prix de quels efforts ! — parviennent à se libérer des entraves de leur milieu, répugne à son humanité. Il avait su, lui-même, échapper à la société qui eût voulu lui imposer le moule de ses traditions immuables et il continua à la regarder, durant son séjour à Londres, avec méfiance et dégoût. C'est un reflet de ses sentiments de cette époque que nous offre son œuvre londonienne : on y entend l'écho de son

indignation à la vue de la cruauté de la société envers les pauvres, incapables d'échapper à leurs malheurs autrement que par la mort.

Nous allons suivre, étape par étape, dans les écrits de notre auteur, cette rébellion. Inutile de dire que nous n'y pourrons tenir rigoureusement compte de l'ordre chronologique, puisque la date de la majeure partie de cette œuvre n'a pu être établie définitivement.

La première impression qui se dégage de l'ensemble des contes de *La Belle que voilà*, c'est la misère des pauvres.

On est frappé, après les avoir lus, du rôle libérateur joué par la mort auprès des personnages qui y évoluent. Mais ce n'est pas la mort selon le dogme chrétien, qui promet le bonheur futur à ceux qui ont peiné sur cette terre : nulle part, dans ces contes, d'allusion permettant de supposer que la mort est dans l'esprit de Hémon autre chose que le chemin du néant.

Dans le conte intitulé *Celui qui voit les dieux*, deux consciences sont aux prises : celle de la religion chrétienne sous la forme du catholicisme, et celle de la petite sauvage Taoufa, pour qui le droit d'être heureuse l'emporte sur les devoirs que le catholicisme veut lui imposer. La sympathie de Louis Hémon pour Taoufa, qui avait quitté son mari parce qu'il n'était pas bon pour elle, et vivait maintenant avec celui qui l'aimait, est évidente. Taoufa ne peut pas comprendre l'horreur du prêtre devant son péché. « Une terre dure et sans pitié, comme sans soleil, où il fallait tout abandonner pour acheter des bonheurs problématiques qui ne viendraient, pour elle tout au moins, que beaucoup plus tard ! » (1) L'attitude de Louis Hémon à l'égard de la religion reste celle que l'on pouvait deviner dans certaines lignes de *Pour Gringalet*. Bien qu'il traite la religion respectueusement ici, il n'est pas croyant.

La Foire aux vérités et *Lizzie Blakeston* nous montrent la

(1) *La Belle que voilà*. Paris, 203^e édition, 1923, p. 38.

faillite des pauvres dans la recherche de l'idéal et du bonheur.

Le vieux cordonnier Gudelsky, dans le premier conte, a renoncé à ses rêves. « Ma première vérité était morte en un soir, au milieu des cris et du sang versé, et l'autre s'est usée lentement parce que les choses que j'attendais étaient trop longtemps à venir (1). »

Le conte se termine sur la pensée du vieil homme que peut-être, de tous ses enfants, Léah qui est en train de mourir trouvera plus tôt la vérité. « Et il se dit que lui aussi la trouverait bientôt, sans doute, et qu'ainsi sa grande faim serait apaisée (2). »

La petite Lizzie Blakeston avait eu un idéal : danseuse, elle supportait le fardeau de son existence terne parce qu'elle attendait quelque chose de merveilleux qui ne pouvait manquer de venir et qui devait changer sa vie.

Un soir, elle dansa devant le public et réussit à plaire à tout le monde. La soirée terminée, elle découvrit que rien n'était changé, « et voilà que Faith Street s'ouvrait de nouveau devant elle, étroite et sombre... » (3). La petite fille se révolta contre cette injustice. « Une grande espérance, l'espérance de jours meilleurs, d'une vie différente, de la revanche qui devait tôt ou tard venir, l'avait pénétrée... (4) »

La monotonie de la vie des pauvres, une fois son grand espoir mort, la remplit de tristesse et de dégoût, « et l'idée des longues années à venir la secoua d'un frisson d'horreur. Elles se présentaient comme une longue trame grise, tissée de travail et d'ennui, où la suite interminable des jours traçait le même dessin monotone » (5).

Le seul moyen d'évasion de cette vie, pour Lizzie, est la mort : elle se noie dans la Tamise. « Tout avait bien fini, en

(1) *Ibid.*, p. 137.

(2) *Ibid.*, p. 139.

(3) *La Belle que voilà : Lizzie Blakeston*, p. 213.

(4) *Ibid.*, p. 214.

(5) *Ibid.*, p. 216.

effet, dit Louis Hémon, surtout pour Lizzie, que la marée descendante poussait doucement vers la mer (1). »

Londres, aux yeux de Louis Hémon, n'a pas de place pour les pauvres. Dans *Celui qui voit les dieux*, il parle de « toute l'oppression écrasante d'une ville triste et dure aux pauvres... » (2). C'est avec une large pitié qu'il regardait « la foule des submergés » qui « erraient, au hasard des rues, en attendant l'aube, traînant entre Whitechapel et Hoscton (*sic*) leurs pieds meurtris et leur rêve confus d'un Eden où il y aurait un grand feu et des matelas pour s'étendre » (3).

La joie des pauvres est si éphémère qu'ils s'y attachent désespérément « de peur de se souvenir du lendemain qui arrive » (4).

C'est dans *Colin-Maillard*, cependant, que Louis Hémon a versé goutte à goutte son antipathie pour la société, couvrant de honte et de mépris ceux qui veulent, par une philanthropie dérisoire, maintenir les pauvres en leur état actuel. Il n'y a qu'une maxime pour les malheureux : c'est « que ceux qui ont le moins d'argent sont ceux qui ont le plus de devoirs, et qu'ils n'ont qu'un droit, celui d'aider à maintenir les choses comme elles sont » (5).

Les riches qui viennent voir les pauvres pensent qu'il doit se passer « de drôles de choses » dans « toutes les rues noires qui suent la misère ». Mais ils se trompent. « Le plus terrible c'est justement qu'il ne se passe rien... Rien que la misère et la saleté et l'ignorance. » Le paradis des pauvres c'est « un coin de ruisseau quand ils ont la bonne fortune d'être saouls ! Leur enfer : *Home ! Sweet Home !* » (6)

Pour Hémon l'univers est fabriqué de travers. Voici ce qu'il en dit d'un ton sur lequel on ne saurait se méprendre :

« Le lendemain le ciel était encore gris et triste, et il ne

(1) *Ibid.*, p. 239.

(2) *La Belle que voilà*, p. 29.

(3) *Ibid.*, *La Foire aux vérités*, p. 125.

(4) *Ibid.*, *Le Dernier soir*, p. 64.

(5) *Colin-Maillard*, p. 98.

(6) *Ibid.*, p. 95.

semblait pas qu'il y eût de place pour des révoltés dans un univers ordonné, ajusté, inconscient et brutal comme une machine. Tout, gens et choses, semblait disposé par quelque main souveraine ; les choses alignées à leur place propre pour des usages ingénieux ; les gens soumis et dociles, attachés à leurs fonctions obscures comme des sentinelles à leurs postes, héritiers instinctifs de traditions anciennes qui enseignent qu'il est inutile de résister. Se lever le matin à une certaine heure précise ; s'en aller vers un certain lieu entre des rangées de maisons tirées au cordeau ; voir tout le jour des hommes, les bêtes qui leur obéissent et les machines qu'ils ont construites, exécuter aveuglément des ordres venus d'on ne sait où, exprimés et transmis par des moyens presque surnaturels, autant d'étapes dans la voie des humbles, conduisant lentement vers l'asservissement sans réserve qu'est leur destin (1). »

La vision qu'a du monde Louis Hémon est une vision douloureuse. S'il n'est pas croyant, il éprouve cependant le besoin d'une discipline intérieure. La discipline extérieure qu'il avait trouvée dans le sport n'est plus guère suffisante pour sa vie intérieure. Cet état d'âme se révèle dans les pages où il dépeint la crainte presque superstitieuse du pauvre Mike O'Brady, lequel se réveille avant l'aube sans savoir pourquoi :

« C'était l'heure lamentable où l'homme sent qu'il n'a aucune excuse d'être vivant et éveillé, et qu'il devrait dormir, feindre la mort pour épargner la pudeur mélancolique du monde qui s'éveille à regret...

« Il rejeta ses couvertures, s'assit sur le rebord de son lit, et vit le monde révéler une à une, malgré lui, ses plaies et ses tares, dont il a honte après l'oubli de la nuit. Un monde terriblement complexe et imparfait, foncièrement hostile, et pourtant à plaindre, un pauvre monde estropié, gangrené, et qui se venge ; un monde dont les habitants s'arrachent le plus possible, se dressant sur la pointe des pieds vers l'éther inaccessible, usant le meilleur de leurs cœurs en aspirations délirantes

(1) *Ibid.*, pp. 91-92.

vers un être dont le caractère essentiel est d'être différent de tout ce qu'ils connaissent (1). »

Mike, qui cherchait « les grandes choses qu'il est indispensable de comprendre, les règles certaines sans lesquelles on ne peut vivre comme il convient » (2), ne dut pas les trouver. C'est la mort qui résout enfin les problèmes qu'il s'était posés.

Dans *Battling Malone*, Hémon s'occupa uniquement du sport. Mais on peut affirmer que la raison de la mort de Pat se trouve moins dans son désir ardent de brûler l'étape que dans son caractère d'être primitif.

Tout en contant les péripéties de la vie sordide de M. Ripois, personnage qu'il dépeint non sans haine, Hémon nous fait voir de temps à autre, même à travers les yeux d'un tel protagoniste, les défauts de la société :

« L'armature qui maintient et raidit la ville et le pays, l'armature de lois et de forces, il la percevait par instants avec autant de netteté que si elle eût été tangible, séparée, visible, comme un squelette dans une vitrine ; et chaque fois la vision lui donnait un choc de découverte. Il voyait la charpente sociale, compliquée et massive, les milliers de cellules où les hommes, une fois introduits, se barricadent avec épouvante. Les gardes redoutables que ces hommes préposent à leur défense : la police, les magistrats, l'armée ; une légion à plusieurs rangs campée autour de l'édifice, qu'elle protège ; et autour de ce cordon protecteur une cohorte de sans-cellules, qui rôdent (3). »

C'est une idée qui se trouve également dans *Colin-Maillard* :

« Depuis le commencement du monde les hommes avaient dû s'ingénier sans fin à construire des cellules innombrables... par-dessus les murailles desquelles ils se regardaient avec une méfiance hostile... (4) »

Ici, encore, la pitié de Louis Hémon pour les pauvres reste

(1) *Ibid.*, pp. 238-239.

(2) *Ibid.*, p. 232.

(3) *Monsieur Ripois et la Némésis*, pp. 114-115.

(4) *Colin-Maillard*, p. 99.

la même. Il revient sur la misère de ceux qui sont sans logis :

« La cruauté des rues ! La cruauté des trottoirs durs, des maisons de pierre, des perrons de pierre, des seuils qui, de loin, semblent promettre un refuge, et qui de près se révèlent impitoyables, sans profondeur, barrés de portes hostiles qui repoussent et ne prêtent qu'un dossier brutal aux reins fatigués. Les hommes qui construisent les villes ont dû avoir cette idée à l'esprit du commencement à la fin de leur ouvrage, que toutes les nuits se traînerait le long des rues toute une gent misérable, douloureuse et meurtrie de la tête aux pieds, et qu'il importait de ne pas laisser dans le plan des cités un seul coin où elle pût trouver asile (1). »

Les derniers accents de la rébellion de Louis Hémon sont pénétrés d'une douleur profonde : « Ah ! Grand Dieu ! Aucun homme ne pourrait supporter l'horreur de la vie si la nuit ne venait à son aide chaque fois ! Et sans la nuit miséricordieuse et le sommeil, aucun homme ne pourrait supporter l'effort de penser ! (2) »

Ce sentiment d'accablement voisin du désespoir devenant plus aigu, arrive à s'exprimer ainsi : « Quels mots pourraient dire la torture d'un cœur qui se complique et s'affine et voit une horde de sentiments intrus entrer par une brèche dans la muraille ? Amour sentimental, Pitié et Regret, nous étions si heureux sans vous ! Si proches de la nature brutale, si simples et si forts ! Et si votre travail douloureux est nécessaire pour forger ce que l'on appelle une âme, veuillez considérer que, cette âme, nous ne l'avons point désirée et n'y comprenons pas grand'chose, et que nous préférerions être heureux (3). »

Il va de soi que Louis Hémon dut être plus heureux à Péribonka qu'à Londres, car c'était un homme qui aimait mieux la vie des campagnes que celle des villes.

Dans la région du lac Saint-Jean, où la nature était alors très sauvage, la lutte des colons contre les forces de celle-ci

(1) *Monsieur Ripois et la Némésis*, p. 124.

(2) *Ibid.*, p. 282.

(3) *Ibid.*

semble offrir aux yeux de Louis Hémon un rapport très significatif avec le sport. « Elle [la mère Chapdelaine] se fit le chantre des gestes héroïques des quatre Chapdelaine... de leur bataille contre la nature barbare et de leur victoire de ce jour (1). » Cette « nature barbare » impose aux colons une discipline extérieure des plus sévères.

Mais la discipline intérieure de ces colons est aussi forte que celle que leur impose la nature. Par conséquent, ils acceptent avec la même simplicité rude ce que le sort leur donne, bon ou mauvais.

Voilà pourquoi le respect très évident pour le catholicisme dans *Maria Chapdelaine* ne nous surprend pas : c'est là la discipline intérieure que Louis Hémon recherchait. L'a-t-il acceptée ? C'est très probable.

M. Charles Chassé, dans son article sur Louis Hémon, dit que *Maria Chapdelaine* est un ouvrage qui « a été aussi conçu par lui-même, en ce qui le concernait, comme un moyen de défricher sa propre personnalité, de lui faire rendre son maximum » (2). Remarque très juste.

Sa vie parmi ce peuple d'origine normande et bretonne a dû éveiller en Hémon ses instincts de Breton. Car c'est un trait breton que d'osciller entre le conservatisme et la rébellion.

L'accent de mélancolie du livre n'est pas du pessimisme, c'est l'écho des émotions d'un homme qui a souffert et qui, instinctivement, pendant qu'il écrit son roman, tourne vers sa vie un regard rétrospectif.

Maria Chapdelaine est le chef-d'œuvre né de l'accord parfait entre la personnalité de Louis Hémon et le milieu où il a placé son sujet.

3.

Ce fut toujours chez les humbles que Louis Hémon chercha les sujets de ses romans et de ses contes. Ce choix devait être

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 53.

(2) *Louis Hémon, précurseur de la littérature sportive. Bretagne*, avril 1935, p. 107.

inspiré par l'intérêt qu'il portait à l'âme simple et à l'être primitif. C'est donc la psychologie de l'âme simple qui est au premier plan de l'œuvre de Louis Hémon. L'intrigue ne lui fournit que l'occasion d'opposer ses personnages au milieu choisi.

Dans une série d'articles sur les *Tendances nouvelles du roman contemporain* (1), Edouard Maynial discute les divers aspects du roman exotique. Parmi les raisons de la soudaine éclosion des romans exotiques en ce siècle, il compte pour l'une des moindres le succès de Pierre Loti et l'esprit d'imitation.

L'expansion coloniale française du dernier quart du XIX^e siècle, la part de plus en plus grande qu'a prise l'Afrique du Nord dans la vie nationale ; l'influence de la littérature anglaise et la vogue du roman d'aventures sont des faits qui expliquent suffisamment la floraison de ce genre (2).

D'après M. Maynial, on peut distinguer dans le roman exotique quatre catégories : D'abord, certains romanciers, suivant les traces de Loti, ont tâché d'échapper à leur « moi ». Deuxièmement, d'autres ont cherché l'élément de neuf dans d'autres pays. Troisièmement, d'autres encore ont vu dans les terres lointaines des champs d'expérience pour quelque thèse ou quelque enquête sociale : ceux-ci ont fait, affirme M. Maynial, de la littérature coloniale plutôt qu'exotique. Enfin arrivent ceux qui, plutôt que de montrer des paysages neufs et des décors inédits, ont voulu faire jaillir de leurs romans l'âme même du pays qu'ils peignent.

Le critique poursuit : « C'est un art analogue (3) de suggestion des milieux et des âmes qui donne à *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon sa grande valeur. Bien que l'action nous transporte à l'autre bout du monde, ce roman sur le Canada a

(1) Edouard Maynial, *Les Tendances nouvelles du roman contemporain* : II. *Le Roman exotique. Chronique des lettres françaises*, janvier 1923.

(2) Nous n'avons pas fait allusion à la guerre mondiale, parce que Hémon est mort en 1913.

(3) Analogue à celui qui se manifeste dans *René Leys* de Victor Segalen. Paris, 1922.

sa place marquée tout auprès du plus beau roman que nous ayons sur la Chine. Même respect pour la valeur des âmes perdues dans l'immensité des terres sans limite ou des civilisations millénaires, même lutte entre le rêve mystique des hommes et la farouche hostilité de la nature, même contraste entre la vie morale la plus délicate et la plus désolante réalité (1). »

Ainsi si nous avons le droit de désigner du nom de romancier exotique celui qui fait sortir de son œuvre l'âme d'un pays, c'est-à-dire nous fait croire que le roman aurait pu être écrit par un écrivain du pays, Louis Hémon, certes, se rattache par ses procédés littéraires à cette catégorie d'écrivains.

Aux critiques canadiens et anglais a échappé un cri d'étonnement lorsqu'ils ont vu Louis Hémon faire vivre dans ses pages, d'une vitalité intense, une partie du Canada et la ville de Londres. Ce don de faire ressortir des mœurs étrangères, étrangères par leur intensité tout au moins en ce qui concerne le Canada, est, à notre avis, un titre de gloire pour Louis Hémon, qui mérite d'être signalé.

L'œuvre londonienne de notre auteur suggère des comparaisons entre lui et certains romanciers anglais et français. Mais sauf l'influence de Kipling, qui avait contribué à façonner son âme, ces ressemblances paraissent être fortuites. On hésiterait à parler d'influence décisive, pour la raison d'ordre psychologique que Louis Hémon semble répugner d'instinct et par individualisme à jouer le rôle de disciple.

C'est plutôt de George Gissing et d'Arthur Morrison que de Dickens qu'on peut rapprocher Hémon comme interprète des pauvres à Londres, car il y a chez Dickens un optimisme et un humour qu'on ne trouve pas dans l'œuvre londonienne de Louis Hémon.

Gissing fut pessimiste. Il n'eut aucun espoir de guérir les maladies de la société qu'il décrivait. Dans le *Nether World* (2) seul, tous les personnages sont du peuple, bien que

(1) Edouard Maynial, *Chronique des lettres françaises*, janvier 1923, p. 182.

(2) 1889.

celui-ci paraisse dans plusieurs de ses autres romans. Son attitude à l'égard du peuple est un mélange de pitié et de mépris, car il était, au fond, aristocrate et intellectuel.

Ce n'est certes pas sous le rapport du tempérament que Louis Hémon peut être comparé à Gissing. Les personnages que dépeint ce dernier, vus à travers une sensibilité raffinée, paraissent de temps à autre grotesques et peu vraisemblables. Hémon, au contraire, avec sa large pitié et sa prédilection pour l'être primitif, avait su pénétrer sous les traits extérieurs de ses personnages pour révéler le fond humain de leur caractère.

Il est bien possible que Louis Hémon n'ignorât pas l'œuvre d'Arthur Morrison sur l'East End de Londres.

Par sa critique de la société, son goût pour le sport et son mépris de l'argent, Louis Hémon rappelle Maupassant, quoique le fond de sa personnalité se distingue nettement de celui de Maupassant, pessimiste au point de déplorer le malheur d'être né.

Deux des contes de *La Belle que voilà*, *La Peur* et *La Vieille*, font penser aux contes de Maupassant. Et *Monsieur Ripois et la Némésis* étale le cynisme égoïste de l'homme à femmes tout comme le *Bel-Ami* du conteur normand.

4.

Les personnages de Louis Hémon peuvent être classés en cinq catégories d'après l'ordre de l'apparition des diverses parties de son œuvre : les Anglais, les Irlandais, les Juifs, les Français et les Canadiens-Français. Des représentants d'autres races, cependant, se rencontrent çà et là dans ses pages ; des êtres tels que la petite Taoufa, venue des mers du Sud ; des Chinois ; des Allemands ; un Belge, un Maltais, des Italiens, etc. C'est toute une population cosmopolite qui habite Londres, dans l'East End de la ville surtout.

Nous allons examiner les personnages de l'œuvre londonienne de Louis Hémon, avant de voir ce qu'ils ont de commun avec les paysans de *Mariâ Chapdelaine*.

Outre les humbles et les submergés de la ville de Londres, la haute et la petite bourgeoisie et l'aristocratie anglaises paraissent dans l'œuvre de Louis Hémon. Mais dans l'ensemble de son œuvre, celles-ci, et surtout l'aristocratie, ne sont qu'esquissées. La classe riche est cependant le fond sur lequel apparaît plus aiguë la misère des pauvres.

Dans son œuvre londonienne, c'est le Celte qui intéresse le plus Louis Hémon : deux de ses personnages les plus importants sont des Irlandais, le Mike O'Brady de *Colin-Maillard* et le Pat Malone de *Battling Malone*. Il n'est guère possible de préciser l'exactitude du personnage de Mike O'Brady, où Hémon a voulu faire la synthèse du caractère de l'Irlandais primitif, car la critique anglaise n'est pas unanime sur ce point. La critique irlandaise, telle qu'elle nous est apparue à travers nos recherches, refuse d'agréer Mike O'Brady comme Irlandais. Mais on peut affirmer que Louis Hémon a saisi l'âme britannique — si l'on peut dire — et l'a dépeinte d'un point de vue anglais où ne se trahit pas sa nationalité française.

Les principaux personnages masculins sont décrits très sommairement, en ce qui concerne leur aspect extérieur. Des trois protagonistes de ces récits londoniens, car on peut dire, d'une façon générale, que l'ensemble de *La Belle que voilà* nous montre une classe de la société plutôt que des individus, c'est Pat Malone qui est le mieux dépeint. En fait, Mike O'Brady ne nous est montré que sous les traits d'un beau garçon fort et sain. M. Ripois est un homme de petite taille, aux traits communs, à la mine avantageuse ; comme le Bel-Ami de Maupassant, il est fier de sa moustache légère.

Les jeunes filles sont dépeintes avec plus d'attention. Les portraits de Taoufa, de Sal et de Lizzie Blakeston dans *La Belle que voilà* sont charmants. De Miss Gordon-Ingram, dans *Colin-Maillard*, Hémon a tracé une image exquise. Le portrait de Hannah Hydlemann, la belle Juive du même roman, plus réaliste, frappe moins. On sent avec quel plaisir

Louis Hémon a dû créer la figure d'Ella, la jeune fille romanesque qui est comme une brise fraîche de printemps dans la vie sordide de M. Ripois.

D'une façon générale, tous ces personnages offrent entre eux ce trait de ressemblance de posséder, au physique, un corps sain, au moral, quelque chose d'ingénu et de primitif. C'est l'influence du sport qu'il faut voir à l'origine de cette disposition de Louis Hémon à créer des personnages du même genre. Même M. Ripois se rattache à l'être primitif en ce qu'il subit l'influence des saisons, comme les animaux. Le changement du décor n'éveille chez lui que sensations physiques.

La manière à laquelle recourt Hémon pour évoquer ses protagonistes peut être définie, selon nous, un art de suggestion. Par touches discrètes et subtiles il crée une personnalité vigoureuse et vivante. Et ce n'est pas d'un point de vue extérieur à l'être intime des personnages que nous voyons la vie dans ces pages, mais bien avec leurs yeux et à travers leur âme. Leur vie est d'autant plus intense que l'auteur étudie soit un seul personnage ou un groupe, telle la famille Chapdelaine qui entoure Maria.

Hémon a habilement saisi la psychologie de l'âme simple en qui l'émotion se traduit par des actes de violence et qui souffre de ne savoir exprimer que ses pensées de tous les jours.

L'amour, cette force qui appelle en général l'analyse chez les romanciers français, joue un rôle restreint dans toute l'œuvre de Louis Hémon, si l'on excepte M. Ripois, encore n'est-ce point, à vrai dire, l'assurance comme sentiment que l'on ressent chez ce personnage. La vie de l'âme, aux yeux de Louis Hémon, est riche d'autres instincts.

La vie familiale semble d'autant plus resserrée dans *Maria Chapdelaine* qu'elle est absente de l'œuvre précédente. Cette famille Chapdelaine est forte, courageuse et endurcie au travail. Le foyer et l'église sont le centre de son existence.

Tous les personnages de *Maria Chapdelaine* sont sains et en quelque sorte idéalisés, sauf le prêtre et le médecin, contre

lesquels bien des Énadiens-Français ont protesté, car ils ne les reconnaissent pas comme vrais. Tous ces gens donnent aux chagrins et aux misères de la vie leur exacte valeur. Ils sont forts de leur discipline à la fois extérieure et intérieure et, s'ils se lamentent quelquefois sur la dureté de la vie, c'est parce que, après tout, ils sont humains. Leur honnêteté et leur simplicité sont touchantes. Hémon les a doués de tous les traits de caractère idéal qu'il a pressentis chez cette forte population de colons économes et vaillants de la région du lac Saint-Jean.

La personnalité de Maria imprègne tout le livre, bien que Hémon ne nous donne, sur ses traits extérieurs, aucune indication plus précise que ces mots « une belle grosse fille » (1). De plus, elle ne parle guère et ne dit rien qui mérite d'être retenu, sauf la phrase finale du roman. Tel a été cependant l'art de Hémon, que Maria Chapdelaine reste parmi les personnages les plus nobles et les plus exquis de la littérature française.

Hémon a peint les autres personnages avec plus de détails : mais ses procédés sont toujours discrets et subtils. Toutes les personnes qui paraissent dans le roman vivent avec intensité sans que la personnalité de l'auteur semble intervenir pour diriger leur volonté.

C'est toujours à cause de l'influence du sport dans la personnalité de leur créateur que les personnages de *Maria Chapdelaine* se rattachent à ceux de l'œuvre londonienne de Louis Hémon. Ils doivent, à nos yeux, leur valeur artistique à ce même goût pour le sport qui devait enrichir l'âme de notre auteur.

Maria est, certes, l'être primitif élevé à la dignité du type littéraire, car elle est « proche de la nature, qui ignore les mots » (2). François Paradis, avec « son air de hardiesse ingénue » (3), semble nous apporter « quelque chose de la nature

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 11.

(2) *Ibid.*, p. 155.

(3) *Ibid.*, p. 39.

sauvage « en haut des rivières »... (1) » Et enfin Samuel Chapdelaine, qui parle de « faire de la terre » avec « une flamme d'enthousiasme et d'entêtement dans les yeux » (2), est de ceux « en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure » (3).

5.

Un des grands talents de Louis Hémon est son évocation puissante des milieux ; il se rattache à une certaine lignée du roman réaliste par l'importance qu'il donne au cadre. Ses personnages ne sont pas dégagés des conditions ordinaires de la vie, mais influencés et moulés par celle-ci.

C'est avec le même réalisme sain et sincère, discipliné par un je ne sais quoi d'équilibré, dont parle M. Firmin Roz dans son bel article sur *Maria Chapdelaine* (4), que Louis Hémon traite ses sujets. Il est vrai qu'il nous montre M. Ripois avec un réalisme âpre poussé vers le naturalisme, mais tout de même Hémon se maîtrise avec sévérité, sauf dans la dernière partie du roman qui concerne la Némésis de Ripois, et étudie son vilain personnage avec calme et détachement, même s'il laisse entrevoir le peu de sympathie qu'il lui inspire. La méthode de Louis Hémon reste la même dans toute son œuvre, seulement développée ou restreinte suivant les proportions de l'ouvrage.

Notre auteur ne s'attarde pas sur les détails ; sa manière est directe. Il se préoccupe de donner du relief aux personnages qu'il étudie. C'est avec le même art de suggestion dont il se sert pour peindre ses personnages qu'il évoque son milieu. C'est parce que son réalisme s'en tient à l'essentiel qu'il a saisi la réalité immuable de Londres et que son œuvre londonienne ne date pas ; elle reste aussi actuelle qu'à l'époque

(1) *Ibid.*, p. 69.

(2) *Ibid.*, p. 32.

(3) *Ibid.*, p. 40.

(4) *Revue Bleue*, 1921, pp. 491-493.

de sa composition. Hémon ne semble pas avoir étudié son cadre par préoccupation pseudo-scientifique. Il a voulu montrer la vie telle qu'il l'a vue. Et son œuvre est sous ce rapport une éclatante réussite.

Que l'image de Londres dans l'œuvre de Louis Hémon soit exacte, pleine de couleur locale et d'atmosphère, le témoignage de la critique anglaise est unanime à l'affirmer. D'une façon générale, nous pouvons en dire autant des scènes canadiennes de Hémon. Sa vision du réel est directe et intense.

Maria Chapdelaine est le meilleur exemple de la manière dont Hémon étudie son cadre. Dans ce petit roman, rien n'est sacrifié au pittoresque gratuit. Chaque trait tombe en son juste accord ; et l'ensemble soutient avec vigueur et force les personnages de Maria et de ceux qui l'entourent. C'est une vision extérieure du monde transposée sur le plan de la conscience, car la réalité ne nous est en général montrée qu'à travers les yeux des personnages, mêlée au jeu de leurs âmes.

* * *

Hémon semble avoir mieux aimé la nouvelle que le roman. Sauf *Monsieur Ripois et la Némésis*, ses romans forment plutôt de longues nouvelles.

Il a dû se rendre compte, après avoir écrit celui-ci, que la longueur conventionnelle du roman n'était pas dans son genre. *Monsieur Ripois et la Némésis* ne donne pas l'impression d'une œuvre unie. Le récit traîne de temps à autre et les diverses parties ne semblent être reliées que par le personnage central. Les aventures de M. Ripois pourraient fournir le sujet de plusieurs contes.

Si nous passons en revue l'œuvre de Louis Hémon depuis *Lizzie Blakeston* jusqu'à *Maria Chapdelaine*, nous y remarquerons la préoccupation constante de bâtir des ouvrages de forme sévère et simple.

Colin-Maillard se divise en deux parties presque égales en

longueur ; les dernières vingt pages du roman, qui amènent le dénouement, se rattachent en effet à la première division de l'ouvrage aussi bien qu'à la seconde.

Le socialisme et la religion, les deux grandes forces qui façonnent le sort de Mike O'Brady, se présentent à lui à travers deux femmes.

Battling Malone est une œuvre plus harmonieusement construite que *Colin-Maillard*. Nous pouvons établir dans le roman trois divisions, dont les deux premières égales en longueur : 106 pages chacune, et la troisième longue de 56 pages. Chaque partie est bâtie sur l'un des trois combats importants dans la vie de Pat Malone.

La forme de *Maria Chapdelaine* est la plus classique de toute l'œuvre de Louis Hémon. Le roman porte la marque d'une forte et sévère discipline. Avec une simplicité qui frappe par sa beauté, Hémon en a exclu tout ce qui ne s'accorde pas avec l'ensemble. Tout est simple : le récit, les personnages et le style.

Il y a même un rapprochement à faire avec les règles du théâtre classique. Car d'une manière générale, bien entendu, les unités de lieu et d'action y sont respectées. Quant à l'unité de temps, la durée de l'action est réduite à un minimum.

* * *

La structure des romans de Louis Hémon ne varie guère. Nous sommes plongés d'emblée dans le milieu. Dans *Colin-Maillard* une série de notations rapides fixent l'itinéraire et nous livrent au fur et à mesure les impressions de Mike, qui vient d'arriver à Londres. Les premières pages de *Battling Malone* nous révèlent l'accablement des aristocrates anglais, protecteurs de sport, devant la défaite de leurs hommes par des Français. La recherche d'un champion anglais commence immédiatement. *Monsieur Ripois et la Némésis* et *Maria Chapdelaine* débutent de la même façon. « M. Ripois franchit le seuil du restaurant du *Littoral*... et s'arrêta quelques

instants sur le trottoir (1). » C'est le même procédé dans le roman canadien-français. « *Ite Missa Est*. La porte de l'église de Péribonka s'ouvrit et les hommes commencèrent à sortir (2). »

Le premier chapitre, jamais long, présente en général les faits essentiels du roman. Du moment que le milieu est fixé et le personnage principal campé, les péripéties se suivent sans laisser l'attention s'égarer. Dans *Colin-Maillard*, cependant, Louis Hémon n'a pu résister à la tentation d'écrire sur une manifestation socialiste et sur le marché de Middlesex Street quelques pages qui sont du reportage, tout simplement. Ces pages, excellentes dans leur genre d'ailleurs, nous font assister, en quelque sorte, à la préparation du cadre par Louis Hémon.

Le dénouement de *Battling Malone* ainsi que celui de *Monsieur Ripois et la Némésis* n'est pas très savamment construit. Le premier est, à nos yeux, un peu forcé. C'est vraisemblable, certes ; mais on a l'impression que Louis Hémon a voulu tout simplement terminer son récit. Nous doutons que les amis ou plutôt les faux amis de Pat l'eussent abandonné après sa première défaite, car il était encore très jeune et assez inexpérimenté. Par conséquent, la mort de Pat ne semble pas être fatalement inévitable, du moins à cette époque de sa vie.

La Némésis de M. Ripois paraît être arbitraire et, au fond, peu convaincante. En général, la critique anglaise pense que Ripois, individu sur qui elle a épuisé la gamme du vocabulaire pour exprimer le mépris qu'il lui inspire, est incapable d'éprouver un sentiment de remords.

* * *

Le symbolisme joue un rôle important dans ces romans. Tout le monde connaît les trois voix qui parlent à Maria dans

(1) *Monsieur Ripois et la Némésis*, p. 1.

(2) *Maria Chapdelaine*, p. 5.

Maria Chapdelaine, dont la troisième est « la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre » (1). Mike O'Brady, dans *Colin-Maillard*, se voit finalement entre les mains des « puissances invisibles » (2) qui descendirent dans sa vie ; « ... une main toute-puissante balaya de son cœur sa vie et ses pensées de bien des mois et... il les vit soudain devant lui comme s'il lisait dans un livre » (3).

Quand Serrurier, le jeune champion français du monde, paraît défaillir devant les attaques furieuses de Battling Malone, le cri de la foule française semble comme une supplication, un je ne sais quoi de surnaturel, qui le rétablit en pleine vigueur. « Une grande clameur était montée de la salle... Elle s'abattit sur le ring comme une grande voix unique à la fois suppliante et brave, un cri tragique d'amante. Et voici que la svelte silhouette blanche qui flottait déjà sembla prise à la nuque par une main surnaturelle, soutenue, raidie, jetée en avant (4). »

L'âme de M. Ripois, qui est incapable de ressentir une émotion généreuse ou noble, se révèle dans une sensation étrange qu'il éprouve quand sa maîtresse passe son bras autour de son cou pour l'embrasser. « Et il lui vint tout à coup une sensation étrange, une sorte de souvenir mystérieux et perçant de femmes appuyées ainsi sur son épaule et dont les caresses l'obsédaient ; de femmes innombrables... qui reposaient la tête sur son épaule et semblaient mendier quelque chose qu'il n'avait pas à donner (5). »

Hémon se sert d'un moyen analogue pour annoncer les changements qui vont survenir dans la vie de ses personnages. Avant que Mike O'Brady n'eût entendu pour la première fois un orateur socialiste, « il ne pouvait se débarrasser

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 201.

(2) *Colin-Maillard*, p. 263.

(3) *Ibid.*, p. 264.

(4) *Battling Malone*, p. 250.

(5) *Monsieur Ripois et la Némésis*, p. 162.

d'une impression confuse que le monde de ce matin-là n'était pas tout à fait semblable au monde des autres jours... » (1) Pat Malone, déçu parce qu'un boxeur qu'il devait combattre a déclaré forfait, rêve en regardant la Tamise. Hémon observe que « le seul fait de rester songeur, de s'étudier lui-même, montrait qu'il avait un peu changé, mystérieusement et à son propre insu » (2). Un bateau d'excursion illuminé passe dans la nuit. Pat entend un écho de la musique venant de ce navire, où il devine, sans doute, la présence des « couples de « sweet-hearts » assis l'un contre l'autre sur les chaises-longues... » Il regarde passer le bateau, « mais quand les lumières et les sons de l'orchestre se furent éloignés, il sentit qu'une irritation sourde et un peu douloureuse lui poignait le cœur » (3). Alors, parce qu'il veut montrer sa valeur à Lady Hailsham, il s'empresse, sans en avertir ceux qui ont charge de lui, de chercher un match avec un célèbre pugiliste nègre. Ainsi le début d'une étape de sa vie va finir pour lui dans la mort.

Hémon se sert du même procédé dans *Monsieur Ripois et la Némésis* et dans *Maria Chapdelaine*. M. Ripois, qui s'était laissé rouler par l'avoué du père de la riche héritière, Miss Barnes, qu'il avait voulu épouser pour sa fortune, sort sans espoir des bureaux de celui-ci. « Et il sentit que ce n'était que le commencement du désastre, que derrière le mur mince de l'avenir, qui s'effrite un peu tous les jours, une autre calamité l'attendait, dont il avait deux ou trois fois deviné la présence cachée (4). »

Dans le deuxième chapitre de *Maria Chapdelaine*, Maria, revenue d'une visite faite chez ses parents, pressentit que sa vie allait être différente. Car, lorsqu'elle vit Eutrope Gagnon elle eut « une impression confuse que commençait une étape de sa vie à elle où il n'aurait point de part » (5). Voilà com-

(1) *Colin-Maillard*, p. 36.

(2) *Battling Malone*, p. 137.

(3) *Ibid.*, p. 139.

(4) *Monsieur Ripois et la Némésis*, p. 250.

(5) *Maria Chapdelaine*, p. 34.

ment Hémon annonce l'amour qui va naître entre Maria et Français Paradis, revu à Péribonka pour la première fois depuis sept ans.

6.

C'est une langue simple et sobre que celle de Louis Hémon. Son style est digne du sujet qu'il a choisi. D'une façon générale, nous pouvons affirmer qu'il écrivit en une prose coulante, nuancée d'humour et d'ironie, dans l'œuvre antérieure à *Maria Chapdelaine*. Dans ce dernier ouvrage, on trouve les meilleurs exemples de ce style limpide, poli à la perfection. Mais il faut se rappeler que la majeure partie de l'œuvre londonienne de Hémon a été fatalement publiée sans être révisée par l'auteur.

La langue de Louis Hémon n'est pas prolixe. Avec un petit nombre de mots sobrement choisis et habilement disposés, il sait suggérer de vastes ensembles aussi bien que décrire des objets menus. Voici comment il nous dépeint la Cité à Londres : « Holborn ressemblait à une ville morte où la haute forteresse rouge de la « Prudential » se dressait, mélancolique et majestueuse, en donjon déserté ; même le Strand, une fois passé Fleet Street, n'avait guère à montrer que la tristesse gothique des « Law Courts » et la solitude saharienne du grand terrain à vendre, qui ne sera jamais vendu (1). » Si Hémon décrit la foule qui oscille entre Whitechapel et Stepney le samedi soir, toute la lumière est concentrée, à ses yeux, sur le trottoir. Tout le reste est un abîme d'obscurité. Ce sont des effets de lumière et d'ombre. « Des gens sortaient de l'obscurité : sous la clarté des vitrines ou les flammes fumantes des lampes de forains, leurs figures s'illuminaient, devenaient un instant proches et vivantes, et disparaissaient de nouveau (2). »

(1) *Colin-Maillard*, p. 25.

(2) *La Belle que voilà : Lizzie Blakeston*, p. 167.

Hémon sait se servir du mot juste qui donne de la force à sa phrase. Voici un exemple : « Dans son cœur flambait l'anarchisme ingénu de tous les O'Brady du Comté Roscommon dont les vies pauvres s'étaient *enseueillées* d'innombrables bagarres (1). »

Dans ses descriptions, Louis Hémon suggère des impressions plus qu'il ne crée des images complètes. Son procédé se voit dans la citation suivante : « Dehors, la nuit était peuplée de clameurs vite étouffées, de lumières qui clignotaient et trébuchaient, de souffles tour à tour brûlants et frais qui galopaient le long des rues (2). » La manière reste la même dans *Maria Chapdelaine*. La nature sauvage devient vivante sous la plume de l'auteur. « Mais voici que du Nord vint bientôt un grand vent froid qui ressemblait à une condamnation définitive, à la fin cruelle d'un sursis, et présentement les pauvres feuilles jaunes, brunes et rouges, secouées trop durement, jonchèrent le sol ; la neige les recouvrit et le sol blanchi ne connut plus comme parure que le vert immuable des arbres sombres, qui triomphèrent, pareils à des femmes emplies d'une sagesse amère, qui auraient échangé pour une vie éternelle leur droit à la beauté (3). »

Hémon réussit très habilement à donner l'impression du mouvement lorsqu'il parle d'objets mécaniques, comme des voitures par exemple, ou du corps d'un homme en action. « Dans Cambridge Circus les voitures tournoyaient comme un vol de goélands, traversant la place pour s'enfoncer dans Charing Cross Road ou dans Shaftesbury Avenue, en longues courbes rapides et faciles comme des coups d'ailes. Leur défilé incessant s'accompagnait d'une grande clameur égale faite de ronflements de moteurs et du bruit crépitant des pneus sur le sol, ressac monotone que les appels de trompe et les hurlements des sirènes perçaient comme des cris (4). »

(1) *Colin-Maillard*, p. 278. C'est nous qui mettons ce mot en italique.

(2) *Ibid.*, p. 46.

(3) *Maria Chapdelaine*, p. 92.

(4) *Monsieur Ripois et la Némésis*, p. 1.

Les Chapdelaine luttent contre la nature en défrichant leur terre. « Edwige Légaré s'était attaqué seul à une souche ; une main contre le tronc, de l'autre il avait saisi une racine comme on saisit dans une lutte la jambe d'un adversaire colossal, et il se battait contre l'inertie alliée du bois et de la terre en ennemi plein de haine que la résistance enrage (1). »

Les sensations de force et de violence qui se dégagent de ces citations sont, à nos yeux, les indications de l'influence du sport qui donne cette vigueur directe et mâle au style de Hémon. Dans *Batling Malone*, notre auteur nous montre Pat qui travaille le ballon dans le gymnase. Il note la force de la détente de Pat, « une détente rapide comme un éclair de lame, nette et brutale comme un coup de marteau, produite avec une torsion brusque des hanches et un déclenchement soudain des muscles anormaux de sa poitrine et de ses épaules, de tout ce terrible mécanisme de cogneur » (2). Il y a ici, comme nous l'avons déjà signalé, des comparaisons entre l'activité du corps humain et celle des machines en mouvement.

Dans ses descriptions de personnages, Hémon mêle fréquemment les traits extérieurs à ceux du caractère. Voici comment il nous dépeint M. Ripois : « Sa figure un peu commune, aux traits moyens, se faisait dure et mauvaise quand il songeait à cela. Il se levait sur les orteils, soulevant ses talons de terre pour faire jouer ses jarrets élastiques, et regardait fixement de l'autre côté de la place les lumières du Criterion. Inexplicablement, il lui semblait à ce moment-là que lorsqu'il serait débarrassé de cette femme il aurait droit à plus de luxe en même temps qu'à plus de liberté, et qu'il pourrait goûter alors un peu de cette vie large qu'il désirait : dîners fins... vêtements de bonne coupe ; soirées selon son bon plaisir, avec des femmes souvent différentes dans la vie desquelles il saurait s'insinuer habilement, sans leur rien donner (3). »

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 54.

(2) *Batling Malone*, p. 79.

(3) *Monsieur Ripois et la Némésis*, p. 8.

Les paroles que Louis Hémon met dans la bouche de ses personnages s'accordent avec la simplicité de leur état. Dans *Maria Chapdelaine*, il n'y a pas de déclaration d'amour banale, pas d'éloquence futile entre François Paradis et Maria. « Il hésita encore, et la question qu'il allait poser changea sur ses lèvres.

« — Vous serez encore icitte... au printemps prochain ?

« — Oui.

« Et après cette simple question et sa plus simple réponse ils se turent et restèrent longtemps ainsi, muets et solennels, parce qu'ils avaient échangé leurs serments (1). »

On trouve dans les pages de Louis Hémon des traces d'humour. Signalons le jeune Télesphore, dans *Maria Chapdelaine*, qui veut fusiller le démon, cause de ses errements. « Le fusil lui paraissait à la fois plus plaisant et plus sûr et il rêvait d'un combat héroïque, d'une longue tuerie dont il sortirait parfait et pur, délivré à jamais des embûches du Malin (2). »

L'ironie est un trait caractéristique de l'œuvre antérieure à *Maria Chapdelaine*. Tout en vivant à Londres, Hémon resta bon Français. Il paraît avoir été froissé par l'attitude de mépris des Anglais à l'égard des étrangers et surtout des Français, leurs voisins les plus proches. Il fait constamment allusion à ce sentiment dans son œuvre, avec une ironie quelquefois acerbe. En effet nous trouvons des phrases comme celle-ci : « Un Français boxant ! C'était un paradoxe du dernier ridicule ; une plaisanterie en action ; un défi lancé à la raison et au bon sens ! (3) »

Dans ses récits londoniens, Hémon s'est servi de mots anglais, tout comme il a émaillé la langue de *Maria Chapdelaine* d'expressions en usage au Canada français. Il y a des phrases frappantes dans l'œuvre de Hémon, telle l'« *Ite Missa Est* » par laquelle débute *Maria Chapdelaine*. Colin-Mail-

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 76.

(2) *Ibid.*, p. 28.

(3) *Battling Malone*, p. 3.

lard se termine sur un « On va rire ! dit Mike O'Brady ». Et pour clore ce chapitre citons ces lignes de *Battling Malone* : « Boss... — cria-t-il d'une voix étranglée, tremblant de violence contenue — mettez-moi dans le ring avec ce nègre-là, et je lui arracherai la tête ! (1) »

(1) P. 146.

CHAPITRE II

L'examen détaillé de l'œuvre londonienne.

SOMMAIRE :

1. Introduction.
2. Les contes de *La Belle que voilà*.
3. *Colin-Maillard*.
4. *Battling Malone*, pugiliste.
5. *Monsieur Ripois et la Némésis*.
6. Conclusion.

1. Introduction.

Nous voulons, dans ce chapitre, étudier l'œuvre londonienne de Louis Hémon. L'ordre des sections dépend exclusivement de notre choix personnel, puisque, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, la majeure partie de ses ouvrages n'est pas définitivement datée.

2. Les contes de *La Belle que voilà*.

Ces contes accusent un talent en voie de formation. On y trouve le résultat d'observations fortes et probes où déjà se trahissent les caractéristiques du romancier qui devait écrire *Maria Chapdelaine*. Nous allons faire un choix des meilleurs et les traiter séparément.

Celui qui voit les dieux nous fait connaître l'âme encore païenne de la petite Taoufa qui ne peut pas comprendre la morale du catholicisme. Et derrière elle, dans l'ombre, se dresse la personnalité mystérieuse du vieux « Celui qui voit les dieux » en qui elle a une confiance superstitieuse.

Father Flanagan et son neveu, Timmy, un jeune médecin, dirigeaient un petit dispensaire, soutenu par une société philanthropique catholique, dans le quartier asiatique de l'East End de Londres.

Un soir, Taoufa entra dans leur dispensaire au grand plaisir des deux hommes, légèrement découragés par les pauvres résultats de leur croisade.

Après que son neveu eut soigné la main blessée de Taoufa, Father Flanagan la questionna, curieux de savoir qui elle était et d'où elle venait. Il apprit qu'elle était venue d'une île « quelque part entre les Samoa et les Marquises » (1), une île tellement belle et merveilleuse qu'elle n'avait pas de mots pour bien décrire sa splendeur, car elle parlait mal l'anglais quoiqu'elle le comprît fort bien.

Elle avait été élevée dans la foi catholique par des missionnaires français. Mais malheureusement, depuis qu'elle était à Londres, elle avait négligé de pratiquer sa religion « parce que, malgré elle, elle ne pouvait arriver à croire que le Dieu de là-bas fût bien le Dieu qu'il fallait ici... tout était tellement différent... (2). »

Father Flanagan, devenu soucieux pour son âme, voulut savoir avec qui elle vivait. Elle lui expliqua qu'elle était avec deux hommes de son pays, dont l'un, malade, allait mourir, et l'autre était très vieux. Le vieillard, plein de sagesse, était peut-être son grand-père ; le jeune, son mari.

Father Flanagan découvrit, cependant, qu'elle avait quitté son vrai mari, qui n'était pas bon envers elle, pour ce jeune homme qui l'aimait.

Le prêtre lui montra son péché. Mais Taoufa, qui avait un cœur simple, ne put pas comprendre son erreur. Au fond, elle n'avait jamais compris la doctrine chrétienne. Toute sa conduite exprimait une conscience limpide.

Quand Father Flanagan insista, elle invoqua l'autorité de

(1) P. 30.

(2) P. 31.

ce vieil homme mystérieux qui l'avait disculpée de sa faute parce qu'elle et le jeune homme s'aimaient si grandement.

En effet la personnalité de ce vieux, qui recevait les conseils des anciens dieux de son île, creusa un tel abîme entre l'autorité du prêtre et Taoufa que celui-ci décida d'aller lui apprendre la vérité avant qu'il ne mourût. Timmy l'accompagna pour voir le malade.

Arrivé à la maison où demeuraient Taoufa et ses compagnons, Father Flanagan découvrit que « Celui qui voit les dieux » était aveugle et n'apprendrait jamais la fausseté de ses illusions.

La sympathie de l'auteur pour Taoufa est évidente. Il a tracé un portrait charmant de cette petite sauvage, de qui il a souligné la simplicité et la sincérité. Elle appartient, la petite Taoufa aux « yeux chauds » et au « sourire ingénu » (1), à la galerie des types primitifs que Louis Hémon aime. Toute la misère écrasante de Londres n'avait pu souiller son charme naturel.

Avec un sens inné d'artiste, Hémon a su éviter de nous montrer Father Flanagan sous des traits qui pourraient blesser.

Tout en nous dépeignant l'âme de Taoufa, Hémon a puissamment évoqué le personnage du vieil homme dont la personnalité vient jeter comme une ombre sur le conte quoiqu'il n'y paraisse qu'à la fin et ne dise aucun mot. Cependant « Celui qui voit les dieux » fait ressortir davantage l'âme primitive de Taoufa.

Tout dans le conte sert à nous montrer Taoufa. Quel contraste entre cette île heureuse d'où elle est venue et le triste quartier qui l'héberge ! « Et l'angoisse des damnés qui songeaient au Paradis ne pouvait être plus terrible que la tristesse de ceux qui songeaient à leur île, dans le froid des rues boueuses, entre les hautes maisons grises, sous un ciel chargé de pluie ! (2) »

(1) P. 29.

(2) P. 33.

Nous reprochons à ce conte un certain manque de simplicité. A notre avis, les traits exotiques sont trop soulignés, ceux des matelots chinois par exemple.

* * *

La Destinée de Miss Winthrop-Smith paraît avoir été écrite après 1906, puisque dans ce conte, on trouve des allusions aux enquêtes faites par le gouvernement des Etats-Unis au sujet des abattoirs de Chicago en 1906.

Le sujet de ce conte est très simple. Sous des traits d'humour et d'ironie, Hémon nous montre la mesquine vanité de Miss Winthrop-Smith qui refusa l'occasion de mener une vie saine et heureuse dans les faubourgs de Londres, à cause d'un propos flatteur dit négligemment par son employeur.

Miss Winthrop-Smith, sténo-dactylographe dans la firme Harrison, Harrison and Co Limited, courtiers maritimes, avait reçu une offre de mariage de la part de W. G. Firkins, pépiniériste. Mr. Firkins demeurait à Leytonstone et était aussi un coreligionnaire de Miss Winthrop-Smith.

Excessivement timide, il avait écrit sa demande officielle. Miss Winthrop-Smith, qui relisait sa lettre dans le tramway qui la conduisit vers son bureau, pensa que Mr. Firkins aspirait trop haut, car elle était très fière d'être membre d'une firme puissante.

Miss Winthrop-Smith réfléchit constamment pendant la journée à la décision qu'elle devait prendre, bien qu'elle pressentît qu'elle allait refuser le brave Firkins, avec sa « bonne figure honnête » et ses « yeux bleu clair » (1).

L'image de Mr. Firkins et de ses pépinières se présentait à ses yeux alors qu'elle se rendait à son travail, pendant qu'elle contemplait le brouillard à travers les vitres du tramway, qu'elle maniait avec dégoût au déjeuner une tranche de bœuf qui la fit penser aux « révélations horribles des abat-

(1) P. 105.

toirs de Chicago » (1) et, enfin, durant l'après-midi fatigant.

Juste avant la fin de la journée, une affaire importante retint Mr. Harrisson Junior, qui voulait partir. Il fallut envoyer des lettres et des télégrammes. Après que Miss Winthrop-Smith eut tapé la dernière lettre, l'employé principal parla au patron avec éloges de la rapidité de la dactylographe. Le jeune homme, impatient de s'en aller, répondit : « Oui ! Miss Winthrop-Smith est une virtuose, une vraie virtuose (2). »

Cette approbation de son employeur mit son importance en lumière. Par conséquent, elle écrivit un mot à Mr. Firkins, refusant son offre de mariage.

Après avoir mis la lettre dans la boîte postale, elle fut frappée par l'aspect triste et laid de Bishopsgate Street où se trouvaient les bureaux de sa firme. La jeune dactylographe se rappela alors les charmes des pépinières de Leytonstone et en fut attristée. « Elle resta immobile, les pieds dans la boue, le cœur serré, songeant à toutes ces choses inestimables qu'on refuse un jour, et qui ne reviennent jamais plus (3). »

Louis Hémon a très bien peint l'indécision de Miss Winthrop-Smith en mêlant savamment les images qu'elle se fait des pépinières à Leytonstone, où la pluie tombe en gouttes fraîches et la terre est molle et élastique, avec la réalité sordide qui l'environne.

L'unité du conte est assez forte, car Hémon a exclu toute chose qui ne contribue pas à faire ressortir ce contraste frappant. La stupidité de Miss Winthrop-Smith en paraît d'autant plus évidente, bien que l'auteur n'ait pas négligé l'effet que pouvait produire sur la psychologie de la jeune fille le rôle, important à ses yeux, qu'elle jouait dans l'activité de la firme.

(1) P. 109.

(2) P. 116.

(3) P. 119.



Dans *La Foire aux vérités*, Hémon raconte la faillite d'un pauvre cordonnier juif dans sa recherche de l'idéal.

Le cordonnier, vieux et faible, travaillait tous les jours désespérément dans sa boutique située au-dessous du passage misérable où donnait la porte unique de la chambre. Cette pièce était pauvre et petite « mais assez grande pour que la lumière de l'unique bec de gaz ne pût l'éclairer qu'en partie » (1).

La vie était dure pour lui parce que ses clients, pauvres aussi, exigeaient toujours beaucoup de travail contre très peu d'argent. Par conséquent, il ne pensait pas à l'avenir, comme le faisaient au contraire la plupart de ses compatriotes ambitieux. « C'était le présent qui comptait, le présent qui renaissait avec le tic-tac de chaque seconde et contre lequel il fallait se débattre sans fin (2). »

De ses sept enfants, il n'en restait qu'un avec lui ; les autres s'en étaient allés dans l'espoir d'améliorer leur condition.

Leah Gudelsky, qui vivait avec son père, était en train de mourir d'une maladie imprécise qui l'avait laissée en état d'infériorité physique. « Elle était monstrueusement grasse, d'une graisse qui bourrelait ses mains et tendait sur une figure énorme la peau couleur de cire, mais il était facile de voir que sa vie s'en allait (3). » Elle passait ses journées assise dans un vieux fauteuil dans l'ombre de la pièce, mangeant sans arrêt des sucreries qui, seules, faisaient vivre ses nerfs presque paralysés.

Il arrivait que le cordonnier, qui travaillait comme de coutume, reçût la visite d'une jeune évangéliste. Devenu rêveur quand la jeune fille lui dit qu'en Christ seul se trouve la vérité, le vieux Juif se mit à penser à haute voix à ses

(1) P. 122.

(2) P. 127.

(3) P. 123.

recherches de la vérité, tout en continuant son ouvrage.

Il avait vu la vérité en face plusieurs fois car il y en a de toutes sortes. Il admit qu' « il y a une vérité pour chacun » tout en se demandant « mais combien est-ce qu'elles durent ? (1) » Pressentant l'objection de l'évangéliste, Gudelsky ajouta : « Oui ! vous allez me dire qu'il n'y a qu'une vérité, la vôtre ; et que vous en êtes sûre ; mais moi aussi j'ai été sûr ; j'ai été sûr plusieurs fois ! (2) »

Sa figure montrait « la morsure d'une faim inapaisée qui se serait réveillée tout à coup » (3), quand il parla de son expérience à Varsovie. Dans cette ville il avait voulu mettre un terme, avec d'autres, à l'injustice et à la misère qui y régnaient. Cette recherche de la vérité finit, cependant, « en un soir, au milieu des cris et du sang versé... (4) »

Il était venu à Londres espérant trouver la vérité cette fois, car « il ne s'agissait plus que de travailler dur et d'obéir aux lois... (5) » Gudelsky ne devait pas entrer dans son « héritage » (6). Son courage et sa patience n'avaient servi à rien. Cette nouvelle vérité était morte aussi. « Elle a mis des années à mourir, en s'effaçant un peu chaque jour (7). »

Maintenant qu'il était vieux, il n'espérait plus rien. Ses enfants auraient peut-être plus de chance que lui. La vie d'un homme n'est pas assez longue pour chercher la vérité : voilà pourquoi il faut avoir des enfants.

Après que l'évangéliste, embarrassée, quoique sûre d'avoir raison, fut partie, Gudelsky se mit à penser que Leah trouverait peut-être la vérité plus tôt que ses autres enfants. Ce serait pour lui aussi le moyen de réaliser son rêve.

Le caractère du vieux Juif s'élève majestueusement de la misère qui l'environne, et l'abîme apparaît entre sa situation

(1) P. 132.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) P. 137.

(5) P. 136.

(6) P. 137.

(7) *Ibid.*

et son rêve, aiguisé par la lutte incessante contre la faim qui le presse. Les premiers paragraphes, qui campent ce cordonnier dans son milieu, sont impressionnants. C'est une image qui touche au pathétique que Louis Hémon a tracée de lui. Car Gudelsky est un personnage vivant, toujours occupé de son ouvrage, que Hémon nous présente d'une manière discrète. Tantôt il regarde en soupirant un soulier qu'il vient d'achever, tantôt il enfonce un clou avec son marteau dans le cuir d'un autre. Le travail lent du vieux cordonnier souligne son triste abandon du rêve qui l'avait pénétré avant qu'il ne devînt vieux.

Ce vieil homme las se rapproche plus ou moins de l'être primitif par les traits suivants : « Sous la lueur jaune du gaz, sa figure ridée avait une expression de simplicité ingénue, l'air d'attention naïve d'un homme qui cherche laborieusement à bien faire (1). »

La figure de sa fille mourante, Leah, qui semblait toujours « attendre... l'appel qui devait venir » (2), rend le fond de l'histoire, déjà gris, encore plus désolant.

La mort sera pour Gudelsky, aussi bien que pour Leah, le seul refuge où fuir une vie qui les avait asservis.

Louis Hémon a certainement dépeint le personnage de la jeune évangéliste avec beaucoup de respect, comme l'a bien noté René Bazin : « Ici, dans *La Foire aux vérités*, il aurait pu aisément faire tourner à la caricature le portrait de la petite milicienne de l'Armée du Salut. L'ingénuité de la tentative y prêtait... (3) »

La personnalité de la jeune fille apparaît tout imprégnée de sa foi. « De l'évangéliste se dégageait un appel qui ne se laissait pas étouffer, une sorte d'*alleluia* de silence ; une foi sans bornes luisait dans ses yeux clairs, revêtait de dignité confiante ses traits encore enfantins (4). »

(1) P. 131.

(2) P. 125.

(3) *L'Auteur de Maria Chapdelaine : Louis Hémon. Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 533.

(4) *La Foire aux vérités*, p. 130.

Dans ce conte, Hémon a évoqué tout un peuple nombreux qui vit dans l'East End de Londres, les Juifs. Les Anglais et les Irlandais regardent avec hostilité cette race qui sait faire son chemin. « Hier encore, semblait-il, on les avait vus débarquer de la cale des vapeurs allemands ou russes, déguenillés et lamentables... et la seconde génération les trouvait solidement établis dans ces rues du Ghetto débordé... (1) »

La supériorité de ce conte sur les deux précédents, que nous avons examinés, consiste dans l'unité plus serrée et la densité du fond. Hémon se donna plus de peine, sans doute, pour ce conte qu'il destinait au concours du *Journal*.

* * *

Lizzie Blakeston, une longue nouvelle qui parut dans *Le Temps* en 1908, est l'œuvre la plus importante du recueil *La Belle que voilà*.

La famille Blakeston, venue du Lancashire, habitait Faith Street dans l'East End de Londres. Les enfants de ce ménage pauvre, Lizzie et Bunny, n'avaient jamais connu autre chose que leur quartier miséreux, et la pauvreté de leurs parents était telle que le problème de la nourriture avait une vive importance pour eux.

Lizzie était moins affligée que son frère par les jeûnes fréquents, parce qu'elle « avait pour la soutenir au milieu des privations et des déboires, son art qui lui était un idéal et une consolation » (2) : elle était danseuse. Son talent était si grand qu'à l'âge de douze ans, elle était « la meilleure danseuse de Faith Street, de Cambridge Road et peut-être de tout Mile End, simplement » (3).

Un jour, cependant, elle fut chargée des besognes de la maison, car il y avait des besognes à faire dans cette pauvre demeure : « L'entretien sommaire des quatre pièces de la mai-

(1) *Ibid.*, p. 126.

(2) P. 157.

(3) P. 158.

son, la confection occasionnelle des repas, la séduction quotidienne de l'épicier et du boulanger qui refusaient de continuer leur crédit, prirent désormais le plus clair de son temps, et il ne lui resta plus guère de loisirs à consacrer à son art (1). »

A l'âge de quinze ans, Lizzie était encore occupée des soins du ménage, mais elle supportait cette vie monotone et ses fonctions de ménagère sans s'en plaindre parce qu'elle avait peur « des brutalités et des scènes, et s'efforçait d'y échapper » (2). Elle s'attendait tout de même à quelque chose, de très imprécis à vrai dire, qui devait changer sa vie.

Quand son père annonça à Lizzie qu'il lui avait trouvé un emploi dans une corderie de Commercial Road, elle ne manifesta aucune joie : petite fille paresseuse, elle s'y résigna cependant « parce qu'elle était riche de toutes les vertus passives, et puis parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre » (3).

L'arrivée de son oncle Jim à Londres fut un événement dans la vie de la jeune fille, car le vieil homme conçut tout de suite pour elle de l'affection. Virtuose de l'accordéon, il voulut que Lizzie apprît à en jouer. Malheureusement elle ne montrait aucun talent de musicienne. Sa musique ressemblait à « l'appel d'une petite âme élémentaire et triste » (4). Mais un soir, l'oncle joua par hasard de la musique de danse, et Lizzie ne put s'empêcher de danser. Le musicien, d'abord amusé, fut étonné de son talent, et, comprenant que c'était là la vocation de sa nièce, il décida de surveiller son instruction. Son élève s'aperçut, en entendant ses idées bien arrêtées sur la danse, que son idéal était « de monter sur une plate-forme bien sonore et de chanter un air avec ses pieds ; et qu'en dehors de cela, la vie ne serait jamais pour elle qu'une chose incolore et sans joie » (5).

La vie prit un sens aux yeux de Lizzie, car elle avait main-

(1) P. 162.

(2) P. 171.

(3) Pp. 173-174.

(4) P. 184.

(5) P. 189.

tenant un désir. Elle consacra toutes ses heures de liberté aux progrès de son art.

Un samedi soir son oncle l'emmena, d'un air mystérieux, dans un music-hall. Sur les affiches Lizzie vit que la direction avait organisé, afin de découvrir de nouveaux talents, un concours dont le premier prix était de deux livres anglaises.

Lizzie commença à s'y préparer avec joie, car elle sentait que la chose désirée qu'elle avait tant attendue, allait maintenant se réaliser. « L'événement merveilleux qui devait inaugurer l'ère nouvelle avait pris forme, une forme vraisemblablement et indiscutablement réelle (1). »

Quand Lizzie fit son entrée sur la scène du music-hall, elle fut reçue avec enthousiasme par les amies de l'atelier et avec sympathie par le reste de l'auditoire. Elle dansa avec soin et essaya d'exprimer toutes les émotions qu'elle ressentait. « D'une cadence preste et légère, elle fit un naïf *alleluia*, le psaume délirant d'une petite créature jeune et grisée de soleil : et quand le rythme retomba, languit, se traîna un peu, elle leva vers la salle béante ses yeux enfantins, et raconta d'un tapotement incertain et monotone sa courte vie incolore, longue d'ennui, son espérance découragée, le rêve encore mal défini, obscur et fragile (2). »

Lizzie gagna le premier prix : mais à son désespoir rien ne fut changé, « la vie allait reprendre comme autrefois, avec cette différence qu'elle n'avait plus rien à attendre.

« Elle ne comprenait pas bien ce qui s'était passé. Elle ne savait pas à qui s'en prendre ; mais il y avait eu quelque part une malhonnêteté, un vol ; et comme ce qu'on lui avait escroqué était son dû, son unique bien et l'essence de sa vie, l'injustice était si criante et le vol si cruel qu'un Dieu juste n'aurait jamais dû les tolérer (3). »

La petite fille se révolta contre la perspective des longues années grises qui s'offraient à elle. Ses deux livres dépensées,

(1) P. 202.

(2) P. 211.

(3) P. 215.

sa misère reparut « et l'autre voix au dedans d'elle recommençait sa clameur lamentable, lui rappelait sans répit son désespoir, semblait la pousser vers quelque redoutable asile » (1).

En effet, la pauvre Lizzie trouva la vie tellement détestable qu'elle décida de se jeter dans la Tamise.

Elle avait peur de l'eau noire mais le souvenir de son malheur la rendit résolue. « ... Lizzie se couvrit les yeux de ses mains, marcha droit devant elle, sentit le sol manquer sous ses pieds, et se laissa aller en frissonnant... (2) »

Lizzie Blakeston est un personnage très touchant car, comme le dit Louis Hémon, « elle ne pourrait jamais avoir l'air d'une héroïne, d'une héroïne de rien » (3). Elle n'est qu'une jeune fille du peuple, dont le seul talent est de savoir danser un peu. Quand elle se regardait dans un miroir, elle voyait, « sans illusion possible, la figure d'une petite jeune fille ennuyée et lasse, qui se préparait à travailler toute la journée, pour huit shillings par semaine, et n'aimait pas cela » (4). Elle n'a aucun trait extérieur qui puisse la distinguer du reste de son sexe. Elle est paresseuse, travaille parce qu'il le faut, jusqu'au moment de sa rébellion ; sa simplicité est inaltérable, et son sourire pâle. Elle semble être de ces personnes qui passent inaperçues dans la vie.

Mais aux mains de Louis Hémon elle devient une personnalité qui ressort de son milieu médiocre et miséreux, pour rejoindre tous ceux qui ont été méconnus : son sort tragique nous émeut profondément.

Son rêve d'une existence supérieure est d'autant plus pitoyable qu'elle ne peut se figurer d'abord ce que sera cette nouvelle vie et qu'elle ne sait, plus tard, préciser de quelle façon le concours devrait changer son existence. « A partir de samedi tout allait changer, l'horloge du temps allait

(1) P. 224.

(2) P. 238.

(3) P. 228.

(4) *Ibid.*

s'arrêter une seconde et repartir, allègre, pour battre la cadence heureuse des jours nouveaux... (1) »

Hémon nous a présenté, avec beaucoup de simplicité, la vie chétive de ce petit être primitif. Son pessimisme est implacable et sa manière détachée, bien que sa sympathie soit toujours évidente.

La manière dont il maîtrise son émotion apparaît dans les pages pathétiques où il nous montre Lizzie rentrant de l'atelier chez elle, son premier salaire dans la main, car elle a peur de le perdre. « Ce ne fut qu'après un peu de temps qu'elle s'avisa que cet argent étant bien à elle; elle pouvait se demander comment elle allait le dépenser... (2) » Parce qu'elle croit que ses parents s'attendent à en recevoir une partie, elle se résout, en un élan d'héroïsme, à leur donner cinq shillings et à n'en garder que trois pour elle-même. Arrivée chez elle, elle trouve son père qui l'attend et veut tout prendre. « Elle ouvrit la main gauche, sa pauvre main moite où les trois pièces d'argent avaient laissé leur empreinte sur les doigts crispés, et quand sa main fut vide, elle comprit définitivement que ce monde n'était qu'une erreur... (3) »

Hémon a bien réussi à montrer l'horreur et la misère de ce pauvre quartier de l'East End. « ... c'est une circonstance curieuse que tous les hommes sont sans travail dans Faith Street, et comme il n'y a rien chez eux qui les porte à la joie, ils s'en vont poursuivre leur idéal de la seule manière qui leur soit possible, deux pence le verre, au-dessus d'un comptoir de bois » (4).

Les enfants restent dehors et s'amuseant de leur mieux en faisant un feu où ils tâchent de se pousser l'un l'autre. « A des intervalles irréguliers, ils rentrent dans les maisons pour voir s'il y a quelque chose à manger, mais sans grand espoir (5). »

La description que Louis Hémon a donnée de Faith Street

(1) P. 207.

(2) P. 176.

(3) P. 178.

(4) Pp. 160-161.

(5) P. 161.

rappelle d'une façon générale un passage de l'introduction de *Tales From Mean Streets* d'Arthur Morrison. « Nul événement du monde extérieur n'a son contre-coup dans cette rue. Les nations peuvent s'élever, ou s'écrouler : mais ici la journée alignera ses vingt-quatre heures de la même façon qu'elle a fait la veille, et fera le lendemain. Au dehors il peut y avoir du désaccord des partis, des guerres, ou des bruits de guerre, ou des fêtes publiques... (1) »

Arthur Morrison décrivit avec la même pitié et sympathie que Louis Hémon les pauvres de l'East End de Londres. Il est bien naturel, à notre avis, qu'ils aient réagi tous les deux de la même manière contre la misère qu'ils y ont vue.

Hémon, soucieux de bien évoquer l'East End, n'a pas négligé de revenir sur l'hostilité des Anglais pauvres à l'égard des Juifs. Mais n'oublions pas que tous ces détails sont choisis comme fond afin de bien camper le personnage principal. Aux yeux de Lizzie, cette race est marquée « du sceau indiscutable des races inférieures, mal connues, latines, turques ou nègres, qui s'agitent dans les contrées vagues du Sud, sur lesquelles ne règne pas encore la paix britannique » (2). Ce trait d'ironie rappelle l'irritation de Louis Hémon, causée par l'attitude anglaise, que nous avons signalée, envers les Français.

Lizzie Blakeston est un conte bien construit. On peut diviser cette nouvelle en trois parties, dont les deux dernières sont à peu près égales quant à la longueur. La première division montre le milieu et la personnalité de Lizzie. La seconde précise son idéal ; et la troisième renferme la rébellion de Lizzie et le dénouement de l'histoire.

* * *

Les autres contes de *La Belle que voilà* sont médiocres. *La Peur* — conte sportif qui avait paru dans *Le Vélo* — ne

(1) Londres, 1894, p. 17. V. pp. 159-160 de *Lizzie Blakeston*.

(2) *Lizzie Blakeston*, p. 169.

nous apprend rien de plus sur la personnalité de Louis Hémon. Ces pages, qui semblent s'inspirer de Kipling, ressemblent davantage, dans la réalité, au conte du même nom, de Maupassant, si l'on veut absolument chercher une ressemblance.

La Vieille, qui dépeint le désir de mourir d'une vieille paysanne française, est choquant par l'excès de naturalisme. La manière dont Hémon a traité ici ses personnages ressemble fort à celle de Maupassant.

La Belle que voilà, l'autre conte de sujet français, est à notre avis, une histoire sentimentale sans grande valeur.

Dans *Le Dernier Soir* enfin, Hémon raconte la triste soirée que trois amis passent ensemble avant de se quitter peut-être à jamais.

C'est une fois encore la misère des pauvres que montre le conteur. Le manque de travail force Tom et Sal à partir, celui-là pour devenir soldat, celle-ci pour occuper la place qu'elle a trouvée à Yarmouth chez un patron de réputation douteuse, alors que Bill restera.

Tous trois sont des âmes simples. « Ils se turent... parce qu'on ne leur avait appris que juste assez de mots pour exprimer leurs pensées de tous les jours, et qu'ils ne connaissaient pas de paroles qui pussent dire leur navrement hébété, le ressentiment sourd que leur inspirait la force des choses, la dureté du sort qui les séparait (1). »

* * *

Le recueil de *La Belle que voilà* montre un talent de conteur, chez Louis Hémon, qui sait rendre dignes de la littérature les douleurs et les aspirations obscures des humbles de Londres, qu'il nous a dépeints avec un réalisme sincère, nuancé de pitié et d'humour.

(1) Pp. 58-59.

3. *Colin-Maillard.*

Dans *Colin-Maillard*, Louis Hémon nous présente l'être primitif aux prises avec la civilisation moderne, à laquelle il ne sait se conformer. Ce roman oppose également le Celte à l'Anglo-Saxon. Le premier poursuit un idéal dont il ne sut préciser la forme, si bien que sa recherche devint un jeu de colin-maillard. Le protagoniste, l'Irlandais Mike O'Brady, est la victime de son âme primitive, trop simple pour le monde moderne. Il trébuche à travers la vie sur « des choses inexplicables, des choses sans nom, qui vivaient dans son cœur et le poussaient à leur gré » (1). Il ne peut y avoir qu'une solution de ces problèmes, c'est la mort. Tout en étudiant Mike, Louis Hémon exprime en accents douloureux son âme de révolté.

Mike O'Brady a dû s'expatrier à cause d'une affaire d'honneur que la police de Dublin n'eût pas comprise comme il le fallait. Arrivé à Londres, il a su se procurer un emploi dans un entrepôt où il peut accomplir « sa tâche en homme libre, sans zèle servile ni surmenage » (2).

Pendant plusieurs semaines, Mike s'occupa à s'orienter dans son nouveau milieu où il ne se trouvait pas tout à fait à son aise parce qu'il ne put jamais, à cause des Juifs si nombreux dans l'East End, « perdre l'impression qu'il se trouvait là en pays étranger » (3). Bien que les Saxons ne fussent pas des hommes de sa race « il les connaissait bien et les comprenait à peu près » (4) même s'ils étaient des ennemis et des hérétiques.

Un jour, Mike entendit pour la première fois de sa vie un orateur socialiste et devint socialiste lui-même sur-le-champ. Toutes les injustices dont avait parlé l'orateur attisèrent sa colère. « C'était donc cela ! Il le savait depuis des années et des

(1) P. 270.

(2) P. 15.

(5) P. 30.

(4) *Ibid.*

années, presque depuis toujours, qu'on lui avait volé quelque chose ; et maintenant il comprenait tout clairement (1). »

La recherche de l'idéal commença alors pour Mike, bien qu'il rêvât d'une revanche éclatante et violente de la part du prolétariat, car ce furent ses instincts brutaux qui se réveillèrent les premiers. Cependant la vue de sa chambre misérable et sale fit naître en lui des émotions neuves. Toute la misère qu'il voyait autour de lui fit sentir le besoin d'être appuyé et guidé par un être supérieur qui lui expliquerait « les grandes aspirations distinguées qu'il ne pouvait que deviner vaguement » (2), et qui commençaient à le hanter.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'il fit la connaissance du vieux Juif Hydleman et de sa fille Hannah. Il voulut que celui-ci lui expliquât toutes ces choses qui le tenaillaient et qu'il ne comprit d'ailleurs pas. Mais Hydleman, qui parlait volontiers de la misère des pauvres et de l'injustice qui les écrase, ne dit jamais les mots qui auraient pu faire comprendre à Mike son propre cœur. Mike continua, cependant, à le visiter car il aimait secrètement Hannah sans s'en rendre compte et il espérait toujours que Hydleman résoudrait son énigme. Tout en se rendant un soir à la boutique de Hydleman, Mike « s'émerveillait grandement de se sentir si troublé, de percevoir en lui le jeu confus des forces ignorées » (3). Arrivé là, il découvrit qu'Hannah venait d'être fiancée. Tout d'un coup, Mike se sentit un intrus et partit en murmurant des excuses.

Une fois dehors, il se dit : « C'est fini, cette histoire-là, bien fini.

« Et ce qu'il reniait ainsi ce n'étaient pas seulement les soirées dans l'arrière-boutique, la voix de Hydleman peuplant la pièce sombre de griefs irrémédiables, la silhouette d'Hannah sur le seuil, c'était aussi la vision des jours parfaits qui s'était fanée sans approcher ; le grand espoir dont il avait

(1) Pp. 39-40.

(2) P. 47.

(3) P. 114.

entretenu son cœur avide, et qui ne lui suffisait plus (1). »

Mike avait espéré apaiser la grande soif qui était née dans son âme par le socialisme ; quoiqu'il ne comprît ni comment il entrerait dans son héritage ni comment il se transformerait au point d'être digne de jouir de ses bienfaits spirituels et matériels.

Découragé de voir d'autres trouver des buts qui valaient la peine d'être atteints, tandis que lui, Mike, qui les regardait faire tout en espérant recevoir quelque chose d'eux, ne recevait rien, notre protagoniste abandonna sa première recherche de l'idéal.

Sa seconde recherche commença lorsqu'il devint membre de « l'Institut Chrétien de Limehouse » grâce à l'influence d'une jeune fille de l'Ouest de Londres, Miss Audrey Gordon-Ingram. Captivé par elle, Mike goûta pour la première fois « la douceur d'être ignorant et simple lorsque l'on connaît quelqu'un à qui l'on peut se fier » (2).

Ce fut donc dans la religion que Mike espéra trouver ce qu'il cherchait. Il s'était confessé publiquement un dimanche bien qu'il ne comprît pas « exactement ce qu'on attendait de lui... Debout, et se balançant d'un pied sur l'autre, il regardait sans voir par-dessus les rangées de têtes et sondait péniblement son cœur obscur. Que voulait-il donc ? Ah oui ! La paix ; la grande paix ! (3) »

L'intérêt de Mike pour la religion devint vite de l'enthousiasme, mais se limita cependant à la personne de Miss Gordon-Ingram. Il se montra plus ou moins indifférent aux sollicitations de Wilkins et de John Boulter, deux des membres les plus importants de l'Institut.

Mais chaque fois qu'il pensait à la jeune fille, « Mike ne pouvait se débarrasser de l'impression obscure qu'il avait encore quelque chose à attendre d'elle... (4) » Par conséquent,

(1) P. 118.

(2) P. 136.

(3) Pp. 174-175.

(4) P. 204.

quand il apprit qu'elle était partie en voyage, il eut « la sensation de s'en aller à la dérive vers des mers perfides, sur un radeau d'ombres et de fantômes » (1).

Mike se vit la victime de puissances malveillantes et se crut persécuté par la main du Seigneur pendant la période des vacances de Miss Gordon-Ingram. Mais quand il se rendit compte un jour que la jeune fille devait revenir, tout fut remis en ordre dans son esprit.

Malheureusement Miss Gordon-Ingram revint fiancée et devait partir avec son mari en Egypte très peu de temps après. Mike, qui pensait à fréquenter de nouveau l'Institut, fut ahuri de ces nouvelles. « On venait de le pousser, au moment même où il retrouvait sa foi et son repentir... et il avait la sensation de... tomber sans fin (2). »

Au désespoir, Mike alla aux « Trois Dauphins » et y commença à boire. Son état d'esprit était tel qu'« il avait l'impression très nette, et complètement inexplicable, que ce jour-là n'aurait pas de lendemain, du moins pas de lendemain qui comptât » (3).

Il éprouva quelque temps après une sorte d'ivresse spirituelle au cours de laquelle il revit toute sa vie à Londres comme s'il la lisait dans un livre. Tous les grands désirs qui avaient allumé son cœur étaient maintenant morts.

Quand il eut terminé de raconter toutes ses expériences, depuis son arrivée à Londres, à Wynn, la barmaid, il vit que le patron, qui avait déjà voulu le faire mettre à la porte une fois, allait l'insulter à nouveau. Il l'attaqua donc immédiatement, et, sans que personne pût l'immobiliser, il étrangla son ennemi.

Le roman se termine avec l'arrivée de la police. Et il est permis de supposer que Mike paya son crime de sa vie.

(1) P. 232.

(2) P. 259.

(3) P. 262.

* * *

C'est avec une merveilleuse subtilité que Louis Hémon a essayé de nous faire pénétrer dans la psychologie de cet Irlandais du bas peuple. Mike O'Brady qui, par définition, devrait être simple et direct, subit les impulsions les plus contradictoires. C'est une « lutte sourde, en lui-même, du barbare ne rêvant que bataille, violence et rapine, et de l'idéaliste qui cherche le secret de la vie » (1).

Le caractère de Mike O'Brady se résume dans ses grandes lignes en celui de l'être primitif doué de muscles forts, de la violence terrible de la race, du réalisme brutal de l'enfant et de l'idéalisme du Celte. C'est un être à l'âme simple, qui ne sait résoudre sa destinée et qui, du moment que personne ne s'occupe plus de lui, se sent perdu.

Pendant son séjour à Londres, deux forces ont dirigé sa vie : le socialisme et la religion. Mais il ne les a vues qu'à travers deux jeunes filles, Hannah Hydleman et Audrey Gordon-Ingram. Par conséquent le motif de sexe, quoique idéal ici, n'est pas sans importance pour bien saisir la personnalité de Mike. « Ses camarades auraient dit que cela ressemblait bien à Mike O'Brady d'aller rôder autour d'une belle fille, blanche, jaune ou noire... (2) »

Quand Mike arriva à Londres, il fut heureux du « bonheur facile d'un beau garçon sain, fort et content de soi » (3). Il eut aussi, nous informe Hémon, « la curieuse habitude de s'énumérer parfois mentalement, l'une après l'autre, et avec une attention scrupuleuse, toutes les raisons qu'il avait d'être heureux » (4). Ces raisons étaient toutes, d'une façon générale, d'ordre extérieur. Il était content parce qu'il était en bonne santé, qu'il avait un emploi où il pouvait travailler souvent

(1) André Chaumeix, *Louis Hémon. Le Gaulois*, 22 mars 1924.

(2) *Colin-Maillard*, p. 11.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 16.

près de l'eau et à l'air libre et, enfin, parce qu'il pouvait promener dans une grande ville inconnue « une âme de barbare » au milieu d'une population d'ennemis héréditaires (1).

La vie des instincts était très forte chez Mike. Pendant que Hydleman lui parlait de l'injustice qui triomphait en ce monde, il regardait Hannah et songeait « et sa songerie était peuplée d'images qui étaient à moitié des idées, et à moitié des instincts vieux comme le monde : si cette femme et lui s'étaient rencontrés en d'autres temps, bien avant la naissance des villes... il l'aurait prise dans ses bras sans rien dire, et sans rien dire elle aurait refermé ses bras sur lui, parce qu'ils étaient tous deux jeunes et affamés de vie, et que rien ne les séparait » (2).

Mike n'avait jamais pu saisir l'idée de la révolution blanche que prêchaient les orateurs socialistes et les détails techniques de la grande cause lui échappaient. Du moment qu'il entendait parler un orateur socialiste pour la première fois, il voulait de l'action. « ... Mike, déjà lassé de principes impersonnels et de grandes idées, rêvait secrètement d'une revanche immédiate et particulière prise sur la personne d'un des voleurs d'héritage... (3) »

Mike était prédisposé à épouser la cause du socialisme car celui-ci n'était en somme, sous un autre nom, que la lutte ancienne de l'Irlande contre les oppresseurs. Son fond de violence s'était déjà réveillé avant qu'il eût entendu les doctrines socialistes, à la vue du patron des « Trois Dauphins ». « Il sentait en lui toute la haine féroce de sa race contre ceux qui possèdent les maisons et les terres, contre les maîtres que protègent les lois, et il se dit qu'il y avait ici encore un tort qu'il ne pourrait jamais redresser, mais qu'il pouvait toujours s'en souvenir et le faire payer avec usure ; n'importe quand, à n'importe qui, pourvu qu'il le fît payer ! (4) »

(1) *Ibid.*, pp. 16-17.

(2) *Ibid.*, pp. 100-101.

(3) *Ibid.*, pp. 41-42.

(4) *Ibid.*, p. 24.

Mike n'avait de respect ni pour les lois ni pour l'ordre : « Des lois ! des lois ! Qui donc voulait des lois ? Sa force montait en lui comme une marée (1). » Donc, quand il s'intéressait au socialisme, ce qui était en lui de la nature d'un enfant brutal se montrait matérialiste.

Mais en même temps son tempérament d'idéaliste devenait évident. A cause de son extrême ignorance, ce désir de l'absolu était énigmatique pour lui. Il ne pouvait demander ni des conseils ni des explications, car il ne savait pas s'exprimer. Il se rendit compte que « ses idées n'avaient été que de grandes formes indécises qu'aucuns mots ne pourraient rendre » (2).

Cette tendance à subir les influences d'autrui — car Mike était toujours timide avec les gens qui semblaient instruits — fit de lui un être faible au moment où sa paisible vie de Londres fut déséquilibrée par le socialisme. Ses muscles forts ne pouvaient plus lui servir dans ces vagues désirs d'une vie supérieure qui le hantaient. « Il avait pour le moment perdu sa belle assurance d'autrefois et la paix de son cœur... (3) » De plus, toute idée, si l'on peut dire, lui parvenant à travers ses émotions, la vie de Mike fut d'autant plus bouleversée qu'il ne comprenait pas clairement son amour pour Hannah Hydleman.

Par conséquent, cet être primitif, qui n'avait reçu de ses ancêtres que la même « âme fruste et obscure, proche de la terre qui les portait où les premières grandes semailles ne faisaient lever qu'une moisson d'élans maladroits et d'aspirations incompréhensibles » (4), ne put qu'abandonner son rêve avec le douloureux sentiment de sa faiblesse au moment où Hannah sortit de sa vie. D'ailleurs Mike eut fait un mauvais choix en s'appuyant sur Hydleman : car, n'ayant jamais

(1) *Ibid.*, p. 91.

(2) *Ibid.*, p. 109.

(3) *Ibid.*, p. 114.

(4) *Ibid.*, pp. 113-114.

compris Hannah, il ressentit toujours une crainte presque superstitieuse à son égard.

La part d'idéalisme chez Mike devint plus grande même avant qu'il fût membre de « l'Institut Chrétien de Limehouse ». Il se rendit compte à son vif étonnement que les choses matérielles qu'il eût voulues lorsqu'il était socialiste ne suffiraient plus à son bonheur. Sa recherche de l'idéal devint plus aiguë, comme en témoigne son intérêt pour la religion.

Il subit ici encore l'influence d'une jeune fille et beaucoup plus profondément que la première fois, car elle fut d'une bonne volonté infinie et prit comme membre de l'Institut un intérêt sincère à sa personne. Par conséquent, Mike attendait d'elle l'interprétation de cette nouvelle vie qu'il désirait. Ainsi la religion ne put être pour lui qu'une chose superficielle dont il ne sut saisir le vrai fond. Hémon montre ceci dans les pages où il décrit le premier dimanche que Mike passa à l'Institut.

Mike écouta pendant quelque temps avec indulgence le Révérend Keeling. Il l'eût considéré comme un fou inoffensif « si ce n'avait été pour l'appui que lui prêtait Miss Gordon-Ingram » (1). Mike était prêt à accepter tout ce qu'elle déclarerait méritoire. Cependant après qu'elle eut fait son discours, il « sentit qu'il était toujours au seuil du royaume merveilleux... se demandant ce qu'il lui restait encore à faire. Le salut, la paix, l'état de sainteté heureuse où elle l'appelait ; la consolation et le grand espoir, il voulait cette chose-là, quel que fût son nom » (2). Mike attendit donc un signe d'elle pour entrer. Au moment où il vit ses yeux fixés sur lui furtivement, pour un instant, après que le prédicateur eut invité ceux qui désiraient se repentir à se confesser, Mike déclara qu'il voulait le salut.

Les manifestations religieuses de Mike n'avaient par conséquent aucune valeur spirituelle pour lui. Il était toujours

(1) *Ibid.*, p. 167.

(2) *Ibid.*, p. 172.

l'être faible qui subissait les impulsions incompréhensibles de son âme fruste. Ceci est évident dans la scène de la grande réunion de l'Armée du Salut où Mike en donna encore une preuve à la surprise de son compagnon John Boulter, qui en fut choqué. Mike avait confondu la voix d'une chanteuse avec la personnalité de Miss Gordon-Ingram et ses émotions l'avaient alors forcé à exprimer sa foi reconnaissante. « Mike se pencha sur le balcon de l'amphithéâtre et reposa son front sur ses mains. Oh ! Ce chant ! Cette voix qui semblait le symbole émouvant du grand appel, de cette faim du cœur qui le mordait par moments, s'apaisait ou disparaissait, revenait, et s'en allait de nouveau sans se laisser comprendre ! Elle brûlait, tenaillait ; elle le poussait en avant, trébuchant et aveugle, vers des appuis dont il n'était jamais sûr. Que voulait-elle de lui cette fois ? (1) »

On ne saurait trop insister sur l'influence de Miss Gordon-Ingram dans la vie de Mike O'Brady. Il l'aima beaucoup plus profondément qu'il n'avait aimé Hannah, dont les dons physiques simplement l'avaient attiré. Encore une fois, Mike ne se rendit pas compte de son amour, puisqu'il dit à Wynnie : « Non ! Grâce à Dieu ! Je n'ai jamais pensé à elle comme cela (2). » Cependant Mike pressentait très vaguement ses émotions à l'égard de Miss Gordon-Ingram. « Et cette jeune fille qui était partie ! Entre son départ et la faillite des aspirations de Mike il n'y avait clairement aucun rapport ; et pourtant en quelque sorte, tel qu'il essayait de l'expliquer, ce départ, et la futilité des consolations divines, et son abandon de tout espoir, semblaient mystérieusement entremêlés (3). »

Mike avait déjà éprouvé ce sentiment d'abandon pendant les vacances de Miss Gordon-Ingram. Il avait attribué l'accablement de son cœur et de son âme à des puissances malveillantes. Tout en décrivant la douleur de Mike, Hémon note :

(1) *Ibid.*, p. 226.

(2) *Ibid.*, p. 271.

(3) *Ibid.*, p. 270.

« Il n'avait pas cette satisfaction que les raffinés et les subtils trouvent à analyser leur peine et à s'en faire une sorte d'orgueil amer (1). »

Après que Mike se fut montré si faible, sans raison valable, il fut fatalement perdu dans un monde trop compliqué pour lui du moment qu'il apprit que Miss Gordon-Ingram allait quitter définitivement l'Institut.

Il se réfugia alors dans l'anarchisme et tua le patron du saloon-bar qui avait asservi Wynn timer. Tous ses rêves d'idéal l'avaient quitté ; et tout ce qu'il sut comprendre, ce fut la barre de fer qu'il tenait dans les mains. « Rien ne comptait plus ici-bas que la dureté lourde qu'il sentait entre ses paumes, le jet de métal tangible, réel, indiscutable, facile à comprendre, qui sculptait tout puissamment les fragiles crânes humains (2). »

Les dernières pages du roman sont excellentes ; Louis Hémon se sert des procédés symboliques afin de révéler comment Mike se réfugia dans l'anarchisme. C'est une manière habile de terminer et de récapituler l'odyssée spirituelle de Mike qu'a employée Hémon, car, Mike étant incohérent, il nous montre les pensées fragmentaires de son esprit obscur sous la forme d'images brouillées.

Les puissances invisibles, nous informe Hémon, descendirent pour la dernière fois dans la vie de Mike O'Brady pendant qu'il se saoulait aux « Trois Dauphins ».

Après quelque temps, l'ivresse ordinaire passa et Mike se trouva « en marge du monde, dans la paume des dieux » (3) dont il entendit les voix. Alors ce ne fut pas Mike, qui abandonna son rêve d'idéal. Les forces, qui devaient résoudre sa destinée, vinrent du dehors. Hémon s'exprime ainsi : « Or, ce qui advint à Mike... c'est qu'une main toute puissante balaya de son cœur sa vie et ses pensées de bien des mois... (4) »

Hémon a bien peint Mike O'Brady, et celui-ci demeure

(1) *Ibid.*, p. 240.

(2) *Ibid.*, p. 278.

(3) *Ibid.*, p. 264.

(4) *Ibid.*

toujours semblable à lui-même pendant les péripéties du roman. Le fond de sa personnalité d'être primitif ne subit aucune modification profonde, ainsi que le montre la fin du roman, bien que sa soif d'idéal se soit aiguisée.

Nous avons dit ailleurs que la critique anglaise n'est pas unanime quant à la vraisemblance du portrait que Louis Hémon a peint de l'Irlandais. Le critique du *Times*, cependant, admet l'authenticité du portrait de Mike. Voici ce qu'il en dit : « ... et le caractère de Mike... est l'image vivante d'un jeune Irlandais aux prises avec des difficultés » (1).

Mais on peut lire, dans le *Irish News* du 13 décembre 1924, sous la signature de Shournagh, le reproche suivant : « L'idée curieuse qu'un auteur français s'est faite d'un Irlandais à Londres. » Tout en admettant que la conception de Louis Hémon au sujet d'un ouvrier irlandais serait plus vraisemblable que celle de l'écrivain anglais en général, le critique irlandais affirme que Mike aurait dû s'appeler « Jacques quelque chose » car il est Français. Les objections de ce critique paraissent, à notre avis, quelque peu fantaisistes. Quel qu'il soit, Mike n'est pas Français et il a, certes, selon nous, pas mal de traits irlandais.

La lutte intérieure de Mike, d'après M. André Chaumeix, « est un sujet qui n'est guère vraisemblable en pays catholique, mais qui témoigne d'une profonde connaissance de l'âme irlandaise, imprégnée malgré tout du puritanisme saxon » (2). M. Chaumeix voit dans les amours de Mike, qui restent idéales, ce qui le différencie d'un jeune anarchiste français ou italien.

C'est une vision irlandaise de Londres que Louis Hémon nous donne. Nous voyons la ville et sa population à travers les yeux du Celte, qui réagit contre ce milieu à la fois avec violence et avec l'idéalisme de race et qui ne peut pas comprendre pourquoi les Anglais ne réagissent pas de la même façon que lui. Même quand Mike est ivre, son ivresse est idéale,

(1) *Times Literary Supplement*, 13 mars 1924.

(2) *Louis Hémon. Le Gaulois*, 22 mars 1924.

tandis que celle de l'Anglo-Saxon serait probablement brutale, tout simplement.

* * *

La race juive joue un rôle important dans *Colin-Maillard*. Nous allons montrer comment Louis Hémon a peint ce peuple dans les personnages de Hydleman et de sa fille, Hannah.

Ces gens apparaissent énigmatiques, car ils appartiennent à une race étrangère à Mike qui ne les comprend pas.

Le portrait du vieux Juif, qui semble aux yeux de Mike un être doué de sagesse surnaturelle, est bien peint, sauf quelques traits qui sont faux. Voici les objections du critique de la *Jewish Chronicle* du 27 mars 1925, qui d'ailleurs paraît connaître l'East End de Londres à fond. D'abord, il affirme que le nom Hydleman devrait s'écrire Heidelmann. Il doute aussi que le vieux Juif assiste à la démonstration socialiste à Hyde Park le jour du sabbat et qu'il s'intéresse violemment à la cause du socialisme. Ce Juif, dit-il, ne parlerait jamais du « royaume des cieux » (1).

Hémon a doué Hannah d'une manière majestueuse et de « la richesse d'un corps massif et sain » (2). Sa beauté attirait Mike mais ses « grands yeux calmes » étaient « pleins du mystère des pensées qu'il ne comprendrait jamais » (3). Hémon nous informe « qu'elle se sentait élue pour un sort rare, désignée par Iahveh pour aider à une étape nouvelle du peuple de son choix, et qu'il était donc de son devoir d'être belle, afin que les hommes de sa race fussent poussés à l'accomplissement de grandes choses par le désir de son corps » (4). Par conséquent, Mike n'osa jamais regarder cette grande fille silencieuse dans les yeux, tant il était impressionné par son allure de princesse en exil.

(1) *Colin-Maillard*, voir p. 84.

(2) *Ibid.*, p. 89.

(3) *Ibid.*, p. 105.

(4) *Ibid.*, p. 96.

Le portrait d'Hannah montre l'influence du sport, dans la manière dont se sert Hémon pour créer ses personnages. Il la montre simple et forte avec « l'équilibre animal du corps sain » (1). Son aspect physique la rendait « proche de ces femmes qu'on se représente à l'aube de l'espèce... (2) »

Le critique de la *Jewish Chronicle* aima beaucoup le portrait d'Hannah qui est, affirme-t-il, digne de sa race et qui donne aux Juifs une leçon de loyauté.

* * *

Nous voyons le portrait de Miss Gordon-Ingram à travers les yeux de Mike. Ce sont donc des impressions confuses que l'auteur traduit. Hémon nous dit qu'« elle n'avait rien d'éthéré ni d'irréel ; sa présence se révélait d'abord sous la forme d'un corps, d'un corps de femme sain et vêtu de chair qu'aucun trait essentiel ne distinguait des corps d'autres femmes » (3).

Telle était la richesse de son caractère que personne ne pensait à ses traits extérieurs. « Mais il était impossible de songer à ses yeux quand elle regardait, ni à sa bouche quand elle parlait (4). » Elle était douée d'une sincérité et d'une bonne volonté infinies qui parlaient au cœur de ces êtres infortunés auxquels elle s'intéressait. Sa bonté se révélait dans sa figure : « Oh ! la tendresse infinie de son visage ! Une tendresse qui vous faisait comprendre aussitôt que vous n'en pouviez espérer qu'une toute petite part, qui serait pourtant assez grande pour apaiser et consoler et guérir (5). »

Quelques minutes encore après qu'il l'eut rencontrée pour la première fois, les traits extérieurs de Miss Gordon-Ingram avaient échappé à Mike. « Il ne revoyait ni ses yeux, ni ses

(1) *Ibid.*, p. 100.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 126.

(4) *Ibid.*, p. 127.

(5) *Ibid.*, p. 181.

cheveux, ni sa bouche, ni la ligne de son corps ; mais il sentait de nouveau sa présence miraculeuse ... (1) »

C'est un portrait idéalisé que Louis Hémon a tracé de cette jeune fille. Il suggère ses traits extérieurs d'une façon charmante : « Elle avait probablement des yeux bleus, lumineux et doux, des cheveux blonds, couleur de toutes les choses blondes, couleur de feuille sèche, de beurre frais, de froment et de bronze usé qui luit. Sa bouche n'était ni une fraise, ni un bouton de rose, mais une vraie bouche, assez large, aux lèvres tendres... (2) »

Le personnage de cette jeune fille riche montre bien la manière simple de Louis Hémon d'évoquer des personnalités vivantes et honnêtes. Tout comme le reste des personnages féminins de notre auteur, Miss Gordon-Ingram est une femme robuste et saine.

* * *

Les autres personnages ne sont qu'esquissés. Wynnïe, la barmaid, semble être un personnage créé pour fournir le dénouement du roman et en même temps pour servir de lien qui unit plus étroitement les deux parties de l'ouvrage. C'était en effet à cause d'elle que Mike fréquentait les « Trois Dauphins ». Mike lui révéla, à elle la première, ses sentiments sur le socialisme et, à la fin du roman, nous l'entendons lui raconter ses expériences à Londres. De plus il la vengea, ainsi qu'il le lui avait promis. Wynnïe est, d'ailleurs, le porte-parole de Louis Hémon, comme l'est Hydleman aussi puisqu'il leur a mis dans la bouche des accents de sa rébellion.

Des deux autres personnages qui méritent quelques mots, John Boulter est le plus frappant. Wilkins est un être faible qui, au moment où Miss Gordon-Ingram quitta l'Institut, abandonna son culte des boissons douces. D'ailleurs, ni Wil-

(1) *Ibid.*, p. 136.

(2) *Ibid.*, pp. 126-127.

kins ni Boulter non plus n'influencèrent Mike qui songeait à eux avec mépris.

Mike trouva plus redoutable Boulter, qui est l'image vivante du fanatique religieux parce que son zèle s'aggravait d'une inlassable curiosité. Hémon l'a peint sous des traits ironiques. Les iniquités de Boulter avant qu'il eût trouvé le salut semblent avoir été « un désert de vice et de perdition, parsemé de parties de quilles, de bouteilles de limonade, et de promenades en cachette avec la demoiselle du pharmacien... (1) »

* * *

Colin-Maillard, œuvre bouillonnante de sève, contient les accents les plus violents de la rébellion de Louis Hémon. Puisque nous en avons déjà tracé les étapes, nous n'allons pas nous y attarder.

Bien que Louis Hémon signale les abus de la société à l'égard des pauvres, il ne suggère aucun remède. Il n'oublie jamais que la raison d'être de son roman est d'étudier Mike. Cependant, il s'est permis de se servir de Hydleman pour exprimer les émotions que fit naître en lui la misère qu'il vit partout dans l'East End.

Le compte rendu de l'allocution d'un évêque, que Wynnie fait lire à Mike dans les dernières pages du roman, ainsi que ses commentaires là-dessus, fournissent à Hémon l'occasion de récapituler les sentiments de pitié et d'indignation qu'il a mêlés à son récit.

Wynnie s'exprime ironiquement au sujet de l'évêque qui avait protesté contre la vague de pessimisme. « La vérité, c'est que s'il s'occupait de nous il ne saurait que faire ni que dire, cet homme ! Il nous dirait probablement que tout ce qui nous arrive, c'est de notre faute, parce que nous avons enfreint les lois du Seigneur. Pauvres vieilles lois ! Comme s'il n'était pas temps qu'on les retape un peu et qu'on les rafraîchisse ! (2) »

(1) *Ibid.*, p. 145.

(2) *Ibid.*, p. 268.

Hémon traite d'une façon moqueuse les diverses sectes religieuses qui paraissent dans le roman. Il semble ne pas s'être rendu compte que l'Armée du Salut, par exemple, est une institution de haute valeur spirituelle, morale et sociale qui se sert de moyens utiles, à ses yeux, au relèvement de l'humanité.

L'ironie, dont se sert Hémon pour peindre les hypocrites qui voudraient conjurer tout danger de l'ordre social actuel par des paroles faciles et avec des intentions tièdes, et surtout sa manière de montrer les sectes religieuses, font penser à la *Nell Horn* de Rosny aîné. Hémon avait lu, sans doute, ce roman, dans lequel Rosny peint avec ironie des réunions de l'Armée du Salut et des scènes dans Hyde Park.

Mais puisqu'il n'y a pas, dans *Colin-Maillard*, cette profusion de scènes photographiées sur le réel comme c'est le cas dans *Nell Horn*, qui se dit roman de mœurs londoniennes, l'œuvre de Louis Hémon restera contemporaine plus longtemps que ne l'a été *Nell Horn*.

D'ailleurs, le roman de Rosny révèle que son auteur est étranger, tandis que celui de Louis Hémon a un ton tout à fait anglais. Le critique du *Times* s'exprime à ce sujet ainsi : « Il n'y a pas de remarque, pas de trait, pas d'attitude de l'esprit de son auteur qui ne soit britannique (1). »

* * *

Nous sommes plongés d'emblée dans le milieu du roman car nous suivons Mike, qui vient d'arriver à Londres, dans ses excursions pour s'orienter dans son nouveau quartier. Il n'y a pas de longues descriptions, mais cependant le roman est plein de couleur locale et d'atmosphère. Voici comment Hémon peint une rue curieuse de l'East End : « ... et Old Montague Street qui est la plus curieuse de toutes, celle qui se rapproche le plus de ce qu'était l'ancien Ghetto ; une artère

(1) *Times Literary Supplement*, 13 mars 1924.

étroite où déborde la vie des maisons trop pleines, où des négoce minuscules se poursuivent tout le jour en d'âpres marchandages (1). »

Si Hémon promène Mike dans Cable Street, il note des détails comme ceux-ci : « Jusqu'à Watney Street les femmes avaient les cheveux tirés et roulés en papillotes ; au delà elles avaient les cheveux bouffants et édifiés avec art. Ce détail, et les noms qui surmontaient les boutiques, indiquaient la frontière approximative entre Erin et Israël (2). »

Hémon se sert en général du milieu pour bien montrer ses personnages, tout simplement. Il a puissamment évoqué le peuple juif dans l'East End non seulement par souci d'artiste qui ne veut pas fausser le portrait du milieu dans lequel il a campé son personnage, mais parce qu'il veut souligner l'incapacité de l'être primitif qu'est Mike de comprendre cette race qui l'environne et qui moule sa destinée.

Cependant, il n'a pu résister à la tentation d'écrire des pages qui n'apportent rien ni au développement du caractère de Mike ni à celui de l'action. Hémon s'est attardé, par exemple, sur la scène de la réunion socialiste du premier mai. De plus, les pages au sujet du marché de Middlesex Strett ne donnent rien au récit, à proprement parler, quoiqu'elles soient intéressantes. Les boniments des marchands amusent Mike, car, comme le note bien Hémon, « quand une chose est drôle, elle est drôle toujours... (3) »

Le roman est bien construit, puisque les deux parties se lient l'une à l'autre sans que l'histoire languisse. La recherche de l'idéal, déjà commencée par Mike dans la première partie, continue, mais plus aiguisée, dans la seconde qui s'ouvre sur la vision de Mike aux « Trois Dauphins », le seul lieu fréquenté par lui qui se trouve dans chaque division du roman. La vue des spiritueux coûteux rappelle à Mike ses anciens désirs des choses d'ordre matériel. Les nouvelles ex-

(1) *Colin-Maillard*, p. 29.

(2) *Ibid.*, p. 74.

(3) *Ibid.*, p. 78.

périences qui l'attendent s'annoncent, car il se doute, sans comprendre pourquoi, que cela ne lui suffira pas.

L'unité du roman persiste parce que le roman est simple dans ses proportions. Les péripéties n'en sont pas nombreuses et d'autre part Mike, qui reste dans son milieu, ne fréquente, d'une façon générale, que les Hydleman, les gens de l'Institut et Wynnne.

La gradation de l'action est bien développée, sans que l'intérêt dans l'étude de Mike traîne, jusqu'à la fin du récit, qui se termine brusquement par le meurtre du patron des « Trois Dauphins ». Hémon, ayant étudié le caractère de Mike à fond, résout les problèmes que s'était posés celui-ci d'une manière qui convient à son âme de barbare. Cette fin du roman est savamment préparée, car Hémon avait déjà montré la faiblesse de Mike pendant la période des vacances de Miss Gordon-Ingram. Soudainement, il nous fait savoir que la jeune fille va quitter définitivement l'Institut et amène son dénouement, qui n'est pas un coup de théâtre, quoiqu'il soit étonnant, parce que Mike avait toujours haï sa victime.

* * *

Mentionnons enfin, pour conclure, qu'on retrouve dans *Colin-Maillard* l'influence du sport.

Nous avons montré ailleurs comment ce goût du sport influence, chez Louis Hémon, sa manière d'envisager la vie. Cette influence découlant du sport s'est mêlée à la trame même du roman et se voit aussi dans sa manière de créer des personnages et dans la raison d'être de la scène de boxe où Hémon s'est visiblement complu à peindre le bref combat entre le capitaine et Mike. Quand Hémon décrit le printemps sur la Tamise, il souligne les sensations que Mike en reçoit. Le vent souffle en lui « une force glorieuse et peu à peu une sorte d'exaltation sauvage » (1).

(1) *Ibid.*, pp. 15-16.

Hémon se révèle à nous dans ce roman. Comment pourrait-on mieux dépeindre sa psychologie que par les lignes suivantes : « Mais le vent venait en rafale clamer que c'était un sacrilège de s'enfermer entre des murailles et d'obéir à des lois mesquines et à des coutumes piétres alors que le monde était plein de vie qui attendait, et qu'à tous ceux qui voulaient vivre et être forts, il soufflerait la force sans compter (1). »

4. *Battling Malone, pugiliste.*

Battling Malone paraît être la première œuvre importante de toute une production littéraire connue sous la dénomination de littérature sportive. Ecrivant dans *Les Nouvelles littéraires* du 6 février 1926 au sujet de Louis Hémon, Henry de Montherlant dit : « Nous avons bien là (avec, paraît-il, le jeune Reutlinger, dont je n'ai rien lu) le vrai précurseur de tout un mouvement... »

Pat Malone, le héros du roman, est un jeune homme de l'East End de Londres qui devint le protégé de Lord Westmount et du « British Champion Research Syndicate » — syndicat fondé en vue de découvrir et de former des boxeurs capables de devenir des champions qui battraient les boxeurs français.

Lord Westmount et son ami le Major, en revenant du Wonderland — salle de boxe populaire dans Whitechapel Road, — aidèrent un soir Pat à échapper à la police. Ils crurent avoir trouvé l'homme digne de rendre à l'Angleterre son ancien prestige dans la boxe car Pat, bien que poids moyen, avait maltraité trois « policemen » dont le plus grand était un boxeur amateur très connu.

L'enfance de Pat avait été sordide. Sa mère, veuve et alcoolique, avait épousé en secondes noces un charretier, alcoolique comme elle, qui brutalisait les enfants.

(1) *Ibid.*, p. 16.

Un soir d'ivresse, il les frappa à coups de pied en présence de leur oncle qui visitait la famille ; celui-ci, outré, le tua. Pat, l'aîné des enfants, se crut également responsable du crime et s'enfuit de la maison.

La vie dure et terrible, qu'il mena dans les rues, le fit devenir un être brutal d'une force incomparable « qui montrait dans chacune de ses attitudes et dans chacun de ses mouvements l'équilibre incomparable des êtres sauvages que la sélection naturelle a laissés survivre parce qu'ils étaient les mieux faits pour le combat et la vie » (1).

Ce fut toujours en se servant de sa force que Pat réussit à trouver des emplois qui le faisaient vivre. Il était donc inévitable qu'il devînt un jour pugiliste et aussi que la protection du « British Champion Research Syndicate » lui épargnât les débuts obscurs coutumiers.

Pat était resté honnête, malgré le milieu qu'il avait fréquenté dans sa jeunesse, et c'est ce que Hémon affirme : « Chose qui pourra paraître étonnante à ceux qui connaissent mal le peuple anglais, cet adolescent brutal ne songea jamais un seul jour à voler, ni à mendier, ni à vivre des gains d'une femme (2). »

Le premier match que Pat disputa le mit aux prises avec un adversaire qui, quoique redoutable, n'avait pas la valeur d'un champion. Pat, qui impressionna l'auditoire du National Sporting Club par « la beauté étrange de son masque à la fois ingénu et violent » (3) gagna facilement, car ce fut la « lutte inégale d'un homme et d'un animal meurtrier » (4).

Emmené un jour par Lord Westmount à Eastbourne, Pat y fit la connaissance de Lady Hailsham, la sœur de son patron, et son cœur fut conquis. Pat, d'ailleurs, ne lui fut pas indifférent, puisque Hémon nous informe qu'« entre cette jeune femme aristocratique et l'enfant de l'East End un lien

(1) P. 58.

(2) P. 63.

(3) P. 104.

(4) P. 106.

surprenant exista quelques secondes, né de la rencontre de leurs deux natures pétries au fond de la même matière violente et hardie » (1).

Furieux de ce qu'un adversaire qu'il devait rencontrer eût déclaré forfait, Pat, brûlant du désir de se distinguer aux yeux de Lady Hailsham, réussit, à l'insu de son entourage et de ses patrons, à faire arranger un combat entre lui et un célèbre pugiliste américain nègre. Il envoya alors à Lady Hailsham, qui lui avait fait l'éloge de son métier, une lettre annonçant ainsi la chose : « Je me bats avec le nègre Sam Langdon... et je le rosserai en pensant respectueusement à vous (2). »

Le match qu'allait soutenir Pat contre le nègre éveilla un vif intérêt dans le public, car l'Angleterre commençait à sortir d'une période d'apathie à l'égard de la boxe. D'ailleurs « ce public s'était... aperçu que John Bull n'était plus le triomphateur jovial d'autrefois, et ç'avait été pour son orgueil natif la plus choquante des surprises » (3).

Après un long et dur combat avec le nègre, Pat, plusieurs doigts de la main droite cassés, remporta la victoire, son grand cœur sauvage ne lui permettant même pas d'envisager la défaite.

Le lendemain du combat, Pat, qui avait passé la nuit chez Lord Westmount, reçut la visite de la sœur de celui-ci. Lady Hailsham, plus ou moins émue par la lecture d'un article de journal relatant le courage de Pat, l'embrassa sur le front et joua pour lui du piano.

Pat crut alors « qu'il avait miraculeusement passé la frontière — la frontière qui séparait les gens du commun de ces autres gens qu'il voyait autour de lui ; et il en resta ébloui » (4).

Lady Hailsham se plut dès lors à fréquenter Pat et à s'amuser de lui. Elle le considérait comme un bel animal et « ce

(1) Pp. 129-130.

(2) P. 148.

(3) P. 159.

(4) P. 212.

qu'elle voyait surtout en lui c'était le moyen d'étonner les gens de son monde et de continuer son record de hardiesse et de bravades » (1).

Pat était content de passer du temps avec elle quoiqu'il donnât à penser à Lady Hailsham qu'il pourrait bien un jour prendre son rôle trop à cœur. Un combat ayant été organisé entre Pat et Serrurier (2), le champion poids moyen du monde, notre héros dut, cependant, commencer à s'entraîner.

Les préparatifs de Pat furent suivis par le public avec une attention d'autant plus anxieuse que tout le monde voulait en finir avec « le cauchemar malsain qui avait paru représenter un instant comme leurs égaux... ces Français pour lesquels ils nourrissaient toujours un invincible mépris héréditaire » (3).

Le combat à Paris entre Pat et Serrurier mit aux prises la force et la science. Serrurier, soutenu par les cris de la foule, sut se rétablir chaque fois qu'il semblait défaillir, et battit Pat.

Abandonné par ses amis, Pat se sentit perdu et alla trouver Lady Hailsham à son hôtel car il avait besoin d'être plaint et consolé. Sous le coup des émotions qui le bouleversaient, il fit une offre de mariage à la jeune femme, dont la réponse fut un long éclat de rire.

Pat comprit alors qu'elle n'avait jamais fait que s'amuser de lui et que maintenant, à cause de sa défaite, tout était fini. Sa colère fut celle de l'être primitif et il se prépara à se venger de ses mains. Lady Hailsham, terrifiée car elle connaissait bien son caractère, recula jusqu'à son chiffonnier et y prit son revolver. Comme Pat continuait de s'avancer, elle tira sur lui et le tua.

(1) P. 218.

(2) Si l'on situe la date de la composition de *Battling Malone* en 1911, le personnage de Serrurier semble rappeler certains traits de Georges Carpentier, le célèbre boxeur français.

(3) Pp. 232-233.

* * *

Le caractère de Pat Malone est plus simple encore que celui de Mike O'Brady de *Colin-Maillard*. Ses traits semblent être un mélange des caractéristiques de l'Anglais et de l'Irlandais. Par son entêtement devant une défaite possible et son courage, Pat rappelle le caractère anglais, et par sa violence et son amour des bagarres, celui de l'Irlandais.

Hémon a tracé un portrait très détaillé de Pat, afin que le lecteur se rende compte du physique du protagoniste et aussi comprenne mieux les scènes d'activité et de force qui lui sont montrées. « Ses yeux gris-bleu, un peu longs, se fermaient souvent à demi et prenaient alors un air de ruse ; sa bouche était longue aussi, avec des lèvres minces toujours serrées et qui souriaient même sans s'ouvrir ; au-dessous de la bouche le menton descendait comme une falaise, s'épanouissant en une mâchoire trop forte d'ossature... qui gâtait l'ensemble d'un masque qui sans cela eût été beau, mais lui donnait un air de force agressive et de ténacité (1). » La jeunesse de sa figure était « encore accentuée par l'expression qu'elle portait d'ordinaire, qui était curieusement simple et hardie — celle d'un jeune sauvage ingénu » (2).

Hémon montre sa connaissance profonde du corps humain dans sa description de celui de Pat. Il nous dépeint les muscles formidables du boxeur, quoique Pat ne soit qu'un poids moyen, avec une précision scientifique. A cause de la formation physique de Pat ses bras « paraissaient grêles, mais grêles à la manière des pattes de certains animaux, qui ne font que servir d'outil aux muscles épais des épaules — grêles et irrésistibles comme le sont les pistons d'acier qu'une machine fait jaillir » (3).

(1) PP. 71-72.

(2) P. 71.

(3) P. 75.

Henry de Montherlant s'exprime ainsi au sujet de la présentation du corps de Pat : « ... ce regard aigu posé sur un corps spécialisé, et cette précision pour le décrire, sont choses dont on dit d'ordinaire qu'elles sont entrées dans notre littérature depuis peu » (1).

C'était une fonction naturelle pour Pat, être « construit spécialement pour le pugilat » (2), que de combattre, car il avait, comme les animaux meurtriers, « les gestes avarés, jamais faits en vain, terriblement simples et efficaces... » (3) »

Malgré sa brutalité, due à son âme d'être primitif et aussi en partie au milieu et à la lutte pour l'existence qu'avait connus son enfance, Pat eut des traits de caractère admirables. Hémon nous informe que Lord Westmount « devinait et appréciait toutes sortes de qualités essentielles, vaillance, générosité, dévouement, profondément enracinées chez ce jeune barbare au grand cœur » (4).

Sa rencontre avec Lady Hailsham changea profondément sa vie, car Pat devint ambitieux de se distinguer à ses yeux. Hémon nous affirme, d'ailleurs, que « l'émotion se traduisait naturellement chez lui en violence... » (5). Cet intérêt que lui inspirait la jeune femme, devenu de l'amour, dut être la cause de la mort de Pat.

Notre auteur s'est servi d'un symbolisme simple, que nous avons décrit ailleurs, pour montrer comment la personnalité de Lady Hailsham réagit sur Pat sans qu'il comprenne bien ces sensations neuves qui le troublent.

Quand Lord Westmount lui reprocha d'avoir cherché un match avec Langdon à l'insu de tout le monde, Pat sentit confusément que le reproche était justifié. Mais « il ne voulait pas expliquer les raisons de son coup de tête, et quand bien même il l'aurait voulu, il eût été absolument incapable

(1) *Les Nouvelles littéraires*, 6 février 1926.

(2) *Battling Malone*, p. 76.

(3) *Ibid.*, p. 106.

(4) *Ibid.*, p. 118.

(5) *Ibid.*, p. 131.

d'exprimer en mots la poussée d'ambitions et de désirs qui était montée brusquement en lui » (1).

En même temps, tous les propos au sujet de Serrurier, et également les souhaits qu'il entendit d'une revanche de la boxe britannique sur les étrangers ne manquèrent pas d'impressionner Pat. Par conséquent, « la cervelle rudimentaire de Pat Malone finissait par se forger une vision un peu ahurissante d'une mission sacrée à accomplir... de Britannia en personne... lui enjoignant de rosser les « forinners »... (2) »

Jusqu'à la défaite infligée par Serrurier, le cœur simple de Pat fut content de sa nouvelle vie luxueuse et de la camaraderie de Lady Hailsham, conséquences de sa victoire sur Langdon.

Après le combat avec le Français, le naïf Pat, accablé par ses émotions d'humiliation rageuse et de vraie tristesse, alla voir Lady Hailsham dans l'espoir d'être consolé par elle, sans se rendre compte que l'intérêt qu'elle lui avait témoigné allait cesser à sa défaite.

Il y a même chez Pat une trace de l'idéalisme du Celte, car il vit en Lady Hailsham, le soir de sa mort, « le symbole de toutes ces choses précieuses qu'il avait bien cru conquérir auparavant et dont il ne se sentait plus maintenant si sûr : le luxe et les mille raffinements de corps et d'esprit qu'il ne pouvait que deviner en bloc, confusément... (3) » Mais Hémon note cependant que « vraiment c'était d'elle qu'il avait surtout besoin » (4).

La réaction de Pat, quand il a découvert que Lady Hailsham s'était amusée de lui tout simplement, est conforme à son caractère violent et simple. La jeune femme n'eut aucun autre recours que de l'abattre à coups de revolver.

(1) *Ibid.*, p. 150.

(2) *Ibid.*, pp. 95-96.

(3) *Ibid.*, p. 262.

(4) *Ibid.*

* * *

Les autres personnages n'ont guère d'importance en tant qu'individus. Ils n'ont d'autre rôle, en dehors des péripéties de l'histoire, que de montrer l'attitude, dans le monde sportif, des amateurs de boxe dans la classe aristocratique et dans le peuple.

Hémon n'a pas réussi à faire de Lady Hailsham un personnage vivant, quoiqu'il l'ait dépeinte avec soin. C'était une belle sportive, « douée d'une vitalité prodigieuse » (1) qui « lui tenait lieu de sentiment et de passion » (2). Elle est « un type de femme, affirme Hémon, qui se rencontre en Angleterre plus fréquemment que ne le laissent soupçonner les romanciers à l'eau de rose, surtout dans les cercles sociaux sportifs et semi-aristocratiques... Un type de femmes qui semblent froides et pures, et qui sont froidement impures ; c'est-à-dire qu'elles accumulent les aventures d'amour sans grand entraînement sensuel et sans y attacher d'importance... pour satisfaire leur curiosité et leur instinct de vivre avec intensité et avec hardiesse » (3).

Pat ne l'intéressa qu'en tant qu'animal de race et lui fournit le moyen de montrer, justement, sa hardiesse.

Lord Westmount, très sommairement décrit, est un personnage artificiel, bien qu'il soit sportif et « doué d'une bonne dose de brutalité joviale et saine » (4).

Toutes ces personnes du grand monde paraissent plus près de la réalité, si nous les considérons en bloc comme membres d'une classe de la société qui s'intéressent au sport et y prennent un vif intérêt. Les scènes du National Sporting Club deviennent, par conséquent, vraisemblables et inté-

(1) *Ibid.*, p. 122.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, pp. 122-123.

(4) *Ibid.*, p. 89.

ressantes en ce qui concerne l'atmosphère et les commentaires sur les combats.

Si, d'une part, le portrait de l'aristocratie qu'a peint Hémon manque d'une certaine exactitude, d'autre part, sa description du peuple montre sa connaissance profonde de la vie de l'East End.

Le tableau, que Louis Hémon a brossé du Wonderland et de ses habitués, révèle l'enthousiasme des pauvres pour la boxe et le type des Anglais d'autrefois qui s'est conservé intact, depuis cent ans, dans les bas-fonds. Cet être est le « John Bull du temps de Napoléon, cet individu massif, stupide, brutal, mais courageux et sublimement obstiné, qui a fait la force d'Albion » (1).

Ce public, violent dans ses manifestations en faveur de n'importe quel boxeur qui lui plaît, finit cependant toujours par rendre hommage à ce qu'il estime le plus : l'entêtement courageux. « La banqueroute inattendue du jeune champion, ia défaite de leur favori devinrent quelque chose de juste, un verdict selon leur cœur, en regard de l'entêtement héroïque et brutal qui avait apporté la victoire à Bill White le défiguré (2). »

Hémon a habilement confronté l'âme de la foule anglaise, observée soit au National Sporting Club, soit au Wonderland, avec celle de la foule française. Dans un public français, nous informe-t-il, les divers éléments sont plus intimement mêlés, les manifestations de toutes sortes sont plus spontanées et plus ardentes. Par conséquent, quand le désir collectif d'une telle foule va à l'un des deux combattants seulement, le favori gagne fatalement, car le lien qui existe entre les spectateurs et les athlètes est fort et subtil (3).

Hémon résume ainsi sa comparaison entre les Anglais et les Français à ce sujet : « Outre-Manche la salle où se disputait un combat international semblait pleine d'un entête-

(1) *Ibid.*, p. 21.

(2) *Ibid.*, p. 44.

(3) *Ibid.*, p. 239.

ment orgueilleux : ce qui régnait ici, c'était une sorte de bravoure gaie, une allégresse qui exaltait (1). »

* * *

Nous nous proposons maintenant d'essayer de dégager de ce roman les motifs qui ont porté Hémon à l'écrire. *Battling Malone* nous fournira aussi la conception du roman sportif telle qu'elle se présenta à l'esprit de notre auteur, du moins à l'époque de la composition de cette œuvre.

On voit tout d'abord dans *Battling Malone* que le sport n'est pas isolé de la vie, mais y est étroitement mêlé, car les péripéties de l'existence de Pat et l'analyse de son âme nous sont présentées en même temps. Le ton du livre, cependant, est celui de l'action et de la violence, toutes les scènes se rattachant à la vie physique de l'homme.

La représentation de la vie sous ses aspects de mouvement est réalisée ici avec la précision que pouvait y apporter un sportif ayant la connaissance scientifique de son sujet, la boxe. Hémon n'a pas voulu, cependant, bourrer son roman d'informations sèches et techniques. L'intrigue, quoique facile, domine et tout s'y rattache, car c'est l'étude de Pat qui importe. De cette façon, le roman, tout en témoignant de façon saisissante de la connaissance approfondie qu'avait Louis Hémon du sport, est à la portée même du lecteur non averti de la boxe.

Dans sa description du corps de Pat, à la précision scientifique de laquelle nous avons déjà fait allusion, notre auteur s'est borné à présenter son héros comme un être construit uniquement pour le pugilat. Il parle de son entraînement avec la même sobriété, en notant l'effet du régime suivi par le boxeur. « Mais peu à peu la bonne nourriture... sa vie saine et bien réglée, firent monter en lui une telle poussée de vigueur légère qu'il en fut lui-même étonné. Il sut ce que

(1) *Ibid.*, p. 240.

c'est que de se sentir si alerte et si puissant que la marche semble une allure trop lente, que l'on a envie de courir et de sauter... et d'exprimer par des cris un peu de la joie animale qui gonfle les muscles et les artères (1). »

La description des combats a dans ce roman toute la force des impressions vécues, celle de la rencontre entre Pat et Langdon étant surtout très émouvante. Voici comment Hémon décrit un moment d'anxiété des amis de Pat, quand le nègre semble être sur le point d'abattre celui-ci : « Il ne se donnait plus la peine de bloquer ni d'esquiver... et ne cherchait qu'à frapper aussi : un crochet à la mâchoire, qui ébranlait le combattant blanc..., un direct sur la pommette qui le rejetait en arrière, pliant du cou et des genoux..., un autre crochet du droit au-dessous du cœur, placé délibérément, et ainsi de suite... (2) »

D'après ces indications, il semble qu'un roman sportif, aux yeux de Louis Hémon, soit une œuvre qui exalte la vie physique, sous les traits du sport particulier choisi par l'écrivain, tout en étant soumise à la discipline exigée par l'étude du protagoniste dans ses rapports avec la vie.

Battling Malone est affaibli, à nos yeux, par la juxtaposition de deux motifs incompatibles. D'abord Hémon a voulu célébrer la beauté animale du corps construit pour la lutte et la valeur de la boxe : il a donc créé le personnage de Pat. Mais, en même temps, il a voulu exalter ce qui est, à ses yeux, un indice de la réhabilitation de la France : cette attitude se révèle dans son commentaire du cri de la foule française. « C'était une note de reconnaissance chaleureuse, la reconnaissance d'une nation humiliée, qui a longtemps douté d'elle-même et puis tout à coup reprend conscience de sa force et de ses vertus en mille petites choses... dans ce pays le pugilisme représentait plus que dans les autres pays (3). »

Louis Hémon voulant montrer la gloire de la France dans

(1) *Ibid.*, pp. 93-94.

(2) *Ibid.*, p. 187.

(3) *Ibid.*, pp. 242-243.

la boxe et l'état d'esprit des Anglais à ce sujet, il fallait fatalement que Serrurier battît Pat. Or, la présentation de Pat semble exclure la possibilité d'une victoire remportée sur lui par Serrurier, malgré la virtuosité de boxeur de ce dernier. On est, aussi, en droit de douter que l'âme de la foule française puisse se communiquer au boxeur français au degré que prétend Hémon. Le procédé symbolique dont il se sert pour rétablir Serrurier en pleine vigueur et lui donner une force quasi-miraculeuse est habile cependant, car il rend la victoire de celui-ci plus vraisemblable. Mais le dénouement, qui nous paraît peu convaincant, comme nous l'avons dit ailleurs, devient plus arbitraire à cause de cette victoire.

* * *

Battling Malone est mieux construit que *Colin-Maillard*, quoique l'ouvrage ne se prête guère à la comparaison avec ce dernier, en raison du genre de roman auquel il appartient.

Cette œuvre vive et aisée est bâtie autour des trois combats qui constituent la carrière pugilistique de Pat Malone, chaque combat marquant une étape de sa vie.

La première partie du roman, comprenant cinq chapitres, nous introduit d'emblée dans l'atmosphère de l'œuvre. Hémon y esquisse rapidement l'état d'esprit des sportifs anglais et nous montre, en employant sa manière habituelle d'évocation, les divers milieux où ils évoluent.

Les quelques pages où Hémon retrace l'enfance et la jeunesse de Pat montrent son habileté à camper un personnage dans son milieu et à rendre sobrement les principaux traits d'un caractère.

Cette partie du roman se clôt sur la première victoire de Pat, sur laquelle Hémon ne s'attarde pas à cause de la description qu'il a déjà faite des combats au Wonderland, et parce qu'il nous a déjà montré Pat en action.

La seconde partie, également longue de cinq chapitres,

rapporte l'apparition de Lady Hailsham dans la vie de Pat et son influence sur la personnalité du boxeur.

Hémon amène le combat entre Pat et Langdon d'une manière imprévue mais convaincante et nous décrit la lutte la plus importante et la plus émouvante du roman. Les quelques pages de journalisme au sujet de la valeur de la boxe, que ce combat lui fournit le prétexte d'écrire, rappellent des idées que nous avons exprimées ailleurs et n'apportent rien de nouveau au récit, les opinions qu'elles renferment se dégageant de l'ensemble du roman.

Enfin les cinq derniers chapitres décrivent la défaite de Pat par Serrurier et la manière de sa mort.

Le roman se termine par une image saisissante, empruntée à la boxe. Hémon nous présente son héros mortellement blessé, qui tâche de se lever de terre, comme un combattant dans le ring, pendant que la Camarde tient le chronomètre et rit de son effort, car Pat ne peut se tenir debout que quelques secondes avant de s'écrouler à nouveau.

Malgré l'intrigue facile et le dénouement mélodramatique, l'intérêt ne fléchit pas un instant, parce que le roman est imprégné de vigueur et d'action.

* * *

De notre analyse de *Battling Malone* se dégage la conception que paraissait se faire Hémon du roman sportif. Il nous semble, pourtant, que ce roman ne fut à ses yeux qu'un essai de virtuosité et que c'est dans l'influence du sport sur sa personnalité — influence qui se révèle dans ses œuvres les plus caractéristiques, *Colin-Maillard* et *Maria Chapdelaine* — qu'il faut voir la contribution apportée par le sport à la littérature.

5. *Monsieur Ripois et la Némésis.*

Monsieur Ripois, le roman le plus long et le moins caractéristique de l'œuvre de Louis Hémon, n'a jamais été publié en France. Malgré son sujet déplaisant et son protagoniste mal famé, c'est le meilleur des récits londoniens et il nous donne une vue plus large de Londres, remarquable non seulement par sa précision mais encore par la manière qui confère au roman un caractère contemporain. Nous voyons la ville ici à travers les yeux d'un Français.

Monsieur Ripois est une étude sévère de l'égoïsme et de la sensualité, montrant le talent qu'eut Louis Hémon de pénétrer dans l'âme de ses personnages pour les étudier avec un haut degré d'impassibilité.

Amédée Ripois, personnage qui semble appartenir au genre picaresque, était un Français d'origine moyenne, pourvu d'une humble situation dans les bureaux d'une grande firme commerciale londonienne. Ses goûts étaient communs, son ambition se bornait à désirer une vie large avec des femmes différentes.

Au moment où M. Ripois fait son apparition dans le roman, il est mécontent de sa maîtresse et a décidé de l'abandonner. « Tout son être se révoltait contre ce qu'implique la vie à deux : la cohabitation continue, des droits tacitement invoqués de l'un sur l'autre, les apparences de respectabilité à conserver à cause des voisins. Et puis sa maîtresse faisait mal la cuisine et, trop sentimentale, l'ennuyait (1). »

Quittant donc cette femme, M. Ripois loue une chambre dans Star Street et retrouve la possibilité de mener une vie de corsaire. Il ne tarda pas à rencontrer des aventures, au sujet desquelles Louis Hémon s'exprime ainsi : « Une des

(1) P. 8.

premières femmes que M. Ripois emmena dans sa chambre... fut Winifred, la petite fleuriste (1). »

Winifred, naïve enfant qui avait perdu son emploi, se crut obligée de se soumettre à M. Ripois parce qu'il avait payé son thé.

M. Ripois, toujours à l'affût des femmes, commença cependant sa seconde aventure avant d'avoir terminé la première. Cette fois, il trompa une jeune fille, Mabel, par des promesses de mariage car, sans cela, elle ne se serait pas abandonnée à lui. Notre protagoniste se tira de l'affaire en changeant de logement à l'insu de Mabel. « Elle avait joué avec lui, la petite Mabel ; mais elle n'était pas assez maligne... et... il s'en allait par les rues... content de lui-même et content de la vie, oubliant déjà sa conquête de la veille pour songer aux prochaines conquêtes (2). »

Mais M. Ripois devait subir un dommage assez grave : pour des raisons d'opportunité, il fut privé de son emploi. Ne réussissant pas à se procurer une situation, il connut la vraie misère car il se trouvait sans logement ni argent et c'était l'automne.

Au désespoir, il persuada une prostituée française de l'emmener chez elle, sous promesse de lui donner deux livres. Il s'était promis qu'une fois là il lui prendrait son argent. Mais le courage lui manquant, il ne put que s'abandonner à la pitié qu'elle lui accorda.

La prostituée, Marcelle, décida d'agréer M. Ripois comme son « ami ». Il passa donc l'hiver avec elle et fit connaissance avec le monde des filles et de leurs compagnons.

Au début du printemps, M. Ripois fut informé, un soir, au Café des Variétés dont il était un des habitués, que la police venait d'arrêter Marcelle. N'ayant pas le courage d'aller au poste de police la réclamer, comme ses amis lui conseillaient de le faire, il rentra chez lui, prit tout l'argent qu'il put trouver et s'enfuit de la maison. Encore terrifié, il prit le premier

(1) P. 37.

(2) P. 101.

autobus qui passait et demanda un ticket pour Dollis Hill, nom qu'il lut sur l'écriteau.

« Et voici qu'une fois de plus M. Ripois foula les trottoirs d'un pas élastique, en conquérant, savourant cette sensation délicieuse d'être au seuil d'un monde nouveau, où sa vie recommençait. C'était une de ces choses qui lui faisaient trouver l'existence bonne et pour lesquelles il avait conscience d'être différent de la plupart des autres hommes, et plus fortuné, cette faculté de vivre par chapitres qui, le moment venu, se terminaient absolument, sans effort de sa part, ne lui laissant que des souvenirs légers.

« Cette fois le chapitre s'ouvrait joyeusement et sous d'heureux augures. Il avait assez d'argent pour être exempt de soucis quelque temps ; puis il se trouvait jeté là dans un coin de Londres qu'il ne connaissait pas encore, de caractère nouveau pour lui, qu'il parcourait nonchalamment, en touriste, gardant pourtant au cœur son éternel pressentiment d'aventure ; enfin le printemps venait (1). »

La beauté de cette banlieue de la lisière de Londres, où il était presque à la campagne, fit naître dans le cœur de M. Ripois de vagues désirs. Il se rendit enfin compte de ce qu'il désirait ; c'était une femme, mais « entre eux il y aurait une entente mystérieuse qui compterait plus que l'amour charnel... (2). »

Le désir de M. Ripois devait se réaliser : il fit la connaissance d'Ella, jeune fille romanesque et d'une candeur rafraîchissante. Mais malgré l'« impression d'étonnement et de prodigieuse aubaine » (3) qu'il ressentait toujours à la vue d'Ella, M. Ripois, qui s'était transformé en professeur de français, demeurait toujours prêt à s'intéresser à d'autres femmes.

Ella, qui s'était prise à l'aimer dès leur première rencontre, le persuada un jour d'aller loger chez son oncle et sa tante,

(1) P. 169.

(2) P. 173.

(3) P. 186.

avec qui elle vivait. L'oncle étant aveugle et sa femme n'ayant d'yeux que pour lui, l'aventure entre Ella et M. Ripois se développa à tel point que la jeune fille s'abandonna à lui.

Ce fut alors que des leçons à une jeune fille riche vinrent grossir considérablement les appointements de notre héros — dont les rêves de vie large jusqu'à ce moment ne se trouvaient pas réalisés — car la rémunération qu'il demanda, pour les leçons qu'il commençait à lui donner, était bien plus élevée qu'à l'habitude.

Miss Aurora Barnes « lui expliquait qu'elle ne désirait pas de leçons à proprement parler, mais que, passionnément curieuse de littérature française, elle souhaitait trouver un lettré averti qui pût lire avec elle les meilleurs auteurs et l'aider dans ses menus travaux :

« — Des traductions... Voilà ce que je fais surtout ; des traductions de vers français en vers anglais, ou encore de nouvelles françaises (1). »

Miss Barnes fut très impressionnée par le nom que M. Ripois avait adopté afin de se distinguer aux yeux de ses élèves : Raoul Cadet-Chenonceaux. Elle se félicita, étant vaine et de souche vulgaire, d'avoir trouvé un professeur de haute race qui sût la comprendre, car un instinct poussa M. Ripois à la flatter beaucoup au sujet de ses traductions.

M. Ripois avait maintenant l'impression de faire du chemin : en effet, Miss Barnes semblait s'intéresser à lui et de plus il avait Ella. « Une maîtresse épatante ! Pour ça, oui, une chic maîtresse ! M. Ripois se répétait le mot avec une sorte de plaisir vaniteux ; mais les expressions familières ne rendaient pas tout ce qu'il sentait, ni sa conviction instinctive qu'Ella avait ouvert dans sa vie à lui un chapitre à part, peut-être unique. Si les dieux continuaient à lui être propices, dans le monde, le vrai monde, qu'il pressentait devant lui, trouverait-il vraiment sur son chemin d'autres amours comme celui-là ? (2) »

(1) P. 207.

(2) Pp. 217-218.

La paisible vie de M. Ripois fut brusquement troublée car Ella se trouva enceinte et le spectre du mariage vint hanter l'esprit de notre personnage. A son vif dépit, il dut faire un choix. Allait-il renoncer à sa liberté ou à Ella ? « En vérité s'il la perdait il perdrait quelque chose qui avait du prix. Et pourtant il fallait choisir entre elle et le reste. Le reste, c'était la liberté, d'autres aventures, le droit de prendre sans réserve tout ce que l'avenir mettrait à sa portée (1). » Il traita l'affaire, par conséquent, de vilaine histoire et se sauva de la maison pendant la nuit, quoiqu'il eût l'impression qu'une menace pesait sur lui.

M. Ripois s'occupa dès lors de conquérir le cœur de Miss Barnes dont la fortune le grisait. Il y réussit, car sa prétendue noblesse flattait la vanité de la jeune fille.

Mais la « Némésis », qui guettait M. Ripois, commença à faire sentir sa présence d'une façon plus précise.

Le lendemain de sa déclaration d'amour à la jeune fille, quand il se prit, à son réveil, à penser à la vie agréable qu'il mènerait avec Aurora Barnes, la vue du temps qu'il faisait dehors fit naître en lui des sensations étranges. « Machinalement il s'était tourné vers la fenêtre, et vit que le temps était couvert et gris. Des nuages se pourchassaient l'un l'autre à travers le ciel bas, et à voir leur défilé l'on croyait presque sentir sur la peau le vent qui les poussait, un vent triste d'automne. M. Ripois regarda, ramenant les couvertures sur lui avec un frisson, et peu à peu une chape de plomb lui descendit sur le cœur (2). »

M. Ripois n'épousa pas Miss Barnes parce que le père de celle-ci, soupçonnant ses intentions, fit arranger par son avoué un complot ingénieux qui révéla la malhonnêteté de Ripois.

C'est à la suite de ce malheur inattendu qu'apparaît la « Némésis » de M. Ripois, celui-ci se rendant compte que les sentiments de douleur et de découragement, qui maintenant

(1) P. 224.

(2) P. 238.

l'accablaient, n'étaient dus qu'en partie à la faillite de ses aspirations au sujet de Miss Barnes. « Il voyait sa vie : une vie ordinaire, étroite et terne, où tout serait tronqué, mesquin, où des rêves dorés avorteraient en réalités piteuses. Dans cette vie Ella était venue comme un don divin : elle était venue à lui, les yeux éblouis d'un mirage, avec sa jeunesse, sa grâce, son amour miraculeux, qu'elle lui apportait tout ensemble dans une sorte d'égarement sacré ; et il avait laissé tomber tout cela dans la poussière du chemin avec le sourire entendu d'un malin qui ne se laisse pas prendre au piège... Du fond de son pauvre cerveau abusé une voix s'était fait entendre : elle avait énoncé les maximes de la sagesse imbécile de coureurs de filles... Et il était parti, roublard et faraud, en gai séducteur (1). »

M. Ripois, honteux pour la première fois de sa vie, décida donc de revenir à Ella, dans l'espoir que son amour pour lui ne serait pas mort. Rien ne comptait plus qu'Ella pour son amant. Et l'amour qui emplit son cœur se mua en une chose si immatérielle et si pure qu'il sentit la transformation et en demeura confondu (2).

Mais M. Ripois découvrit qu'Ella était morte ; peu après sa fuite elle s'était suicidée. La « Némésis » de Ripois l'obligea alors à se représenter toute l'horreur de cette mort.

Londres lui devint insupportable et, d'autre part, il n'avait plus d'élèves. Il résolut donc de rentrer en France, avec le souvenir de la leçon qu'il venait de recevoir, afin de commencer une nouvelle vie.

* * *

Le caractère de M. Ripois ressemble d'une façon générale à celui du Bel-Ami de Maupassant. Egoïstes et sensuels, ces personnages veulent, tous deux, arriver à force de conquêtes féminines. Duroy, un être supérieur à Ripois y réussit, mais

(1) Pp. 257-258.

(2) Pp. 261-262.

celui-ci échoue et subit le châtiment de la « Némésis ». Ecrivant dans l'*Outlook* du 13 juin 1925, M. H. C. Harwood s'exprime ainsi au sujet de Ripois : « ... à côté de Ripois, Bel-Ami paraît un génie et gentilhomme dont la carrière l'emmena dans la politique et le monde de la haute finance... »

Louis Hémon a peint M. Ripois de main de maître et il nous présente son vilain personnage sans commentaire, bien que nous nous rendions compte du dégoût qu'il lui inspire.

Le caractère de M. Ripois ne se prête pas à une analyse très détaillée : c'est simplement un caractère vulgaire et superficiel. M. Ripois, cependant, est un personnage vivant et très frappant. Le portrait remarquable de cet être sans cœur et sans scrupules est tracé au moyen de la répétition habile de quelques traits principaux qui se révèlent au cours des aventures de Ripois avec six femmes, toutes d'une personnalité différente. La ville de Londres, dans ses aspects de richesse et de vice, forme le cadre de cette représentation de la méchanceté humaine.

Hémon n'a esquissé que quelques traits extérieurs de M. Ripois. Nous savons que c'est un personnage de petite taille avec une figure avantageuse quoique commune. Pourtant, sa manière de se promener à Londres nous donne l'impression assez précise de la silhouette de M. Ripois : « M. Ripois lissait sa moustache, raidissait sa petite taille, bombait la poitrine, les épaules effacées, et s'en allait parmi les groupes en se dandinant, content de lui-même, et se réjouissant de promener dans cette foule veule un cœur de corsaire (1). »

Nous suivons M. Ripois partout dans sa recherche des femmes car, bien qu'il désire également l'argent et le luxe, les occasions d'amour lui semblent plus près de lui, et plus faciles. « Il pensait aux millions de femmes qui passent tous les jours dans les rues, dont le cœur et le corps sont à prendre. Celles qu'un désir vague émeut ; celles qui sont romanesques et se laisseront enchanter par d'adroites fables ; celles qui sont

(1) P. 5.

perverses ou curieuses ; celles qui s'ennuient. Il suffirait d'une rencontre opportune, d'un regard, d'une phrase heureuse ou drôle qui leur fournirait un prétexte à répondre... Souvent il hésitait au tournant de deux rues, se demandant laquelle lui serait plus favorable ; ou bien il changeait de trottoir pour éviter de laisser échapper une occasion qui serait la bonne ; et toutes les femmes qu'il croisait, il les regardait avidement, notant d'abord leur silhouette, leur aspect, leur mise et l'expression de leur visage, et puis il les fixait aux yeux pour y trouver une réponse (1). »

M. Ripois était foncièrement égoïste et les élans de générosité lui étaient inconnus. Aussi fut-il surpris quand sa maîtresse, au moment où il l'abandonna, lui jetta, par la fenêtre de la voiture, un conseil amical. « Parbleu ! Qu'il prendrait bien soin de lui-même !... Il rit, puis se tut de nouveau. Elle était sortie de sa vie, maintenant, une femme plus très jeune, pas très solide, sentimentale, et pétrie de scrupules qui devaient fort la gêner. Et c'est à lui qu'elle avait pensé jusqu'à la fin ! M. Ripois resta quelques instants rêveur (2). »

Sa façon de traiter Winifred montre la brutalité de Ripois. Contrainte à la prostitution parce que Ripois lui refuse un soir de quoi manger, elle revint s'en plaindre à lui. Légèrement ému, il lui offrit le souper et l'occasion de rester chez lui la nuit. Mais elle refusa son offre, la première étape de sa dégradation déjà commencée, et s'en alla.

Ripois réagit ainsi : « Ces Anglaises ! Ça vous raconte des histoires à la vertu tant qu'on en veut ; mais après des semaines qu'on se connaît ça s'en va sans seulement vous embrasser, par pique !

« Et, un peu plus tard :

« — Ça n'a pas de cœur ! (3) »

La lâcheté de Ripois se révèle dans son aventure avec Marcelle, la prostituée française. Au moment où celle-ci est arrê-

(1) P. 49.

(2) P. 26.

(3) P. 92.

tée par la police, Ripois ne veut rien faire pour elle. « Le courage lui manquait une fois de plus, et il se rendait compte qu'il n'était pas fait pour cela. Vivre avec une femme et vivre d'elle, passe encore ! Mais quand il fallait agir et la défendre... (1) »

Ripois est logique avec lui-même dans sa manière de se conduire avec Ella. Pourtant le côté sentimental de sa nature est éveillé, quoique l'aventure finisse mal pour Ella. Hémon signale ainsi, d'une manière frappante, le contraste entre la pureté de la jeune fille et l'être avili qu'est Ripois : « Il prit la main d'Ella dans la sienne, chastement, et de nouveau ils restèrent muets et immobiles. Elle le regardait à pleins yeux, comme si elle voyait en lui tout ce qu'elle avait attendu et désiré : le beau prince de ses rêves de petite fille, le galant romanesque et tendre de sa puberté, chevaleresque, pur, le cœur plein d'un amour féérique, immortel.

« M. Ripois la regardait aussi, puis relevait les yeux vers les taillis qui les entouraient et les sentiers où passaient des ombres. Il songeait :

« — Rien à faire ici ! Il faudra que je l'emmène ailleurs !

« Et encore :

« — Je crois qu'elle ne fera pas d'histoires ! (2) »

La cupidité et la stupidité essentielles de Ripois ressortent et de son abandon d'Ella et de sa tentative d'épouser Miss Barnes.

Mais quand son caractère commence à se transformer et quand il devient la victime d'un remords entaché d'égoïsme, Ripois cesse d'être convaincant. Cet amour pur qui remplit son cœur n'est guère compatible avec son caractère. Ripois était vrai comme être abject ; la vie manque à l'amant repentini d'Ella.

L'art qu'a mis Hémon dans le portrait du vilain Ripois est tel, que nous pouvons plaindre ce triste personnage quand la misère lui arrive après qu'il a perdu son emploi.

(1) P. 167.

(2) P. 193.

Le critique du *Times* du 28 mai 1925 affirme ainsi la vraisemblance de Ripois : « Mais c'est la personne du protagoniste, un vaurien des plus méprisables, qui ressort de ces pages auréolé d'une sorte de gloire, suscitant l'admiration du lecteur. »

* * *

Ella est le personnage féminin le plus important du roman. Le portrait de cette jeune fille forte et simple est l'avant-coureur de celui que Louis Hémon tracera de Maria Chapdelaine. Ella laisse dans notre mémoire une impression saisissante de fraîcheur et de beauté.

Hémon a souligné la naïve simplicité et les rêves romanesques d'Ella en faisant ressortir le contraste entre la jeunesse extrême de sa figure et son corps mûr de femme.

C'est une belle jeune fille aux « yeux gris, lumineux et impudiques » (1), qui se rattache à l'être primitif par la description que notre auteur a faite d'elle : « Ses cheveux fauves lui tombaient au travers du front de droite à gauche, en diagonale ; elle portait toujours des coiffures simples, bonnets ou toques, qui se confondaient dans l'ombre avec ses cheveux ; ses vêtements aussi semblaient mouler les lignes de son corps et lui donnaient un aspect primitif, presque animal. Et puis voici que tout en marchant elle tournait la tête vers lui, et la vue de ses yeux limpides, de ses lèvres fraîches, du contour enfantin de sa figure, le surprenait chaque fois (2). »

Elle avait toujours mené une vie solitaire car ses parents ne s'étaient guère préoccupés d'elle. Avec son esprit façonné par des lectures abondantes, qu'elle ne semblait pas avoir tout à fait comprises, elle vivait beaucoup dans le monde formé par ses rêves. Ce monde de son imagination produisit donc une forte impression sur Ripois. « Celle-ci pourtant était différente des autres. Romanesque... C'est le seul mot qu'il

(1) P. 183.

(2) P. 189.

put trouver en y songeant ; mais ce mot ne paraissait pas tout exprimer. Elle avait des ignorances et des naïvetés risibles, et avec cela des élans d'imagination, des inventions riches et bizarres, qui le laissaient un peu ironique sans doute, et souriant d'un air supérieur, mais étonné (1). »

Si la personnalité d'Ella était d'une façon générale énigmatique pour Ripois, la jeune fille était d'autant plus dans l'impossibilité de juger le caractère de celui-ci qu'elle ne connaissait pas la méchanceté humaine. Ceci devient évident dans les lignes suivantes où Hémon montre Ella regardant le visage de son amant : « C'étaient des yeux singulièrement jeunes, les yeux d'une petite fille solitaire qui avait su se forger des visions avec peu de chose, et il fallut en vérité que, devenue femme, elle eût conservé ce don, car sur le visage qu'elle regardait elle lut assurément un monde de choses qui n'y étaient pas (2). »

Le portrait d'Ella montre bien ce goût de Louis Hémon pour des personnages féminins simples de cœur et doués d'un corps sain. Dans son œuvre, toutes les jeunes filles importantes paraissent avoir été idéalisées dans son esprit.

* * *

Miss Barnes, la riche jeune fille qu'aurait voulu épouser Ripois, est un personnage présentant un contraste assez frappant avec Ella. Son physique est fragile et, quel que soit son charme, il est dû plutôt à l'artifice de sa toilette qu'à une beauté naturelle. C'est un personnage froid, mesquin et quelque peu déséquilibré aux « yeux arrondis sans cesse en mouvement, au regard agité et quêteur » (3).

Elle méprisait son pays et son peuple parce que ses gauches tentatives littéraires n'y avaient rencontré aucun succès dans les magazines et revues. Elle était devenue, par conséquent,

(1) Pp. 188-189.

(2) P. 201.

(3) P. 206.

« francomane ». « Son pays et son milieu ne la contentant pas, elle avait reporté ses aspirations embrouillées de jeune fille sur un autre pays et un autre milieu qu'elle connaissait moins et qui gardait ainsi tout son prestige (1). »

Stupidement vaine, elle n'avait su pénétrer les éloges superficiels de Ripois au sujet du mérite de ses traductions de nouvelles et de vers français en anglais. D'autre part, éblouie par la prétendue noblesse de Ripois, elle l'aurait épousé sans doute si son père n'avait soupçonné les intentions du prétendant.

* * *

Les autres victimes de Ripois sont décrites avec le même soin qu'Ella et Miss Barnes. La première maîtresse de Ripois, qui ne joue aucun rôle dans les péripéties du roman, ne mérite guère notre attention.

Winifred, la première victime de Ripois, est un personnage touchant. C'est une enfant au cœur simple et pur, qui, traquée par la misère, dut s'abandonner à Ripois, puis à un autre, lorsque celui-ci ne voulut plus lui donner à manger. Se croyant devenue mauvaise fille, elle se résigne, avec une douleur d'autant plus angoissée qu'elle est simple et peu intelligente, à la prostitution. « Les larmes avaient effacé de sa figure l'expression de honte et de chagrin, et voici que cette figure redevenait celle d'un enfant : encore ronde, des joues hâlées, et des yeux qui resteraient innocents jusqu'à la fin. Une enfant simple et chaste de cœur qui s'en irait par les rues, offrant son pauvre corps prostitué parce qu'elle avait déjà appartenu à deux hommes et que mille autres ne pourraient la déshonorer davantage à ses yeux (2). »

Mabel, employée dans une maison de thé élégante, est une jeune fille anglaise typique. Elle est calme et sérieuse et sa personnalité ne révèle aucun trait qui la distingue d'autres

(1) P. 228.

(2) Pp. 90-91.

Anglaises de sa classe, bien qu'elle soit peut-être trop crédule.

Ripois ne lui ayant pas déplu, elle vit en lui un mari possible. « Elle eût accepté sur-le-champ de partager son nom, qu'elle ne savait pas prononcer, de l'épouser dès qu'il l'aurait voulu, et de l'aimer consciencieusement, comme elle eût aimé n'importe quel autre (1). »

Hémon a fait une peinture saisissante de Marcelle, la prostituée, et de sa vie sordide. Elle est franchement laide mais de caractère doux et même généreux, puisque nous la voyons plaindre Ripois dans sa misère et le soutenir tant qu'il lui sera fidèle. Malgré son métier avilissant, c'est un personnage infiniment plus honorable que Ripois.

* * *

La construction de ce roman laisse à désirer. L'action de la « Némésis » est fort peu convaincante. La modification qu'elle produit dans le caractère de Ripois est trop brusque et d'ailleurs le sentiment de douleur accablant qui le saisit n'est pas vraisemblable chez cet être, tel que Louis Hémon nous l'a dépeint. Le Ripois, que Hémon nous a présenté dans la majeure partie de l'œuvre, n'est pas capable d'aimer et donc de souffrir par l'amour.

La présentation de la « Némésis » est également défectueuse. Hémon décrit les émotions de Ripois d'un ton lyrique qui est voisin du mélodrame. La simplicité étant un caractère des plus importants de l'art de Louis Hémon, son emploi du lyrisme est ici malheureux.

Le ton juste et mesuré manque aux images de la mort d'Ella, qui se présentent à l'esprit de Ripois. En voici un exemple : « La foule ; la foule amassée qui se bouscule pour voir ; voilà ce que les images lui montrent encore, et il lui semble qu'il est là, au dernier rang, et qu'il pousse de toutes ses forces, avec des gestes frénétiques et des gémissements,

(1) P. 78.

pour arriver plus près. Il y a des hommes et des femmes devant lui qu'il n'arrive pas à écarter : des hommes qui se haussent sur la pointe des pieds pour mieux voir, ouvrant la bouche dans une grimace de curiosité stupide ; des femmes qui s'accrochent l'une à l'autre avec des doigts crispés en poussant des exclamations de pitié. L'une d'elles se détourne tout à coup avec un cri et fend la foule pour se sauver, une main devant les yeux (1). »

Les aventures trop nombreuses de Ripois nuisent à l'unité du roman. La vigueur du portrait est néanmoins due, d'une façon générale, à cette diffusion d'expériences révélatrices d'un caractère. Mais une sorte de lassitude commence à s'emparer du lecteur avant que la « Némésis » n'arrive, car on a l'impression que l'histoire ne finira jamais. Toutes ces aventures ont en elles le caractère d'un conte. Ce n'est que la personne de Ripois qui les lie l'une à l'autre.

Il n'y a, d'ailleurs, ni un développement important dans l'action ni une modification du caractère de Ripois, si légère soit-elle, avant la seconde moitié du roman. Toutes les choses qui arrivent à Ripois dans la première partie ne sont que des vicissitudes dans sa vie et même la faillite, plus tard, de ses aspirations à la main de Miss Barnes est du même genre. Les relations de Ripois avec Ella, d'autre part, ne modifient guère les aspects principaux de son caractère, car il tient toujours à sa liberté et à la possibilité de faire fortune.

Mais, malgré ces faiblesses, telle est la force de la présentation de Ripois comme être abject qu'il ressort du roman et lui donne une unité assez serrée, car c'est lui, avant tout, qu'étudie Louis Hémon.

Le dénouement est assez bien préparé, car, au moment où Ripois se décide à abandonner Ella, l'auteur suggère que sa manière de clore sans difficulté les chapitres de sa vie ne réussira pas cette fois aussi bien que les autres. « C'était à Ella qu'il songeait. Tant pis pour elle ! se répétait-il obstinément.

(1) Pp. 304-305.

Elle n'avait qu'à ne pas se laisser faire ! Mais il n'arrivait pas à se débarrasser de cette impression qu'une menace lourde pesait sur lui, dont le sens ne lui serait révélé que plus tard (1). » Des allusions de ce genre sont faites à plusieurs reprises jusqu'au moment où Ripois est roulé par l'avoué du père de Miss Barnes.

Ripois ne peut chasser ce lourd sentiment d'angoisse qui descend sur son cœur et qu'il ne peut comprendre. Il lui semble qu'il a changé. « Ce n'étaient pas son entrevue du matin avec le solicitor et sa déconvenue qui étaient les vraies causes de sa tristesse ; elles n'avaient fait que secouer son cœur d'un choc brutal, et sous ce choc un malaise engourdi s'était réveillé et s'étirait comme une bête aux griffes aiguës (2). »

La vue d'une prostituée, dont la mine excédée le dégoûta, le fit penser à Ella par contraste et il comprit tout d'un coup le sentiment de douleur qui l'accablait. « Il l'avait quittée, et ce malaise sans nom était descendu sur lui, ce malaise qui ressemblait à un regret, et à un désir, et à une mue douloureuse de son cœur (3). »

Ripois se rend compte de la stupidité de l'image qu'il s'est façonnée de lui-même, du gai séducteur allant à travers la vie d'aventure en aventure. « Maintenant il voyait les choses clairement : la faillite d'un de ses petits projets minables suffisait à lui faire pressentir la futilité des autres (4). »

Ripois sait maintenant qu'il aime Ella et, quand il apprendra qu'elle est morte, son châtiment prendra corps et se réalisera complètement.

* * *

Le tableau de Londres, qu'évoque Louis Hémon dans *Monsieur Ripois*, est le plus complet de toute son œuvre londonienne. Ses procédés pour figurer ce vaste ensemble, ce-

(1) P. 225.

(2) P. 256.

(3) P. 257.

(4) *Ibid.*

pendant, restent les mêmes dont il s'est servi dans l'œuvre antérieure. Nous voyons la ville à travers les yeux du protagoniste et ces divers milieux, qui nous sont présentés, sont décrits en vue de mettre en lumière la personnalité de Ripois.

Nous sommes plongés dès le début du roman dans le quartier de plaisir de la ville. « Il avait traversé tout Leicester Square et Cranbourne Street, et s'arrêta encore une fois en arrivant à Piccadilly Circus devant la façade du Pavillon. C'est là le troisième sommet du triangle qui contient la quintessence de la vie bruyante de Londres, entre sept heures et minuit. La topographie du plaisir ne va guère plus loin (1). »

Hémon nous promène ensuite avec Ripois dans la recherche des aventures. Nous voyons Ripois dans les « A. B. C. » et les « Lyons' », qui « ont été expressément créés pour offrir un simulacre rapide de repas, dans un cadre propre » (2), où il guette les femmes comme une bête de proie.

Nous attendons avec Ripois, pendant qu'il cherche sa proie dans la foule qui passe dans les rues. Toutes ces femmes inconnues, qui défilent à travers le roman, forment un fond pour les aventures de Ripois. Tout en soulignant les méthodes de Ripois, Hémon nous donne des impressions de Londres : « Dans l'immensité de Trafalgar Square, il flotte toujours un brouillard léger à travers lequel les lumières vacillent ; l'église de Saint-Martin plaque sa silhouette sombre sur le ciel cramoisi ; tout à côté la façade du Coliseum étincelle et racole ; le trottoir où les sergents recruteurs ont paradé toute la journée ne porte plus que le piétinement des légions en marche vers le sud. M. Ripois est là, debout contre la grille ; on le prend pour un passant arrêté une seconde, qui va repartir ; mais il restera immobile trois quarts d'heure durant, attendant gibier à sa taille (3). »

Ce sont des images saisissantes que Louis Hémon nous a données des sans-asiles et de leurs souffrances. Egalement cu-

(1) P. 5.

(2) P. 32.

(3) P. 51.

rieux sont le « Café-Restaurant des Variétés » et ses habitués. Ces aspects de misère et de sordidité humaines semblent avoir été saisis sur le vif. Ce quartier de Soho avec sa population cosmopolite, qui déteste la police, est évoqué avec maîtrise. « Lorsqu'une vague de sévérité vient de passer, il ne reste plus de maint club et de maint café tranquille qu'un immeuble vide aux volets clos ; dans d'autres clubs ou d'autres cafés de Dean Street, et de Greek Street, et de Old Compton Street, l'on parle en baissant la voix des dernières phases de la persécution et des vieux habitués qui ont tout à coup disparu, et sur les trottoirs de Leicester Square et de Piccadilly Circus les femmes marchent plus vite et craignent de tourner la tête (1). »

Si le portrait de Londres dans l'œuvre antérieure à ce roman est plus ou moins en grisaille, le ton de *Monsieur Ripois* est varié. A côté des scènes abjectes, il y a de jolies images fraîches comme celles de Dollis Hill. Le cœur de Londres même peut prendre des aspects qui contrastent avec l'activité fréquemment sordide des rues le soir. « La fin d'un après-midi de mai... La fin d'une de ces journées rares qui sont si douces, si évidemment faites pour l'oisiveté et la dégustation savoureuse des heures qui cheminent, que Londres a paru ralentir un peu son mouvement énorme et s'attendrir dans l'extase. Les gens qui sont enfermés dans des maisons, bureaux ou boutiques, ne peuvent détourner les yeux des fenêtres par où vient le jour tendre, et ceux qui passent dans les rues s'arrêtent de temps en temps, retirent leur chapeau et regardent autour d'eux d'un air un peu étonné, comme s'ils entraient dans un beau jardin inconnu (2). »

6. Conclusion.

Avec *Monsieur Ripois*, nous terminons notre étude de l'œuvre écrite par Louis Hémon pendant son séjour à Londres,

(1) P. 153.

(2) P. 55.

dont le caractère frappant est le portrait remarquable de l'âme britannique située dans un cadre puissamment évoqué et vrai.

Cette œuvre londonienne, riche et variée en ce qui concerne la matière, révèle, comme nous l'avons vu, le côté rebelle de la nature de Louis Hémon et, en même temps, elle dénonce l'influence du sport sur la personnalité de son créateur.

Maria Chapdelaine, que nous allons étudier dans le prochain chapitre, révélera l'emploi des mêmes procédés littéraires que nous avons constatés dans l'œuvre londonienne. Nous y verrons que Louis Hémon a trouvé la discipline intérieure qu'il cherchait et comment se manifeste encore l'influence du sport.

CHAPITRE III

Maria Chapdelaine.

Maria Chapdelaine est l'œuvre la plus importante de Louis Hémon. Ce petit roman parut être, à son apparition en France, un chef-d'œuvre spontané, la production unique d'un génie malheureusement trop tôt disparu. *Maria Chapdelaine*, cependant, est dû à un talent qui s'était exercé sans cesse dans le métier d'écrivain et elle est le fruit de l'accord parfait entre la personnalité de son auteur et le milieu où il a placé son sujet.

C'est un récit simple, à l'intrigue peu compliquée, de la vie d'une humble paysanne canadienne-française. Maria Chapdelaine et son père, revenus de Saint-Prime, où la jeune fille était allée visiter des parents, revirent à Péribonka, après la messe, François Paradis, de Mistassini, qu'ils n'avaient pas vu depuis sept ans. Le jeune homme, employé comme guide par des Belges, commerçants en pelleterie, promet de venir voir les Chapdelaine dans quelques semaines à leur ferme, qui se trouvait de l'autre côté de la Péribonka, « au-dessus de Honfleur, dans le bois » (1).

L'idylle simple de Maria et de François débuta ainsi, car la jeune fille éprouva un sentiment de plaisir imprécis à la vue de cette dure nature, aux divers aspects de laquelle elle était pourtant accoutumée. « ... et même tout ce qui l'entourait ce matin-là lui parut soudain adouci, illuminé par un réconfort, par quelque chose de précieux et de bon qu'elle pouvait

(1) P. 10,

maintenant attendre. Le printemps arrivait, peut-être... ou bien encore l'approche d'une autre raison de joie qui venait vers elle sans laisser deviner son nom » (1).

Arrivée chez elle, Maria sentit que la vie était devenue différente. La visite du voisin des Chapdelaine, Eutrope Gagnon, qui aimait Maria, lui fit croire qu'elle était changée, car elle avait l'impression qu'un chapitre de sa vie s'ouvrait « où il n'aurait point de part » (2) ; même si Maria n'aimait pas Eutrope, auparavant, elle s'était accoutumée, du moins sans déplaisir, à ses fréquentes visites. Le printemps, qui approchait, lui semblait, d'autre part, doué d'un charme rare. « Elle sentait que depuis le commencement du monde il n'y avait jamais eu de printemps comme ce printemps-là (3). »

Quand François vint voir les Chapdelaine pour la deuxième fois, au temps des « bleuets », Maria et lui échangèrent, d'une façon simple, leurs serments, au cours d'une randonnée aux bois pour cueillir des baies.

François avait trouvé une situation pour l'été ; pendant l'hiver, il allait travailler dans un chantier, et le printemps suivant, il devait revenir avec les économies qu'il aurait faites.

Maria attendit donc son retour avec patience et espoir pendant le reste de l'été et durant l'automne. Mais, le jour de l'An, Eutrope Gagnon apporta de mauvaises nouvelles : François Paradis était mort. Il était parti du chantier en plein décembre afin de venir passer les fêtes chez les Chapdelaine. Obligé de faire le trajet à pied, le service des chemins de fer étant supprimé à cause des réparations à faire, il s'était égaré dans les bois. « Des gens qui ont passé toute leur vie à la lisière des bois canadiens savent ce que cela veut dire. Les garçons téméraires que la malchance atteint dans la forêt et qui se trouvent écartés — perdus — ne reviennent guère (4). »

(1) P. 14.

(2) P. 34.

(3) P. 35.

(4) P. 115.

Maria, à qui le prêtre avait ordonné de ne pas « pâtir » à cause de la mort de François, puisqu'ils n'étaient pas fiancés, conçut un sentiment voisin de la haine pour ce pays qui lui avait fait tant de mal.

Dans le courant de mars, Lorenzo Surprenant, qui avait fait la connaissance de Maria à une veillée chez les Chapdelaine, l'été précédent, vint exprès des Etats-Unis dans la région pour faire une offre de mariage à Maria en lui révélant son amour.

Sa description de la vie plus facile aux Etats-Unis, où la nature est plus douce, fit paraître le paysage d'hiver encore plus haïssable aux yeux de Maria. La vision éblouissante que lui dépeignit Lorenzo tenta Maria, bien que ses déclarations d'amour ne la touchassent pas. Hémon, cependant, précise ainsi les sentiments de la jeune fille : « Mais surtout elle avait un grand désir de s'en aller » (1). Maria, pourtant, ne promit rien à Lorenzo.

Eutrope Gagnon, ayant entendu parler de la visite de Lorenzo, vint essayer sa chance auprès de Maria. Il n'avait, outre son amour, qu'une vie terne et dure à lui offrir. Bien que la réponse de Maria ne fût ni oui, ni non, et qu'il fallût attendre, Eutrope sentit qu'il avait été refusé.

Par conséquent, un problème se posa à Maria : lequel des deux allait-elle accepter ? Elle n'aimait ni l'un ni l'autre. Gagnon, d'une part, ne pouvait lui offrir qu'une vie dure. Si elle épousait Surprenant, d'autre part, elle pourrait fuir ce pays qu'elle haïssait à présent.

Son désir de quitter le pays parut devoir l'emporter, car Hémon s'en explique ainsi : « Elle ne pouvait se résoudre encore à se dire : « Je vais épouser Lorenzo Surprenant. » Mais en vérité son choix était fait (2). »

La mort soudaine de la mère Chapdelaine, au début du printemps, amena la solution du problème qui se posait à Maria. Assis à côté de la dépouille mortelle de la mère Chapde-

(1) P. 148.

(2) P. 159.

laine, Samuel Chapdelaine peignit à Maria la vie héroïque de sa mère. Les paroles de son père émurent profondément Maria. Il lui sembla que le récit de la vie de sa mère contenait pour elle une leçon profonde. Mais elle se demandait si une telle vie, quel qu'en fût son mérite, valait réellement la peine d'être vécue, et si elle pouvait vivre ainsi. Assise près de la fenêtre, Maria regardait le paysage, sans y penser, quand la réponse à sa question se présenta à son esprit : Elle aussi serait capable de vivre ainsi, comme l'avait fait sa mère.

Cependant, elle allait quitter le pays au retour de Lorenzo, car elle se demandait toujours : « Pourquoi rester là, et tant peiner, et tant souffrir ? Pourquoi ?... Et comme elle ne trouvait pas de réponse, voici que du silence de la nuit, à la longue, des voix s'élevèrent (1). » Ces voix, au nombre de trois, lui parlèrent de son pays.

La première lui montra « les cent douceurs méconnues du pays qu'elle voulait fuir » (2). La seconde rappela que là-bas aux Etats-Unis « c'était l'étranger : des gens d'une autre race parlant d'autre chose dans une autre langue, chantant d'autres chansons... » (3).

Ces images, cependant, ne suffirent pas à convaincre Maria, car elle se dit : « Tout de même... c'est un pays dur, icitte. Pourquoi rester ? (4) » Il fallut donc que la troisième voix lui montrât la route de son devoir « Alors une troisième voix plus grande que les autres s'éleva dans le silence : la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre (5). » Cette voix chanta la résistance héroïque de sa race et affirma qu' « au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer... » (6). Maria décida alors de rester dans son pays.

Ce ne fut qu'après avoir pris cette résolution qu'elle se

(1) P. 197.

(2) *Ibid.*

(3) P. 199.

(4) P. 201.

(5) *Ibid.*

(6) P. 203.

souvint de ses autres devoirs : « Alma-Rose était encore toute petite ; sa mère était morte et il fallait bien qu'il restât une femme à la maison. Mais en vérité c'étaient les voix qui lui avaient enseigné son chemin (1). »

Le roman se clôt sur la promesse de Maria d'épouser Eutrope Gagnon « le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles » (2).

* * *

On pourrait croire, d'après les simples faits de l'intrigue de *Maria Chapdelaine*, qui semblent d'un ordre conventionnel, que le but de Louis Hémon n'est autre que de nous montrer des scènes de la vie des Canadiens-Français. Cependant, chaque épisode du roman concourt à la gradation qui amène les trois voix. Le sujet donc s'est élargi dans le dénouement, et la décision de Maria devient d'autant plus significative qu'elle révèle le problème de sa race : la survivance française au Canada. Si Maria épouse Lorenzo, elle compromet l'œuvre de ses ancêtres ; si, au contraire, elle épouse Eutrope, elle continuera cette œuvre.

M. Hicks affirme avec justesse, dans la *Dalhousie Review* de juillet 1922, qu' « il est évident que l'auteur s'est proposé, avec parfaite réussite d'ailleurs, comme but de montrer l'âme de la Nouvelle-France dans la personne réelle et humaine, quoique allégorique, de Maria » (3). M. Dalbis déclare que « *Maria Chapdelaine* n'est pas autre chose qu'un drame moral dont le théâtre est l'âme d'une jeune fille canadienne-française » (4).

Le roman a jailli uniquement, à ses yeux, du désir qu'a eu Louis Hémon de chanter « la fidélité du pays de Québec à

(1) *Ibid.*

(2) P. 205.

(3) P. 221.

(4) *Le Bouclier canadien-français*, p. 123.

l'âme française » (1). M. Dalbis s'en explique ainsi : « C'est pourquoi, idéalisant une pauvre paysanne, il enferma en elle les vertus essentielles de sa race, et dans un récit simple et candide, il l'éleva superbement à la hauteur d'un symbole. Mieux que les ouvrages d'histoire, mieux que les ouvrages d'érudition, une simple narration allait révéler au monde la longue résistance pathétiquement héroïque des Français du Canada (2). »

Mais, a-t-on le droit de croire que Louis Hémon se préoccupe uniquement de créer une œuvre symbolique, où tout est symbole ? Bien que l'ensemble de son journal montre bien la conscience qu'a Louis Hémon de la résistance héroïque des Canadiens-Français, on ne peut affirmer que *Maria Chapdelaine* soit la suite de ce journal, que mentionne Hémon dans sa lettre à l'éditeur Grasset. Hémon avait dit que les quelques chapitres qu'il lui envoyait pourraient faire partie d'un livre sur le Canada français : *Au Pays de Québec*. Il avait alors parlé d'une seconde partie, pas encore écrite, « sur la vraie campagne franco-canadienne et sa population ; partie qui sera peut-être moins commune que les autres... » (3).

Il importe de ne pas perdre de vue la personnalité de notre auteur. Hémon s'en est allé dans la région du lac Saint-Jean, d'abord pour des raisons de goût : il n'aimait pas la vie des villes. Peut-être s'y est-il rendu, aussi, à cause de l'attrait du Nord. Nous avons cité, ailleurs, un passage du journal de Louis Hémon où il parle du « mystère redoutable des terres que défendent les longues neiges ». Ce Nord, qui, dans la pensée de M. André Siegfried, est une ouverture sur l'avenir et possède une valeur mystique pour le Canada, met en lumière avec plus de force la lutte entre l'homme et la nature. Si Hémon croyait, d'avance, que la colonisation et le défrichement étaient devenus des opérations prosaïques et dépourvues de toute aventure, comme son journal semble bien le suggérer,

(1) *Ibid.*, p. 78.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 283.

arrivé à la région du lac Saint-Jean il vit, dans l'activité de l'homme et son effort à défricher la terre, un lien avec le sport.

La nature brutale et sauvage impose au colon, qui veut la conquérir, une très forte discipline extérieure. Il faut qu'il soit fort, car il n'y a pas de place pour les faibles. L'épisode, dans le roman, des trois Français déracinés montre bien cette vérité : « — Ah ! c'est dur, icitte ; c'est dur !

« Ils firent « oui » de la tête, tous les trois et baissèrent les yeux : trois hommes aux épaules maigres, encore pâles malgré leurs six mois passés sur la terre, qu'une chimère avait arrachés à leurs comptoirs, à leurs bureaux, à leurs tabourets de piano, à la seule vie pour laquelle ils fussent faits. Car il n'y a pas que les paysans qui puissent être des déracinés (1). »

Une discipline extérieure, cependant, trouve sa contrepartie chez le colon. La sérénité de son âme, son acceptation calme de ce que lui donne le sort sont dues à sa forte discipline intérieure, c'est-à-dire à sa religion. Voici deux traits des Chapdelaine qui montrent cette discipline. D'abord, Hémon nous dépeint leurs sentiments au sujet de la nature brutale qui les environne. « Contre l'avarice du trop court été et les autres rigueurs d'un climat sans indulgence ils n'avaient aucune révolte, même d'amertume (2). » Quand notre auteur nous révèle la douleur de Maria à la mort de François, il ajoute cette précision : « Les paysans ne meurent point des chagrins d'amour, ni n'en restent marqués tragiquement toute la vie. Ils sont trop près de la nature, et perçoivent trop clairement la hiérarchie essentielle des choses qui comptent. C'est pour cela peut-être qu'ils évitent le plus souvent les grands mots pathétiques, qu'ils disent volontiers « amitié » pour « amour », « ennui » pour « douleur », afin de conserver aux peines et aux joies du cœur leur taille relative dans l'existence à côté de ces autres soucis d'une plus

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 136.

(2) *Ibid.*, p. 89.

sincère importance qui concernent le travail journalier, la moisson, l'aisance future (1). »

Maria Chapdelaine — œuvre baignée de l'atmosphère du catholicisme — est également, à nos yeux, imprégnée de l'influence du sport. C'est un document précieux, qui révèle Louis Hémon plus peut-être qu'une œuvre subjective ; et on ne saurait trop insister sur la modification de la personnalité de notre auteur qui se manifeste dans ce roman. On ne trouve nulle part dans *Maria Chapdelaine* l'accent de rébellion, qui se révèle dans les écrits antérieurs. Il semble donc qu'on soit en droit de supposer que Louis Hémon finit par défricher sa propre personnalité, comme le suggère M. Charles Chassé dans son article sur l'écrivain breton.

La conception, que se fait M. Dalbis de la raison d'être de *Maria Chapdelaine*, amoindrit par conséquent, à nos yeux, la valeur et la richesse de cette œuvre. A notre avis, l'une des sources, et non la moindre, de la création de *Maria Chapdelaine*, c'est l'élément de la lutte entre l'homme et la nature, qui devait donner l'équilibre spirituel à Louis Hémon. Une fois trouvée la trame du récit, notre auteur, on le voit aisément, a élargi plus tard son sujet.

La question de la survivance française au Canada, qui risquerait de n'intéresser que médiocrement le lecteur qui n'est pas Français, rejoint le plan d'une commune humanité à cause du secret accord entre la personnalité de Louis Hémon et le milieu de *Maria Chapdelaine*.

* * *

L'évocation des personnages, dans *Maria Chapdelaine*, révèle les procédés habituels de Louis Hémon. Examinons, d'abord, celui de Maria en tant que personne réelle et humaine et dans ses aspects de personnage symbolique, qui résume l'âme de toute une race en ce qui concerne la résistance héroïque des Canadiens-Français.

(1) *Ibid.*, p. 124.

La vie chétive de Maria Chapdelaine se dresse avec une beauté touchante au-dessus de la réalité banale grâce à l'art de Louis Hémon. La personne de cette jeune fille, pourtant, contient une leçon : elle se sacrifie au devoir afin que sa race puisse se maintenir. En d'autres termes, sa vie humble montre sous la forme d'un symbole ce qu'est la survivance française : une résistance admirable et pathétique pour laquelle une race s'est donné le devoir de persister. « Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage (1). »

Louis Hémon n'a pas tracé un portrait détaillé de Maria. Nul trait particulier ne nous initie à son aspect physique, comme c'est le cas pour Ella dans *Monsieur Ripois et la Némésis* par exemple. La description que voici distingue à peine Maria d'autres jeunes paysannes : « Sa jeunesse forte et saine, ses beaux cheveux drus, son cou brun de paysanne, la simplicité honnête de ses yeux et de ses gestes francs... (2) » Maria reste, cependant, un personnage vivant et extrêmement vigoureux. La puissance de l'évocation de cette jeune fille est due à l'art de suggestion dont se sert Hémon pour créer ses personnages. C'est par l'étude de leurs âmes et en esquisant quelques traits extérieurs que Louis Hémon réussit à évoquer des personnages inoubliables : telle est Maria Chapdelaine, « la merveilleuse figure de jeune fille simple et robuste, naïve et recueillie, en qui se concentre l'âme d'un pays et d'une race » (3).

Maria, comme les personnages importants dans l'œuvre de Louis Hémon, est voisine de l'être primitif. Voici un passage qui montre à la fois le lien entre Maria et l'être primitif, tout en soulignant un caractère de notre auteur, qui n'est pas restreint à ce roman, et la personnalité de notre héroïne. Maria écoute la déclaration d'amour d'Eutrope Gagnon.

(1) *Ibid.*, p. 202.

(2) *Ibid.*, p. 38.

(3) Firmin Roz, *Revue Bleue*, 1921, p. 492.

« Elle ne répondait toujours rien. Pour la deuxième fois un jeune homme lui parlait d'amour et mettait dans ses mains tout ce qu'il avait à donner, et pour la deuxième fois elle écoutait et restait muette, embarrassée, ne se sauvant de la gaucherie que par l'immobilité et le silence. Les jeunes filles des villes l'eussent trouvée niaise ; mais elle n'était que simple et sincère, et proche de la nature, qui ignore les mots. En d'autres temps, avant que le monde fût devenu compliqué comme à présent, sans doute de jeunes hommes, mi-violents et mi-timides, s'approchaient-ils d'une fille aux hanches larges et à la poitrine forte pour offrir et demander, et toutes les fois que la nature n'avait pas encore parlé impérieusement en elle, sans doute elle les écoutait en silence, prêtant l'oreille moins à leurs discours qu'à une voix intérieure... Les trois amoureux de Maria Chapdelaine n'avaient pas été attirés par des paroles habiles ou gracieuses, mais par la beauté de son corps et par ce qu'ils pressentaient de son cœur limpide et honnête ; quand ils lui parlaient d'amour elle restait semblable à elle-même, patiente, calme, muette tant qu'elle ne voyait rien qu'il leur fallût dire, et ils ne l'en aimaient que davantage (1). »

Voyons, maintenant, comment l'existence humble de Maria se rattache à un problème qui dépasse sa chétive personne. D'une façon générale, nous pouvons affirmer qu'il n'y a aucune modification de caractère chez elle. Bien qu'elle traverse une crise psychologique, le fond de sa personnalité ne change pas. Cette crise ne fait que montrer sous une lumière héroïque sa forte simplicité, sa courageuse patience et son admirable respect pour le devoir.

Hommes et choses, tout s'ordonne autour de Maria. Disons avec M. Dalbis que « personne n'existe en dehors de cette fille silencieuse ; et le paysage lui-même ne se laisse admirer que par les images qu'il donne dans son âme » (2). Il est caractéristique de l'œuvre de Louis Hémon de mettre en relief

(1) *Maria Chapdelaine*, pp. 154-155.

(2) *Le Bouclier canadien-français*, p. 123.

ses protagonistes et de nous faire voir la vie à travers leurs yeux.

Dès le moment où Maria revit François, elle pressentit que sa vie allait se modifier. Elle avait supporté jusqu'alors l'existence dure dans les bois, loin des gens et des maisons, sans amertume, car elle était jeune et voyait une longue vie devant elle. A la vue de François, qui goûtait si pleinement une vie plus dure que la sienne, ses idées subirent une modification. « D'avoir entendu quinze ans durant sa mère vanter le bonheur idyllique des cultivateurs des vieilles paroisses, Maria en était venue tout naturellement à s'imaginer qu'elle partageait ses goûts ; voici qu'elle n'en était plus aussi sûre (1). »

Le printemps venu, Maria, heureuse, car elle aimait François, remplissait ses devoirs avec contentement, en attendant la seconde visite du jeune homme. « ... elle reprit le chemin de la maison... songeant confusément aux choses heureuses qui étaient en route et ne pouvaient manquer de venir bientôt, si elle priait avec assez de ferveur et de patience » (2). Cette attente de Maria nous fait penser à Lizzie Blakeston, qui attendait, elle aussi, quelque chose « qui ne pouvait manquer de venir (3). »

A cause de François, Maria pouvait goûter, à un certain degré, la beauté âpre de la dure nature du Nord d'où il venait pour voir les Chapdelaine. Mais notons d'abord que, si le climat de la région du lac Saint-Jean nous paraît sombre et sans pitié, il n'inspira aucune crainte à Maria : « Pour Maria Chapdelaine... il n'y avait rien là de désolant ni de redoutable. Elle n'avait jamais connu que des aspects comme ceux-là d'octobre à mai, ou bien d'autres plus frustes encore et plus tristes, plus éloignés des maisons et des cultures... (4) » Si Maria ne savait pas comprendre, pourtant, la puissance gran-

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 41.

(2) *Ibid.*, p. 55.

(3) *La Belle que voilà : Lizzie Blakeston*, p. 171.

(4) *Maria Chapdelaine*, p. 14.

diose de la nature du Nord, elle ne restait pas indifférente à l'influence qui lui parvenait en la personne de François : « Et Maria, que sa vie rendait incapable de comprendre la beauté de cette nature-là, parce qu'elle était si près d'elle, sentait pourtant qu'une magie s'était mise à l'œuvre et lui envoyait la griserie de ses philtres dans les narines (1). »

La vie se présentait maintenant à Maria sous un jour différent, car, auparavant, elle ne lui parut guère réjouissante. Cette manière d'envisager la vie vaut de retenir notre attention tant elle ressemble aux idées que nous avons vues dans l'œuvre londonienne. « Il lui semble que quelqu'un lui a chuchoté longtemps que le monde et la vie étaient des choses grises. La routine du travail journalier, coupée de plaisirs incomplets et passagers ; les années qui s'écoulent, monotones, la rencontre d'un jeune homme tout pareil aux autres... C'est comme cela qu'on vit, a dit la voix. Ce n'est pas bien terrible, et en tout cas il faut s'y soumettre ; mais c'est uni, terne et froid comme un champ à l'automne (2). » Maria reconnaissait, cependant, que « ce n'est pas vrai, tout cela » (3) maintenant qu'elle aimait François.

La nouvelle de la mort de François fut un choc brutal pour Maria. A ses yeux, la nature devenait une ennemie, qui lui avait volé son amour et lui avait fait du mal. « Vu du seuil, le monde figé dans son sommeil blanc semblait plein d'une grande sérénité ; mais dès que Maria fut hors de l'abri des murs le froid descendit sur elle comme un couperet, et la lisière lointaine du bois se rapprocha soudain, sombre façade derrière laquelle cent secrets tragiques, enfouis, appelaient et se lamentaient comme des voix (4). »

La discipline intérieure de Maria nous est révélée d'une façon merveilleuse. Elle avait dit mille *Ave*, la veille de Noël, pour le retour de François. François était mort, mais sa mort

(1) *Ibid.*, p. 69.

(2) *Ibid.*, p. 85.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 120.

n'avait nullement atteint la foi de Maria bien que ses prières n'aient pas été écoutées. Si elle avait alors prié pour le salut de François, elle allait maintenant prier pour son âme. Et ce fut par instinct qu'elle commença à dire les phrases de l'*Ave*. « Aviez-vous douté d'elle, mère du Galiléen ? Parce qu'elle vous avait huit jours auparavant supplié par mille fois et que vous n'aviez répondu à sa prière qu'en vous figeant dans une immobilité vraiment divine... pensiez-vous qu'elle allait, elle, douter ou de votre pouvoir ou de votre bonté ? Ç'eut été mal la connaître (1). »

Un problème se posait maintenant à Maria. Lorenzo Surprenant et Eutrope Gagnon étaient des prétendants à sa main. L'un, revenu des Etats-Unis dans la région, évoquait pour elle la magie de la vie facile des villes de là-bas. Il fit ardemment le procès de ce pays dur où l'homme nourrit et la terre et les animaux.

Maria fut sensible à ses arguments : « Le norouâ meurtrier qui avait enseveli François Paradis sous la neige, au pied de quelque cyprès mélancolique, avait fait sentir à Maria du même coup toute la tristesse et la dureté du pays qu'elle habitait et lui avait inspiré la haine des hivers du nord, du froid, du sol blanc, de la solitude, des grandes forêts inhumaines où tous les arbres ont l'aspect des arbres de cimetière (2). »

Eutrope Gagnon fit à Maria son humble offre de mariage, mais c'était « une vie de labeur grossier dans un pays triste et sauvage » (3) qu'il lui proposait.

Le but du mariage, pour Maria, se résume ainsi : « Quand une fille ne sent pas ou ne sent plus la grande force mystérieuse qui la pousse vers un garçon différent des autres, qu'est-ce qui doit la guider ? Qu'est-ce qu'elle doit chercher dans le mariage ? Avoir une belle vie, assurément, faire un règne heureux (4). »

(1) *Ibid.*, p. 123.

(2) *Ibid.*, p. 159.

(3) *Ibid.*, p. 156.

(4) *Ibid.*, p. 158.

Que devait faire Maria ? « Maintenant il fallait faire semblant de n'avoir rien vu, et chercher laborieusement son chemin, en hésitant, dans le triste pays sans mirage (1). » Maria estimait également ses deux prétendants, mais puisqu'elle voulait fuir ce dur pays, elle se décida pour Lorenzo.

Ce fut alors que la mère Chapdelaine tomba malade et mourut. Assise à côté de la morte, Maria se mit à penser à son destin. Bien qu'elle se rendît compte qu'elle pourrait vivre comme l'avait fait sa mère, elle ne le voulait pas.

C'est ici que le problème de Maria cesse d'être une question personnelle et rejoint les intérêts de sa race. Si elle se déracine pour aller demeurer aux Etats-Unis, elle affaiblit l'effort de ses compatriotes pour se maintenir. Le déracinement de Maria, à lui seul, n'atteindrait pas sérieusement, bien entendu, l'œuvre de ses ancêtres. Mais un des dangers les plus graves, c'est l'émigration des Canadiens-Français dans des pays de langue anglaise, où ils perdent fatalement leur langue. L'une des préoccupations les plus importantes de l'élite canadienne-française a toujours été de retenir ses compatriotes chez eux. Les difficultés qu'ont éprouvées les Canadiens-Français à se maintenir, à créer le « miracle canadien » sont énormes.

La littérature canadienne-française porte la marque des problèmes de la race. Mgr Camille Roy s'en explique ainsi, dans son *Histoire de la littérature canadienne* : « La littérature canadienne-française est toute pleine des choses de notre histoire et de notre vie nationale (2). »

Antoine Gérin-Lajoie publia dès 1862 un roman à thèse : *Jean Rivard, le défricheur*, où il s'efforça de persuader ses compatriotes de rester chez eux et de cultiver la terre canadienne. Gérin-Lajoie ne voulut pas faire un roman : son but était patriotique et national. *Jean Rivard* montre la gloire et le bonheur du colon qui défriche la terre vierge.

La vie agricole et la colonisation ont été et sont encore le sujet d'un vif intérêt chez les Canadiens-Français.

(1) *Ibid.*

(2) Québec, 1930, p. 19.

Voici donc Maria à un tournant décisif de sa vie et il n'y a personne qui puisse la conseiller. Ses parents, avant la mort de la mère Chapdelaine, avaient respecté son silence et n'avaient rien dit, bien qu'ils eussent préféré lui voir épouser Eutrope Gagnon. Qui va montrer à Maria le chemin du devoir qu'il faut prendre ? C'est, d'abord, la nature primitive et magnifique qui chuchote son message aux oreilles de la jeune fille, plongée dans une contemplation mystique. Maria, cependant, médite encore sur la vie facile des grandes villes américaines, quand, du fond de son âme s'élève cette pensée, que l'on parle une autre langue là-bas : C'est la seconde voix qui rappelle la douceur de la vieille langue française qui a marqué tout le pays de Maria. Mais la jeune fille ne peut échapper à l'idée de la dureté de sa contrée. Puis vient une troisième voix à l'autorité de laquelle on ne peut se méprendre : C'est « la voix du pays de Québec ». Cette voix, comment s'est-elle présentée à l'esprit de Maria ? « Elle vint comme un son de cloche, comme la clameur auguste des orgues dans les églises, comme une plainte naïve et comme le cri perçant et prolongé par lequel les bûcherons s'appellent dans les bois. Car en vérité tout ce qui fait l'âme de la province tenait dans cette voix : la solennité chère du vieux culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf où une race ancienne a retrouvé son adolescence (1). »

La poésie émouvante du message de cette voix est trop connue pour que nous ayons besoin de nous y attarder. Disons que Maria comprend, enfin, son devoir et s'incline. Elle se rend compte aussi, maintenant, qu'elle ne pourrait pas s'en aller à cause de la mort de sa mère. Hémon affirme, cependant, que cette pensée ne lui vient pas avant que les voix lui aient enseigné son chemin.

La décision de Maria de rester dans son pays est, par conséquent, extrêmement importante. Le sacrifice qu'elle fait

(1) *Maria Chapdelaine*, p. 201.

au devoir, devient une leçon pour ses compatriotes et montre au monde la grandeur de sa race, qui a négligé des occasions d'améliorer sa condition économique afin de rester fidèle à l'âme française. Nous pouvons donc comprendre à sa juste valeur la phrase de M. Dalbis : « Tout l'héroïsme d'un peuple fut résumé dans la fidélité d'une âme (1). »

* * *

Nous avons déjà dit que l'insistance de M. Dalbis sur le caractère symbolique de *Maria Chapdelaine* semble exclure, à ses yeux, toute autre intention de la part de Louis Hémon. M. Dalbis affirme que Louis Hémon n'a pas voulu écrire un roman de colonisation car « il aurait parlé de concessions, de ventes de lots ; et le récit eût prit fin sur une signature devant un homme de loi. » Si, d'autre part, Louis Hémon avait voulu « narrer, comme certains ont pu le croire, les migrations de la famille Chapdelaine et montrer le colon aux prises avec la terre, le récit se fût terminé par un nouveau déménagement ou une réinstallation » (2).

Nous ne prétendons affirmer quoi que ce soit à l'égard de ce que Louis Hémon aurait pu faire. *Maria Chapdelaine* est une œuvre d'art ; nous l'acceptons telle quelle. Ce qui nous intéresse, cependant, c'est de tâcher de dégager, aussi bien que possible, de ce chef-d'œuvre les éléments qui, dans leur ensemble, lui donnent cette puissance et cette harmonie qui s'imposent à nous. Loin de nous la pensée que nous pouvons disséquer *Maria Chapdelaine* avec une précision scientifique.

Il nous semble, tout de même, voir un rapport entre la manifestation de la survivance française que Louis Hémon nous présente, et la colonisation, car, en somme, *Maria Chapdelaine* est un roman de la terre. Maria est, en effet, une paysanne et le restera. La décision de Maria d'épouser Eutrope Gagnon montre d'une façon éclatante l'importance de

(1) *Le Bouclier canadien-français*, avant-propos, p. 20.

(2) *Ibid.*, p. 153.

la colonisation. Louis Hémon, tout en montrant une vue synthétique de l'âme du pays de Québec, n'a-t-il pas insisté là-dessus, et ne nous a-t-il pas ramené au monde qu'il dépeint ? Répétons les mots significatifs « la splendeur et la force barbare du pays neuf où une race ancienne a retrouvé son adolescence ».

Quelle sorte de roman un romancier quelconque aurait-il écrit sur le Canada français ? Une bonne volonté, une admiration même enthousiaste ne lui suffiraient pas, sans un accord vrai entre sa personnalité et son sujet, pour créer un chef-d'œuvre.

Au risque de répétitions excessives nous voulons, encore une fois, insister sur l'attrait de la « force barbare », de l'intérêt d'un « pays neuf », en un mot, de la lutte entre l'homme et la nature pour un sportif tel que Louis Hémon. N'y a-t-il pas dans « la magnifique conquête de la nature par la volonté » (1), — pour prendre une formule de M. Constantin-Weyer, dont l'œuvre canadienne présente un rapport, sous cet aspect, avec l'ouvrage de Louis Hémon — un thème propre à intéresser notre auteur ? Nous voyons là le fond — nous l'avons dit — sur lequel Louis Hémon a bâti son œuvre.

Si *Maria Chapdelaine* montre, dans la personne de son héroïne, une synthèse des traits fonciers de l'âme canadienne-française, elle révèle aussi, avec force, un aspect de l'âme nationale, l'âme du colon, pour tout dire. « A côté du roman d'amour de Maria Chapdelaine... il y a l'autre plus émouvant parce qu'empreint d'une réalité plus poignante, il y a l'amour de Samuel Chapdelaine pour la forêt, sa lutte à la conquérir... Et quand on songe que ce fut là notre façon première et qui

(1) *Un homme se penche sur son passé*. Paris, 1928, p. 206. Nous n'avons pas l'intention de faire de comparaison entre l'œuvre de M. Constantin-Weyer et *Maria Chapdelaine* à cause des révélations au sujet de la vie de celui-ci au Canada, présentées par M. Donatien Frémont dans son livre *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*. Winnipeg, 1932. Citons (p. 57) : « ...l'Ouest canadien n'est pas la province de Québec... les gens de l'Ouest canadien se refusent à reconnaître leur pays dans la peinture d'ensemble qu'en a faite M. Constantin-Weyer ».

dure de nous emparer du Nord de l'Amérique, comment ne serions-nous pas reconnaissants à Louis Hémon d'avoir tourné son esprit d'emblée, du premier bond, sur la cause principale de notre développement (1) ? »

Nous allons étudier la famille Chapdelaine et les autres personnages du roman sous cet aspect. Nous ne parlerons pas de Lorenzo Surprenant, car ce personnage sert simplement à évoquer la magie d'une vie plus facile pour Maria. Il y a dans la famille Chapdelaine une lutte inconsciente entre Samuel Chapdelaine et sa femme, qui n'a pas l'âme du colon. Toutefois l'ordre et la discipline règnent dans la famille ; elle suit son chef sans se plaindre. Si la mère Chapdelaine rappelle, de temps à autre, la beauté des vieilles paroisses, avec un soupir, c'est elle qui se fait l'interprète de la victoire de ses hommes sur la nature.

Cette lutte incessante, qui est comme le leitmotiv du roman, met en relief l'héroïsme de ceux qui veulent faire l'œuvre de la colonisation. « Faire de la terre ! C'est la forte expression du pays, qui exprime tout ce qui gît de travail terrible entre la pauvreté du bois sauvage et la fertilité finale des champs labourés et semés (2). »

Samuel Chapdelaine, magistralement campé par Hémon, est l'image saisissante du pionnier. Quelques traits fixent le portrait de cet homme fait pour le défrichement, pour qui la conquête de la nature sauvage est une passion. C'est un homme haut et large, gris de cheveux, de visage couleur de cuir. Dans ses yeux vifs brille, affirme notre auteur, « la même éternelle jeunesse que donne souvent aux hommes du pays de Québec leur éternelle simplicité » (3).

Samuel avait, déjà cinq fois depuis sa jeunesse, défriché des terres. Pourtant, toujours épris de la nostalgie du pays neuf au moment où la région qu'il habitait commençait à

(1) *Le Terroir*, octobre 1919, voir le discours de l'Hon. M. J.-E. Perrault dans l'article : *Au Pays du lac Saint-Jean*, par Damase Potvin, p. 80.

(2) *Maria Chapdelaine*, p. 32.

(3) *Ibid.*, p. 17.

devenir une belle paroisse, il avait déménagé sans que l'âme héroïque de la mère Chapdelaine protestât.

Hémon a bien montré la simplicité et l'unité de cette famille. Pour Samuel et Laura, « la vie avait toujours été une et simple... : le dur travail nécessaire, le bon accord entre époux, la soumission aux lois de la nature et de l'Eglise (1). »

La forte croyance religieuse des Chapdelaine se révèle pendant la maladie de la mère Chapdelaine. « Maria soupira encore ; mais son cœur avait trouvé dans la certitude et dans l'attente de la mort une sorte de sérénité triste... devant la mort inévitable et prochaine, ce qui restait à faire était simple et prévu depuis des siècles par des lois infaillibles (2). »

Les autres membres de la famille sont bien esquissés, car ils sont, tous, des personnages vivants, quoiqu'ils ne fassent rien et ne disent rien qui vaille d'être retenu. Il y a Esdras et Da'Bé, deux grands garçons forts, qui travaillent aux chantiers en hiver et qui rapportent à leurs parents la majeure partie de leurs gages à leur retour chez eux en été (3). Tit'Bé, un garçon de quatorze ans, parle avec les accents mesurés du vieil homme, car il remplit déjà depuis deux ans tous les devoirs d'un homme. Et, enfin, il y a le jeune Télesphore et la petite Alma-Rose qui complètent le foyer. Edwige Légaré, « l'homme engagé » des Chapdelaine, est puissamment évoqué par Louis Hémon. C'est un homme d'ardeur farouche et d'énergie primitive dont le visage n'exprime « qu'une rusticité terrible » (4).

François Paradis, le beau coureur de bois, est un homme du même genre que Samuel Chapdelaine. Il n'a pas l'âme du cultivateur, car il trouve l'appel de la forêt irrésistible. La mère Chapdelaine ne peut comprendre les goûts de ce fort garçon, dont Hémon a souligné le caractère d'ingénuité.

(1) *Ibid.*, p. 103.

(2) *Ibid.*, p. 181.

(3) Signalons ici une légère équivoque de la part de Louis Hémon. L'industrie du bois n'est pas plus importante que celle de la terre dans la province de Québec. Voir *Maria Chapdelaine*, p. 59.

(4) *Maria Chapdelaine*, p. 47.

« C'était l'éternel malentendu des deux races : les pionniers et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure (1). »

Citons, pour clore nos remarques sur ces personnages, quelques opinions canadiennes au sujet de la véracité des portraits. « ... le paysan décrit par Hémon représente, dans ses traits les plus marquants, le type social du colon primitif. Preuve magnifique de l'étendue et de la justesse de coup d'œil du romancier. Oui, c'est bien la vie de nos pères, puissamment observée, dans l'unité de son principal ressort, la foi, dans l'imperceptible variété de ses circonstances et de ses accidents » (2).

Les personnages de *Maria Chapdelaine* ne sont pas, en effet, des créations imaginaires de Louis Hémon. Voici ce qu'en dit M. Damase Potvin dans *Le Terroir* de juillet 1918 : « Ces personnages du roman de Louis Hémon sont trop sincères pour n'être pas vivants. J'ai fait une enquête à ce sujet et j'ai découvert, en effet, que tous les types de ce récit étaient des types du pays de là-bas qui vivent encore ou qui y ont vécu ; ils ont été décrits d'une façon fidèle par un observateur attentif et scrupuleux (3). »

Nous allons mentionner brièvement les personnes qui ont fourni à Hémon des traits pour créer les personnages de son roman. D'abord, les patrons de Louis Hémon y paraissent. Notre auteur a pris chez Samuel Bédard quelques caractéristiques pour fixer le portrait de Samuel Chapdelaine. On a reconnu feu M^{me} Bédard dans la mère Chapdelaine. Eva Bouchard, cependant, ne présente qu'un rapport fort lointain avec Maria Chapdelaine. Les deux orphelins, qui demeurent

(1) *Ibid.*, p. 40.

(2) M. A. Lamarche, *Ebauches critiques : Retour sur Maria Chapdelaine*. Montréal, 1930, p. 77.

(3) P. 26.

raient chez les Bédard, ont fourni des traits pour Téléphore et Alma-Rose. Eutrope Gagnon paraît être Eutrope Gaudault de Honfleur. Da'Bé et Tit'Bé sont les fils d'Ernest Murray, un voisin de Samuel Bédard, alors que celui-ci était cultivateur. Ces hommes étaient connus dans la paroisse sous ces sobriquets. Le portrait de Légaré est calqué sur la personne de Joseph Murray, qui fut, à cette époque, « l'homme engagé » du beau-père de Samuel Bédard, feu M. Bouchard. Les caractères de Lorenzo Surprenant semblent être empruntés à Edouard Bédard, un Canadien établi aux Etats-Unis, qui revenait à Péribonka de temps à autre pendant le séjour de Louis Hémon chez les Bédard, pour voir des parents. Le modèle de François Paradis fut François Lemieux, de Mistassini, guide des acheteurs de pelleteries de la région, qui fut trouvé mort dans les bois. Tit'Sèbe, le « remancheur » de Saint-Félicien, est loin d'être un personnage de fiction. Hémon entendit beaucoup parler de lui et de ses guérisons miraculeuses. Même les trois Français qui paraissent dans le roman sont croqués sur le vif.

* * *

Le cadre de *Maria Chapdelaine* est puissamment évoqué. Les Canadiens-Français, malgré les objections qu'ils font à l'égard du roman, ont bien rendu hommage à la véracité du portrait de la région du lac Saint-Jean que Louis Hémon présente. M. Potvin qui connaît bien cette région, qu'il a visitée et même habitée, s'exprime ainsi au sujet de *Maria Chapdelaine* : « Quand j'eus terminé la lecture... je venais de lire de mon pays, le Nord de la vallée du Lac Saint-Jean, la description la plus fidèle que l'on en a jamais faite ; je venais de vivre des scènes de colonisation comme dans la réalité, certaines vacances m'avaient permis d'en vivre moi-même (1). M. Potvin ajoute alors la précision que voici : « Quand on

(1) *Le Terroir*, juillet 1918, p. 26.

n'a pas connu comme je le connais, ce pays de souches, ce pays de petits camps de bois rond et de cabanes de planches, on pourrait croire qu'il y a dans *Maria Chapdelaine* quelque peu de fantaisie.. Le peintre n'a trempé son pinceau que dans la bonne couleur locale (1). »

Certains Canadiens-Français ont cru voir dans *Maria Chapdelaine* une grisaille, qui n'est pas tout à fait vraie. Ils pensent que Louis Hémon a assombri la vie de ses héros. Nous avons vu, cependant, que M. Potvin a prôné la couleur locale et la vraisemblance du milieu. Cette obsession de croire que la peinture est poussée trop au noir vient de ce que beaucoup de Canadiens-Français craignent que le lecteur, non averti du Canada, n'aille penser que Péribonka et les personnages du roman représentent toute la province de Québec, à cause de la formule « pays de Québec ».

On ne peut expliquer de façon absolue, la raison d'être de cette expression. M. Dalbis affirme que Louis Hémon s'est servi de cette expression en voulant dire l'âme du pays. C'est une explication ingénieuse et raisonnable. Toutefois, elle n'explique pas cette observation de Louis Hémon : « Au pays de Québec l'orthographe des noms et leur application sont devenues des choses incertaines. Une population dispersée dans un vaste pays demi-sauvage, illettrée pour la majeure part et n'ayant pour conseillers que ses prêtres, etc. (2). » Louis Hémon a-t-il cherché une formule pittoresque où s'est-il simplement souvenu du titre possible de l'œuvre, qu'il avait suggéré à l'éditeur Grasset : « Au pays de Québec » ? Mais, est-il juste d'attaquer Hémon sur ce point ? *Maria Chapdelaine*, étant une œuvre d'art, ne peut prétendre au rôle d'information d'un manuel de géographie et son milieu, certes, est bien établi.

Si la nature et la vie de la région décrite paraissent dures sous la plume de notre auteur, c'est parce qu'il y a un très grand fond de réalité. Le milieu, que nous présente Louis

(1) *Ibid.*, pp. 32-33.

(2) *Maria Chapdelaine*, p. 46.

Hémon, est au Nord de la province de Québec et le climat y est rigoureux. Nous, qui l'avons visité en été, sommes à même d'affirmer que la nature y est encore sauvage. Il ne faut pas oublier, non plus, que Louis Hémon est venu de pays plus doux. De plus, notre auteur avait intérêt à insister sur la dureté de la vie afin de mieux souligner l'héroïsme de Maria, qui décide de rester dans le pays. D'autre part, Louis Hémon ne pouvait échapper entièrement à sa manière habituelle de peindre. Nous avons déjà constaté le ton gris de l'œuvre londonienne.

Toutefois les procédés, dont se sert Hémon dans *Maria Chapdelaine* pour évoquer le milieu, restent les mêmes que ceux que nous avons vus dans l'œuvre antérieure. Le romancier peint son milieu avec soin et précision afin que nous puissions mieux comprendre la personnalité de Maria. Le milieu vu à travers les yeux de Maria demeure vivant et vigoureux dans notre mémoire.

Dès le début du roman, Louis Hémon nous plonge dans le milieu et fixe le ton de l'œuvre. Il nous montre la lisière sombre de la forêt dont la présence reste une menace perpétuelle. Le pays est austère et la vie dure.

Tout en étudiant Maria, Hémon nous présente des scènes inoubliables de la vie et de l'activité du défricheur. Nous attendons, avec les Chapdelaine, l'arrivée du printemps, qui tarde à venir dans cette région. Nous voyons alors la lutte ardente pour faire de la terre sous une chaleur écrasante ; nous assistons à la cueillette des bleuets dans les bois et c'est « une journée bleue » exquise (1). Puis c'est l'automne : « Il semblait que le printemps ne fût que d'hier... et déjà l'automne était là, annonçant le retour de l'inexorable hiver, le froid, bientôt la neige... (2) » La mélancolie de l'automne est partout pareille, affirme Hémon, « mais sur le sol canadien, il est plus mélancolique et plus émouvant qu'ailleurs... » (3).

(1) *Ibid.*, p. 72.

(2) *Ibid.*, pp. 87-88.

(3) *Ibid.*, p. 88.

La forêt environne toujours les Chapdelaine comme une ennemie. Nous la voyons à travers les yeux de Maria et la vision que nous en recevons est colorée par l'âme de la jeune fille. Avant la mort de François, cette nature sauvage était adoucie par l'amour de la jeune fille. Mais la cruauté des bois s'accroît après que le beau François Paradis s'y est perdu et est mort à cause du froid impitoyable.

La beauté des paysages décrits dans *Maria Chapdelaine* étant très connue, nous n'avons pas l'intention de faire des citations.

* * *

Maria Chapdelaine est une œuvre harmonieuse à cause de la simplicité de son sujet et des procédés restreints de Louis Hémon. Nulle aventure romanesque ne détourne notre attention de Maria ; et notre auteur ne s'est pas introduit dans le récit pour raconter ses propres expériences. Nous remarquons le souci de Louis Hémon de suivre les règles du théâtre classique dans leur rapport avec le genre du roman. Nous pouvons affirmer, d'une façon générale, que l'action ne s'éloigne guère de la cabane des Chapdelaine dans les bois. De plus, elle est uniquement restreinte à l'étude de Maria et sa durée a été resserrée au strict minimum : tout se passe en une année environ.

L'unité du roman est encore plus soulignée par l'habile enchaînement des chapitres, dont treize débutent par une indication relative à la saison. De plus, les scènes agricoles de l'année qui s'écoule, viennent fortifier l'harmonie de l'œuvre.

L'équilibre de la personnalité des personnages du roman s'impose également à nous. D'autre part, la vie rude des colons rappelle, par contraste, la vie douce, si l'on peut dire, des vieilles paroisses. De la même manière, la nature sauvage nous fait penser aux climats doux des pays du Sud.

Le procédé des voix qui parlent à Maria rappelle l'incident,

dans *Colin-Maillard*, où les puissances invisibles descendent dans la vie de Mike. Là également, comme dans *Maria Chapdelaine*, Hémon affirme qu'une personne qui s'isole est capable de sortir du monde ordinaire pour voir la vie d'un point de vue extérieur.

Edmond Jaloux n'aime guère la troisième voix qui parle à Maria. Il s'exprime ainsi à ce sujet : « La seule erreur de ce livre serait, il me semble, cette page lyrique dans laquelle soudain la terre de Québec se met à parler à l'oreille de Maria ; subitement, on a un léger malaise ; dans ce livre si délicat, si ferme, si honnête, on a l'impression d'un artifice littéraire (1). »

Si la manière dont Louis Hémon amène son dénouement laisse un peu à désirer, il ne faut pas oublier que Maria reste logique avec elle-même, et que sa décision de rester dans le pays ne s'écarte pas de son caractère. D'autre part, la vision de Maria est sublimement décrite. Quoi de plus frappant que l'image de la jeune fille recueillie dans une méditation mystique auprès du corps de sa mère, pendant que son père dort d'un sommeil qui rappelle la mort, et que les gouttes fraîches d'une pluie de printemps tombent doucement au dehors !

Hémon s'est exprimé, de temps à autre, dans son journal d'une façon qui rappelle certains accents de *Maria Chapdelaine*. Il y suggère l'image de la nature cruelle qui paraît dans le roman. Le Canada, à ses yeux, reste encore empreint des caractères d'un pays neuf et sauvage. Il chante, dans ces pages hâtivement écrites, la fidélité des Canadiens-Français à l'âme française. Hémon voit déjà dans ce peuple cette éternelle jeunesse sur laquelle il reviendra dans *Maria Chapdelaine*. Sur la terrasse de la ville de Québec, il formule l'observation qu'il prêtera à la troisième voix, à savoir que « Québec n'a rien appris et rien oublié ». Deux des noms qui paraissent dans son roman se trouvent dans ces pages : Gagnon et Paradis. Toutefois il ne faut pas oublier que les noms dans la province de Québec sont peu variés.

(1) *Le Canada, le Périgord et la Vendée. Revue hebdomadaire*, 10 septembre 1921, p. 218.

Il se dégage, en somme, de ce journal l'impression que le patriotisme de Louis Hémon révèle aussi son plaisir et son enthousiasme à la vue des gens de sa race, qui luttent dans un pays neuf pour se maintenir tels qu'ils étaient à leur arrivée.

* * *

Maria Chapdelaine se sépare du roman rustique, aux yeux de M. Henry Bordeaux, par le fait que la terre qui, dans les romans de ce genre, pourrait devenir l'héroïne, prendre figure humaine, tant elle a suscité de luttes et de jalousies parmi les paysans, représente dans le roman de Louis Hémon « non un être chargé du passé, mais une bataille et quelquefois une trêve avec la nature » (1). *Maria Chapdelaine* paraît être une réponse à l'espoir émis par René Bazin dans *La Terre qui meurt* au sujet de l'éternelle jeunesse de l'âme paysanne.

Si *Maria Chapdelaine* présente un rapport, sous l'aspect de la survivance française, avec les œuvres qui révèlent la même lutte dans l'Alsace et la Lorraine sous la domination allemande il ne nous semble pas, pourtant, utile de nous éloigner de notre sujet pour établir des comparaisons entre ces diverses œuvres et le roman de Louis Hémon. La Colette Baudoche de Maurice Barrès par exemple ne se rattache à Maria que par son dévouement aux morts, qui lui a fait refuser l'offre de mariage de M. Asmus. On est en droit, aussi, de douter que le sacrifice de Colette soit aussi grand que celui de Maria.

Nous terminerons notre étude sur *Maria Chapdelaine* en montrant à la fois l'attitude canadienne au sujet de cette œuvre et la place qu'elle occupe dans la littérature qui traite du Canada français.

Si les Canadiens-Français ont soulevé des réserves à propos de *Maria Chapdelaine*, c'est parce qu'ils craignent que le roman ne donne une impression fausse du Canada au lecteur non averti, qui pourrait y voir une représentation exacte de

(1) *Une Mireille des neiges. La Revue de la semaine*, juillet-août 1921, p. 415.

la population de la province de Québec et de la vie qu'on y mène. D'autre part, les Canadiens-Français refusent de voir dans les personnages du prêtre et du médecin des portraits fidèles.

M. Ernest Bilodeau, dans un article du *Nationaliste* de Montréal (7 janvier 1917) déclarait *Maria Chapdelaine* « une manière de chef-d'œuvre » qui montre avec fidélité la région du lac Saint-Jean et sa population. M. Bilodeau, pourtant, n'aimait pas les portraits du prêtre et du médecin.

Mgr Camille Roy observe au sujet de *Maria Chapdelaine* que « lacunes mises à part, ce roman est la peinture la plus artistique, la plus réussie, que l'on ait faite des mœurs de nos défricheurs. »

« Sans nous attarder à l'aberration volontaire de ceux qui veulent apercevoir dans *Maria Chapdelaine* une peinture, non pas du colon défricheur, mais de l'habitant canadien en général, et qui pour cela accusent l'auteur d'une généralisation qui est dans leur propre esprit, force nous est de reconnaître que Louis Hémon a fait un livre qui révèle... une langue propre, élégante et souple où se mêle avec mesure et avec une étonnante vérité le parler populaire canadien... beaucoup de romans de mœurs canadiennes parus chez nous depuis 1920, bien qu'inférieurs au point de vue art ou composition, à *Maria Chapdelaine*, ne sont pas étrangers à son influence (1). »

(1) *Histoire de la littérature canadienne*. Québec, 1930, pp. 224-225.

CONCLUSION

Maria Chapdelaine paraît avoir obscurci la personnalité de Louis Hémon au point qu'il n'y a que très peu de gens qui se soient intéressés à sa vie et à sa personnalité. Il est vrai que les grandes lignes de sa vie sont connues ; que sa passion pour les voyages, son intérêt pour le sport ont été révélés. Toutefois les critiques, en général, n'ont pas tenté de relier *Maria Chapdelaine* à l'œuvre antérieure, pour tout dire ils n'ont pas cherché à découvrir ce qui constitue l'unité de Louis Hémon.

Cependant, quelques critiques, tels que M. Rivoallan dans le *Dublin Magazine*, M. Poulaille dans *Le Peuple*, M. Chassé dans *Bretagne*, ont affirmé la nécessité d'une étude sur Louis Hémon, afin que l'on puisse donner de son œuvre une interprétation conforme à sa personnalité.

En essayant de camper le portrait du vrai Louis Hémon nous avons, d'abord, retracé les péripéties de sa vie, tout en insistant sur l'importance qu'il faut accorder à sa passion pour le sport et sur le côté « rebelle » en lui. Nous avons montré ensuite ce qu'était la valeur du sport, à ses yeux, avant d'analyser l'évolution de sa personnalité et d'étudier son œuvre de ce point de vue.

Louis Hémon, foncièrement indépendant de caractère, avait le courage de sa conviction, à savoir qu'il était un romancier-né. Toute sa vie, il se préoccupa de chercher un équilibre pour sa personnalité. Passionné de sport et anti-intellectuel, il cherchait une discipline complète. Il trouva, d'abord, une discipline extérieure dans le sport et de cet intérêt naquit sa façon d'envisager la vie. Tout en réagissant avec violence contre la société, qui laissait à désirer, à ses yeux, il sentit vivement l'absence d'une discipline intérieure.

Ce désir ainsi que cette recherche d'une personnalité unie se dégagent des pages de son œuvre londonienne, qui exprime son état de révolte.

Au Canada, dans la région du lac Saint-Jean, loin des injustices et des misères des vieilles civilisations, Louis Hémon subit pleinement l'influence de la dure et simple vie des colons. La lutte de ces colons, si profondément religieux, si forts de leur discipline à la fois extérieure et intérieure, avec une nature sauvage suggéra, à ses yeux, un rapport avec le sport. De plus, c'étaient des gens de race française qui l'environnaient, une race ancienne qui, comme il le dit dans *Maria Chapdelaine*, avait retrouvé son adolescence dans un pays neuf d'une force barbare. Hémon trouva parmi ces colons simples la discipline qu'il cherchait et s'inclinant devant ce peuple d'origine française il créa son chef-d'œuvre sous une double émotion de reconnaissance et de fierté.

Par conséquent, les accents de rébellion, qui se révèlent dans *Colin-Maillard*, et la noble paix qui caractérise *Maria Chapdelaine* ne paraissent plus contradictoires. Ce sont des réactions du même tempérament — un tempérament foncièrement breton — au contact de deux milieux différents. Nous croyons donc être en droit d'affirmer que la vie et la personnalité de Louis Hémon sont étroitement mêlées à son œuvre et qu'aussi longtemps qu'elles restent inconnues et incomprises, ses œuvres ne peuvent être appréciées à leur juste valeur.

Vu : le 27 mars 1936,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

A. — L'ŒUVRE DE LOUIS HÉMON

1^o ROMANS ET RECUEILS DE CONTES.

1916. — *Maria Chapdelaine*, Montréal (Canada), Le Febvre.
1921. — *Ibid.*, édition Cahier Vert, Paris, Grasset.
1923. — *La Belle que voilà*, édition Cahier Vert, Paris, Grasset.
1924. — *Colin-Maillard*, édition Cahier Vert, Paris, Grasset.
Ibid. — *The Journal of Louis Hémon*, New York, Macmillan ; reproduit par L.-J. Dalbis dans *Le Bouclier Canadien-français*, Paris, 1928, pp. 223-280 ; reproduit dans *Demain*, n^o 2, mai 1924, p. 133-171.
1925. — *Battling Malone, pugiliste*, édition Cahier Vert, Paris, Grasset.
1926. — *Monsieur Ripois et la Némésis* (tirage limité à 50 exemplaires numérotés pour les archives de la maison Grasset), Paris.

Maria Chapdelaine, reproductions.

1921. — Grasset.
1921. — Renaissance du Livre (demi-luxe).
1924. — La Cité des Livres.
1927. — Gamble (luxe) ; Fayard (populaire) ; édition du Polygone.
1929. — Mornay (luxe).
1932. — Piazza (demi-luxe).
1934. — Nelson (illustré) ; Nelson (populaire) ; Tallandier (populaire).
S. d. — Payot.

Maria Chapdelaine, cinéma.

1934. — Films Herpe (Pignières).

Maria Chapdelaine, éditions étrangères.

Editions allemandes :

1922. — Rascher et C^{ie}, Zurich (Suisse), traduction.

1927. — Belhagen et Klasing, Leipzig, édition scolaire.

Editions américaines :

1921. — Macmillan, New York, traduction.

1924. — *Ibid.*, traduction illustrée, édition scolaire.

Editions anglaises :

1922. — Macmillan, Londres, traduction.

1927. — Cambridge Press, Cambridge, édition scolaire.

Edition canadienne :

1921. — Macmillan, Toronto, Montréal, traduction.

Edition catalane :

1925. — Editorial Catalana, Barcelone, traduction.

Edition dano-norvégienne :

S. d. — Haase et Son, Copenhague, traduction.

Edition espagnole :

1922. — Alberto Insua, Madrid, traduction.

Editions hollandaises :

1923. — Meulenhoff, Amsterdam, traduction et édition scolaire.

* Neuwe Rotterdamsche Courant, Rotterdam, traduction.

Edition hongroise :

S. d. — Franklin-Tarsulat, Budapest, traduction.

Edition gaëlique :

1933. — An Roinn Oideachais, Baile atha Cliath, Irlande, traduction.

Editions italiennes :

1924. — Paravia, Turin, traduction.

* Illustrazione della Gazzetta del Popolo, traduction.

* Nous ne connaissons pas la date de l'apparition de l'édition.

Edition polonaise :

1923. — Homere Neveux, Poznan, traduction.

Edition slovaque :

1932. — Fedor Jesensky, Bratislava, traduction.

Edition suédoise :

* Victor Pettersons, Stockholm, traduction.

Edition tchèque :

1923. — Villimek, Prague, traduction.

***La Belle que voilà*, reproductions.**

1932. — Ferenczi (populaire).

1924. — Nelson (populaire).

***La Belle que voilà*, traductions.**

1923. — Petterson, Suède.

— Villimek, Tchécoslovaquie.

1924. — Rhombus, Allemagne.

1925. — Macmillan, Angleterre (voir *Battling Malone*, traductions).

***Colin-Maillard*, reproductions.**

1923-1924. — *Revue Universelle*, vol. 15-16.

1924. — Flammarion (populaire).

***Colin-Maillard*, traductions.**

1924. — Macmillan, Angleterre.

— Morrale, Italie.

1925. — Aventinum, Tchécoslovaquie.

***Battling Malone*, reproductions.**

1926. — Ferenczi (populaire).

1929. — Repr. Feuilleton *Gazette de Liège*.

Battling Malone, traductions.

1925. — Thornton Butterworth, Angleterre (*Battling Malone and other Stories*).
— G. Schwartz, Allemagne.
1926. — Manzini, Italie.
1927. — Roj, Pologne.
1929. — Eminescu, Roumanie.
1930. — Villimek, Tchécoslovaquie.

Monsieur Ripois et la Némésis, traduction.

1925. — Macmillan, Angleterre et New York.

2^o CONTES ET ARTICLES SPORTIFS.

Le Vélo :

1904. — *La Rivière*, 1^{er} janvier.
Le Combat, 20 janvier.
Histoire d'un Athlète médiocre, 12 février.
Angleterre contre Irlande, 24 février.
Le Record, 21 mars.
A Propos d'Oxford-Cambridge, 2 avril.
Le Clown, 19 avril.
Les Canotiers, 12 mai.
La Défaite, 27 mai.
Marche d'Armée, 25 juin.
Le Combat sur la Grève, 15 juillet.
La Peur, 15 octobre ; reproduit dans *La Belle que voilà*.
Jérôme, 26 octobre ; reproduit par D. Halévy dans la préface de *Battling Malone*.
Sportsmen et Athlètes, 8 novembre.
L'Education de M. Plume, 18 novembre.

Le Journal de l'Automobile :

- L'Education de M. Plume*, 27 novembre.
Ibid., 22 décembre.
1905. — *Ibid.*, 22 janvier.
Anglomanie, 4 février.
Mon Gymnase, 22 février.
Pour Gringalet, 22 mars.

Le Muscle et le Sport, 12 avril.
600-Chevaux, récit des temps probables, 6 mai.
La Bataille du Cuivre, 1^{er} juillet.

L'Auto :

1906. — *La Conquête*, 12 février.
1909. — *Chroniques du Cadgers' Club*, I, *Le « Trial »*, 29 octobre.
Ibid., II, *Le Ballon*, 27 novembre.
Ibid., III, *La Chrysalide*, 4 décembre.
1910. — *Ibid.*, V, *Fraternité*, 20 janvier.
Ibid., IV, *Fin d'Idylle*, 9 février.
Ibid., VI, *Le Français*, 15 mars.
Le Cross Anglais, 30 avril.
La Route, 31 mai.
Le Sauvetage, 24 août.
Couffion Pérore, 8 octobre.
L'Homme nu, 24 novembre.
1911. — *Le Courage pour tous*, 4 janvier.
Les Cauchemars d'un Champion, La Balance, 11 avril.
Ibid., *L'Inébranlable*, 3 mai.
Le Messenger, 19 août.
A Propos d'un Combat, 26 septembre.
La Nuit sur la Route et sur l'Eau, 9 novembre ; reproduit
dans *Le Terroir* (Québec) de mars 1920.
1912. — *Routes et Véhicules*, 5 janvier.
Les Raquetteurs, 11 avril.
Une Course dans la Neige, 8 mai.
Les Hommes du Bois, 31 août.
Le Cirque, 23 octobre.
1913. — *Le Fusil à cartouche*, 9 avril.
Driving, 26 août.

B. — LA CRITIQUE

1^o ETUDES ET ARTICLES. CRITIQUE GÉNÉRALE.

- R. BAZIN. — *L'Auteur de Maria Chapdelaine : Louis Hémon. Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, pp. 528-553.
- C. CHASSÉ. — *Louis Hémon et la Bretagne. La Dépêche de Brest*. (Nous ne connaissons pas la date de l'apparition de l'article.)

- *La Littérature sportive. Le Bulletin du Livre français*, août-septembre 1932, pp. 137-146.
- *Louis Hémon, Précurseur de la Littérature sportive. Bretagne*, avril 1935, pp. 107-110.
- A. CHAUMEIX. — *Louis Hémon. Le Gaulois*, 22 mars 1924.
- L.-J. DALBIS. — *Le Bouclier canadien-français*. Paris, 1928.
- V. JAHIER. — *A Propos de Louis Hémon. Journal de Genève*, 4 janvier 1926.
- H. MASSIS et A. DE TARDE. — *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*. Paris, 1913.
- A. MAUROIS. — *Romanciers anglais contemporains : Kipling. Revue Hebdomadaire*, 9 février 1935, pp. 135-162.
- E. MAYNIAL. — *Les Tendances nouvelles du Roman contemporain. II. Le Roman exotique. Chronique des Lettres françaises*, janvier 1923, pp. 153-184.
- H. POULAILLE. — *L'Etrange Destinée de Louis Hémon. Le Peuple*, 8 juillet 1933.
- A. RIVOALLAN. — *The Celt in Louis Hémon. Dublin Magazine*, octobre-décembre 1930, pp. 27-33.
- Mgr C. ROY. — *Histoire de la Littérature canadienne*. Québec, 1925.
- G. ROZET. — *La Défense et Illustration de la Race française*. Paris, 1914, pp. 203-208.
- *Les Fêtes du Muscle*. Paris, 1914, pp. 1-46.
- C. SANTELLI. — *De Maria Chapdelaine à la Belle que voilà. Dépêche de Strasbourg*, 20 mai 1923.

2^o ARTICLES BIOGRAPHIQUES.

- M. J. BRUNHES-DELAMARRE. — *Une Visite à Maria Chapdelaine. Nouvelle Revue des Jeunes*, 25 août 1929, pp. 1007-1021.
- F. O. CALL. — *The Country of Maria Chapdelaine. Canadian Magazine*. Toronto, décembre 1924, pp. 453-461.
- G. DE CHAMPRIS. — *Pèlerinage franco-canadien : Au Pays de Maria Chapdelaine. L'Illustration*, 25 février 1922, pp. 175-178.
- M. CONSTANTIN-WEYER. — *Au Pays de Maria Chapdelaine. L'Illustration*, 5 décembre 1931, pp. 473-482.
- DARSAY. — *Faits divers : un ami d'enfance de Louis Hémon. Les Nouvelles Littéraires* 29 mars 1924.

- LÉON-MERCIER-GOUIN. — *Une veillée à Péribonca-sur-Péribonca. Le Petit Canadien*, octobre 1918.
- G. GUILLOT. — *Articles de Paris et d'Ailleurs : Le Chef-d'œuvre dédaigné*. Paris, 1926, pp. 119-124.
- LOUIS HÉMON. — *Le Livre d'Or du Vélo. Le Vélo*, 8 mai 1904.
- M. LE FRANC. — *Au Pays Canadien-français : A Péribonka, avec les Chapdelaine*. Paris, 1931, pp. 170-195.
- *Visite à Maria Chapdelaine, Institutrice. Les Nouvelles Littéraires*, 5 janvier 1929.
- C. LE GOFFIC. — *La Démocratie nouvelle*, 14 mai 1921.
- *Discours à l'inauguration de la plaque commémorative offerte à la ville de Brest en souvenir de Louis Hémon, par ses admirateurs canadiens, le 5 août 1925. Chronique de la Société des Gens de Lettres de France*, août-septembre 1925, pp. 634-638.
- C. MC NAUGHT. — *The real Maria Chapdelaine. Canadian Magazine*. Toronto, janvier 1935, pp. 6, 38-40.
- G. MONTORGUEIL. — *L'Auteur de Maria Chapdelaine au Temps. Le Temps*, 6 août 1925.
- D. POTVIN. — *Un Pèlerinage au Pays de Maria Chapdelaine. Le Terroir*. Québec, juillet 1918, pp. 13-35.
- *Le Mausolée Hémon. Ibid.*, août 1919, pp. 1-4.
- O. J. STEVENSON. — *A People's Best : Dans la Solitude*. Toronto, 1927, pp. 119-126.
- Mercure de France. A la Manière de... Kipling*, 1^{er} mars 1923, pp. 563-564.

3^o ETUDES ET ARTICLES. CRITIQUE SPÉCIALE.

Maria Chapdelaine :

a) *Canadiens.*

- E. BILODEAU. — *Le Nationaliste*, 7 janvier 1917.
- J. BRUCHESI. — *Louis Hémon. L'Action Française*, décembre 1921, pp. 749-753.
- M. HÉBERT. — *A Propos de Maria Chapdelaine. Canada français*, octobre 1922, pp. 152-155.
- R. K. HICKS. — *French Canada in Fiction. Dalhousie Review*, juillet 1922, pp. 216-229.

- M.-A. LAMARCHE. — *Ebauches critiques : Retour sur Maria Chapdelaine*. Montréal, 1930, pp. 75-85, reproduction de l'article *Une Opinion canadienne sur Maria Chapdelaine* dans la *Revue hebdomadaire* du 2 avril 1922, pp. 29-37.
- L. DE MONTIGNY. — Préface à l'édition canadienne de 1916. Lettre à *La Presse*, 13 avril 1922. *Antoine Gérin-Lajoie : Jean Rivard et Maria Chapdelaine*. Toronto, 1925.
- D. POTVIN. — *Au Pays du lac Saint-Jean. Le Terroir*, octobre 1919, pp. 55-103.
- F. VEUILLLOT. — *Lettres de Paris* dans *L'Action Catholique*, 9-10 août 1922.

b) Français.

- H. BORDEAUX. — *Revue de la Semaine*, 22 juillet 1921, pp. 400-424, reproduit dans *Portraits d'Hommes*. Paris, s. d.
- L. DAUDET. — *L'Action Française*, 8 juin 1921.
- E. JALOUX. — *Le Canada, le Périgord et la Vendée. Revue hebdomadaire*, 10 septembre 1921, pp. 211-223.
- L. JAMES. — *Foi et Vie*, 1^{er} juin 1921, pp. 465-469.
- G. LE CARDONNEL. — *Revue Universelle*, vol. 6; 1921, pp. 482-487.
- C. LE GOFFIC. — *La Démocratie nouvelle*, 23 avril 1921.
- H. MASSIS. — *La Croix*, 11 août 1921.
- L. DE MONDADON. — *Etudes*, 5 juillet 1921, pp. 66-79.
- J. DE PIERREFEU. — *Débats*, 25 mai 1921.
- F. ROZ. — *Revue Bleue*, 1921, pp. 491-493.

c) Anglais.

- R. ALDINGTON. — *The Times*, 1^{er} mai 1922.
- J. M. MURRY. — *The Nation and Athenaeum*, 17 juin 1922, pp. 411-412.
- R. WEST. — *The New Statesman*, 27 mai 1922, p. 213.

La Belle que voilà :

a) Français.

- CORTIS. — *Causerie*, 1^{er} juin 1923, pp. 260-262.
- B. CRÉMIEUX. — *Nouvelle Revue française*, 1^{er} mai 1923, pp. 835-836.

P. GUITET-VAUQUELIN. — *Floréal*, 14 avril 1923.

J. DE PIERREFEU. — *Débats*, 18 avril 1923.

Gazette de Lausanne, 21 juin 1923.

Les Nouvelles Littéraires, 31 mars 1923.

b) *Anglais*.

Voir b de *Battling Malone*.

Colin-Maillard :

a) *Français*.

H. BERNANOSE. — *Le Messin*, 9 avril 1924.

M. BETZ. — *Nouveau Journal de Strasbourg*, 30 mars 1924.

B. CRÉMIEUX. — *Nouvelle Revue française*, 1^{er} juin 1924, pp. 754-756.

C. HAGEL. — *Algérie*, 22 mars 1924.

L. DE MONDADON. — *Etudes*, 20 avril 1924, pp. 219-229.

J. DE PIERREFEU. — *Débats*, 30 avril 1924.

G. THIALET. — *Sélection*, 14 avril 1924.

A. THIBAUDET. — *Le Roman Urbain*. *Nouvelle Revue française*, 1^{er} mai 1924, pp. 606-614.

Comœdia, 15 mars 1924.

b) *Anglais*.

The Daily Telegraph, 23 décembre 1924.

Irish News, 13 décembre 1924.

The Jewish Chronicle, 27 mars 1925.

Manchester Guardian, 12 décembre 1924.

The Merthyr Express, 27 décembre 1924.

The Observer, 4 janvier 1925.

The Scotsman, 12 février 1925.

Times Literary Supplement, 13 mars 1924.

Battling Malone, pugiliste :

a) *Français*.

A. DUPOUY. — *Monde illustré*, 20 mars 1926, p. 193.

H. DE MONTHERLANT. — *Les Nouvelles Littéraires*, 6 février 1926.

C. SANTELLI. — *Dépêche de Strasbourg*, 14 février 1926.
Le Matin, 24 janvier 1926.

b) *Anglais.*

G. GOULD. — *The Daily News*, 2 novembre 1925.
The Nation, 24 octobre 1925.
The Observer, 4 octobre 1925.
Times Literary Supplement, 22 octobre 1925.

Monsieur Ripois et la Némésis :

Anglais.

H. C. HARWOOD. — *The Outlook*, 13 juin 1925.
W. NEEDHAM. — *Saturday Review of Literature* (New York), 27 juin 1925.
Morning Post, 5 juin 1925.
The Observer, 31 mai 1925.
The New Statesman, 18 juillet 1925.
The Saturday Review, 13 juin 1925.
Times Literary Supplement, 28 mai 1925.

INDEX

- AMPRINO (T.), 7.
AMYOT, 85.
BALLY, 18.
BARRÈS (M.), 240.
BAZIN (R.), 14, 33, 37, 44, 57, 64, 65, 70-72, 77-79, 158, 240.
BÉDARD (E.), 235.
BÉDARD (L.), 37, 68, 69, 71-73, 75, 76, 234.
BÉDARD (S.), 37, 67-69, 71-73, 76, 77, 234, 235.
BERGER (M.), 109.
BERNARD (T.), 109, 110.
BERSOT, 13.
BILODEAU (E.), 241.
BORDEAU (H.), 240.
BOUCHARD (E.), 69, 84, 234.
BOUCHARD, 71, 235.
BOUHOURS, 18.
BOURGET (P.), 91.
BRUCHESI (J.), 65.
BUFFON, 13.
CARPENTIER (G.), 49, 187.
CHAMBORD (comte de), 14.
CHASSÉ (C.), 8, 33, 44, 45, 109, 122, 133, 222, 242.
CHAUMEIX (A.), 170, 176.
CONSTANTIN-WEYER (M.), 231.
COOPER, 16.
CORNEILLE, 13.
COUBERTIN (de), 109.
DALBIS (L.-J.), 29, 30, 54, 55, 57, 59, 61-63, 65, 67-69, 71, 80, 85, 219, 220, 222, 224, 230, 236.
DARCY, 16.
DAWSON (R.), 79.
DELAGRAVE, 82.
DICKENS, 135.
DIEUDONNÉ (R.), 110.
DOYEN, 18.
DUGUESCLIN, 106.
EDOUARD VII, 32.
FALLIÈRES, 12.
FRÉMONT (D.), 231.
FRINGNET, 43.
FOUCHÉ, 82.
GASCON, 84, 85.
GAUDRAULT (E.), 235.
GEORGE V, 32.
GÉRIN-LAJOIE (A.), 228.
GISSING, 135, 136.
GOUIN, (L.-M.), 72, 76.
GRASSET, 50, 53, 66, 83, 220, 236.
GRAYSON (V.), 49.
GUASCO (J.-R.), 94, 108.
GUEYSSE (P.), 11.
GUILLOT (G.), 47, 48.
GUYHO (C.), 10.
HALÉVY (D.), 17, 45, 48, 49, 83, 116.
HALÉVY (M^{me} L.), 83.
HARTE (B.), 120.
HARWOOD (H.-C.), 203.
HÉMON (C.), 10, 11.
HÉMON (F.), Insp. gén.), 9, 12, 13, 43, 50, 82.
HÉMON (F.), 12, 15, 33.
HÉMON (H.), 11, 37.
HÉMON (L.-K.), 41.
HÉMON (L.), sénateur), 9-11, 31.

- HÉMON (M.), 11, 12, 14, 29, 32, 37, 38, 42, 72, 82-84, 125.
HÉMON (N.-M.), 9, 11.
HÉMON (P.), 9, 11.
HICKS (R.-K.), 219.
HUGO, 12, 42.
JACKSON (H.), 80.
JACQUELIN, 18.
JALOUX (E.), 239.
JAMES (W.), 90.
JEANNE D'ARC, 106.
JEANNERET (F.-A.), 8.
KANT, 96.
KIPLING, 24, 43, 83, 95-97, 135, 165.
KISTEMAECKERS (H.), 109, 110.
LA FONTAINE, 85.
LAMARCHE (M.-A.), 83, 234.
LAURIER (Sir W.), 63.
LE BLANC (M.), 109.
LE BRETON (C.), 13.
LE BRETON (C.-L.), 13, 14.
LE BRETON (L.), 13.
LEFEBVRE, 82.
LE FRANC (M.), 71, 72, 75-77.
LE GOFFIC (C.), 10, 13, 31, 46, 82, 84, 125.
LEMIEUX (F.), 235.
LOTI (P.), 134.
LOUIS XIV, 13.
MARCOUX (R.), 68.
MARCOUX (T.-L.), 68.
MARSILLAC, 41.
MASSIS (H.), 88, 122.
MAUPASSANT, 136, 165, 202.
MAUROIS (A.), 97.
MAYNIAL (E.), 134, 135.
McANDREW (W.-J.), 8.
MENDER, 94.
MICHAEL, 18.
MILLE (P.), 82, 83.
MONTHERLANT (H. DE), 184, 189.
MONTIGNY (L. de), 82.
MONTORGUEIL (G.), 45, 46, 48, 49, 81.
MORIN, 18.
MORRISON (A.), 135, 136, 164.
MURRAY (E.), 235.
MURRAY (J.), 71, 235.
NAPOLÉON III, 13.
NIETZSCHE, 96.
O'KELLY (L.), 41.
PAWLOWSKI (DE), 97.
PAYOT, 83.
PERRAULT (J.-E.), 232.
POTVIN (D.), 232, 234-236.
POULAILLE (H.), 8, 242.
REGNAULD, 89.
REUTLINGER, 184.
RICHARD, 13.
RIVOALLAN (A.), 8, 33, 242.
ROSNY, (ainé), 49, 109, 181.
ROSTAND, 26.
ROY (C.), 228, 241.
ROZ (F.), 8, 140, 223.
ROZET (G.), 91-93, 109-112.
SCHMIT, 8, 17, 25, 26, 31, 34.
SEGALEN (V.), 134.
SEIDL (H.), 7.
SIEGFRIED (A.), 220.
STEVENSON (O.-J.), 79.
STRELY, 18.
STROWSKI (F.), 7.
TAINÉ, 90.
TARDE (A. DE), 88, 122.
TASSEL, 43.
TILLY (M.), 9.
VERNE (J.), 16.
VICTORIA, 63.
WALLACE (W.-S.), 57, 63.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
PREMIÈRE PARTIE. — La vie de Louis Hémon	9
DEUXIÈME PARTIE. — Un côté négligé de Louis Hémon : Le conteur sportif	87
TROISIÈME PARTIE. — Le romancier et le conteur.	
CHAPITRE I. — <i>L'Unité de l'Œuvre de Louis Hémon</i>	125
CHAPITRE II. — <i>L'Examen détaillé de l'œuvre londonienne.</i>	
Les Contes de <i>La Belle que voilà</i> . — <i>Colin-Maillard</i> . —	
<i>Battling Malone, pugiliste</i> . — <i>Monsieur Ripois et la</i>	
<i>Némésis</i>	151
CHAPITRE III. — <i>Maria Chapdelaine</i>	215
CONCLUSION	242
BIBLIOGRAPHIE	244
INDEX	254

